



# EMBRANICHEMENTS

MARIE FÉMÉNIAS

# EMBRANCHEMENTS

Mon arrière-grand-mère vient de mourir. Le jour de son anniversaire. C'est moi qui l'ai retrouvée au pied du mur de séparation. Je venais la chercher pour la ramener à la fête où tout le monde attendait qu'elle souffle ses 100 bougies. Aujourd'hui, atteindre un siècle d'existence est chose commune chez les classes sociales citadines élevées qui peuvent continuer à vivre sous assistance médicale à un âge très poussé. Mais à la campagne, comme ici, cela reste assez rare. Cet anniversaire hors norme pour nous était donc l'occasion de réunir toute la famille autour de Mémé. Pour l'occasion, nous avons placé des guirlandes de tissus multicolores entre les branches des arbres et des fleurs en pot sur les tables que l'on avait installées dehors en cette journée d'accalmie du mois de novembre. Il faisait un peu frais, mais il ne pleuvait pas, alors nous n'avions pas résisté à déplacer la fête à l'extérieur. Le parfum de l'herbe fraîchement tendue flottait dans l'air du jardin autour de nous, c'était si agréable. Sur une grande table, nous avons composé un magnifique buffet de fruits et légumes de saison et les invités venaient picorer dans ce mélange coloré.

La famille était là au grand complet. On riait tous ensemble, les vieux évoquaient le "bon vieux temps", les jeunes se moquaient gentiment d'eux. Au milieu de ces rires, Mémé était assise sur la chaise en bois que j'avais commencé à fabriquer un mois plus tôt et que je venais de lui offrir. Ce cadeau lui avait mis les larmes aux yeux et elle m'avait dit en prenant mes mains dans les siennes : « Je suis fière de toi. » Sur quoi elle m'avait embrassée et serrée fort contre sa poitrine. Ces mots étaient les derniers qu'elle m'adresserait.

La fête battait son plein à 16h quand mon père vint me voir tout excité : « ça va être notre moment de gloire » me dit-il, « c'est l'heure du gâteau ! » Je lui répondis par un sourire complice. Nous avions passé toute la journée de la veille à préparer une énorme pièce montée. Mémé avait toujours aimé les desserts et c'était une sacrée pâtissière. Je me rappelle, petite, que mes copains et mes copines voulaient toujours faire le goûter à la maison, car ils savaient que pour l'occasion ma mémé nous cuisinerait des cookies, sablés et autres gâteaux en tout genre. Quand mes amis me rendaient visite, nous passions la journée à jouer comme des fous, mais quand venait l'heure du goûter, nous nous faisions sages comme des images, assis autour de la table de la cuisine ou sur une nappe dehors quand le temps le permettait. Quelle serait la sucrerie du jour ? Un pain à la banane, des tartelettes aux fruits de saison, un fondant au chocolat, des madeleines citronnées, des muffins aux noix. Je ne sais pas comment elle faisait, mais Mémé arrivait à se renouveler à chaque goûter. Notre jeu était de

deviner à l'avance ce qu'elle aurait préparé. Je crois bien qu'elle était au courant de ce petit jeu et qu'elle cherchait sans cesse de nouvelles recettes pour nous surprendre à chaque fois. On peut donc comprendre le challenge que mon père et moi nous étions lancés en confectionnant nous-mêmes son gâteau d'anniversaire ! Et je dois dire que nous étions plutôt fières du résultat : un gâteau au chocolat noir et à la patate douce avec une ganache au caramel, saupoudré de noix et de fruits secs. Cette splendeur se dressait fièrement du haut de ces quatre étages à la fin de cette journée de labeur. Au-dessus, nous avions écrit « 100 ans et toutes ses dents ! » avec une crème au chocolat blanc.

Mon père me demanda donc de réunir tout le monde pour assister à l'arrivée triomphale du gâteau et chanter en chœur « joyeux anniversaire. » Je fis passer le mot et chacun reprit sa place autour des tables du jardin. Mais la principale intéressée manquait à l'appel. La maison était vide, mais je savais où Mémé avait pu s'éclipser.

En effet, je ne fus pas surprise de la retrouver adossée au mur de séparation tout au bout du champ photovoltaïque. Elle était là, le regard vers le ciel, je me suis dit qu'elle était venue ici chercher un peu de calme dans cette journée forte en émotion. Je lui ai alors crié « Eh Mémé, elles vont pas se souffler toutes seules ces bougies ! » Mais elle ne sourcilla pas. C'est en m'approchant que je compris. Ces yeux étaient ternes, recouverts d'un léger voile translucide qui lui donnait un regard de poisson pas frais. Sur ces joues, des traces de larmes sèches depuis peu de temps étaient prises dans les sillons de sa peau toute plissée. Cette femme que j'adorais et avec laquelle j'avais vécu toute ma vie, qui m'avait appris à donner de l'amour aux autres et à moi-même, cette même femme était à présent aussi grise et sans vie que le mur sur lequel elle était adossée. Cette immobilité rigide me glaça le sang. Je m'approchai de Mémé sans vouloir y croire, mais en tâtant son poignet pour trouver son pouls, je dus me rendre à l'évidence. Elle, qui était la joie de vivre incarnée, était morte.

Mes jambes se mirent à trembler très fort. Je retournai en courant dans le jardin où tout le monde nous attendait. J'aurais pu prendre la navette pour traverser le champ d'un trait, mais mon corps avait besoin d'évacuer toutes les pensées lugubres qui envahissaient mon esprit. En arrivant, j'étais à bout de souffle et trempée de sueur, mes cheveux me collaient au front et mes beaux vêtements de fête étaient souillés. Je devais avoir une tête à faire peur parce qu'en me voyant, Papa posa le gâteau sur une table au hasard et se précipita vers moi pour me demander : « Où est-elle ? » Je ne sais pas comment, mais il avait compris.

La joyeuse fête d'anniversaire se transforma rapidement en un sinistre enterrement. Mon cousin, qui travaille aux pompes funèbres arrangea tout très rapidement et quelques heures plus tard je regardai le grand coffre en bois qui contenait mon arrière-grand-mère, brûler dans l'incinérateur. Tout ce qu'il restait d'elle le soir même, était une simple urne en terre cuite placée sur une étagère du salon à côté des vieux livres papier qu'elle aimait tant et qui faisaient sa fierté. Elle avait la plus grande bibliothèque de livres en papier de la région.

Tout le monde partit après cela. Même les nuages chassèrent le soleil et il se remit à pleuvoir de plus belle. Mon père était affalé sur le canapé, fatigué et triste. Il pleurait en silence, la tête posée sur un gros coussin. J'étais assise sur une chaise à l'envers, le menton appuyé sur le dossier, en train de regarder le jardin par la fenêtre de la cuisine. Dehors, les bouteilles et les verres à moitié pleins se remplissaient d'eau et les guirlandes tombaient des branches sous le poids de la pluie. Les plantes en pots étaient sans doute en train de se noyer, mais nous n'avions pas encore eu le courage de toucher à ces décorations, vestiges des derniers moments de joie partagés avec Mémé.

Notre gâteau s'était mis à dégouliner sur la table où mon père l'avait laissé. Alors que j'observais tristement cette pièce montée faite avec tant d'amour se transformer en un amas maronnasse difforme, je vis deux petites oreilles dépasser de la table où il était posé. Les oreilles furent bientôt suivies d'une petite tête rousse. Un écureuil, debout sur une chaise du jardin, regardait le gâteau avec intérêt. Il hésita une seconde puis grimpa d'un bond sur la table et fit face à la montagne de chocolat qui devait faire quatre fois sa taille. C'est alors que, debout sur ses pattes arrière, il plongeât son petit bras tout entier dans le gâteau ! Il farfouilla un moment pour en ressortir un morceau de noix qu'il se fourra dans la bouche avant de recommencer l'opération jusqu'à avoir les deux bras dégoulinants de restes de gâteau et les deux joues gonflées d'une quantité impressionnante de noix et de noisettes.

Cette scène improbable me fit éclater de rire. L'écureuil prit peur en m'entendant à travers la vitre et voulut partir en courant, mais il glissa sur le chocolat qui avait coulé partout. Il s'étala de tout son long, sa petite tête vint heurter la table et toutes les noix qu'il gardait bien au chaud dans ses joues s'éparpillèrent autour de lui. Je ris si fort en voyant ce pauvre écureuil qui baignait à présent dans le chocolat et le caramel que mon père quitta son canapé pour venir voir ce qui se passait. Chaque fois que j'essayais de lui expliquer, je me remettais à rire encore plus fort. Je pointais du doigt le gâteau dehors, mais l'écureuil avait filé, récupérant quelques noix au passage. Je me souvins alors cette phrase que Mémé disait souvent :



« le rire est le meilleur des remèdes. » À cette pensée, des larmes vinrent se mélanger à mes éclats de rire incontrôlables. Papa, sans chercher à comprendre, rit et pleura avec moi. C'était la fin de cette journée remplie d'amour, de joie et de tristesse.

Cette nuit-là, impossible de dormir. Je n'arrivais toujours pas à croire que Mémé était partie pour de bon. Je sais bien qu'elle était âgée et qu'elle avait eu une belle vie. Mais à part quelques problèmes de dos, de hanches et une vue qui déclinait, ma mémé était encore en pleine forme et surtout, elle avait toute sa tête. En ce jour de célébration où toute la famille s'était réunie pour elle, elle avait décidé de s'isoler au pied de ce mur et elle était morte. Mon oncle médecin disait que c'était tout simplement la vieillesse, car le corps de Mémé ne présentait aucun signe de faiblesse. Son cœur semblait avoir cessé de battre, tout simplement. Bien loin de ces questions d'ordre médical, ce qui me perturbait le plus était les traces de larmes sur ses joues. Pourquoi pleurait-elle en un jour si heureux ?

C'est en quête de cette réponse que je pars maintenant. Ce journal que j'ai commencé à écrire me servira peut-être à faire le deuil de Mémé et à faire le point sur les recherches que je pourrais mener pour résoudre cette énigme larmoyante.

Fernande Téchené, née en 1922 à Saint-Gor dans les Landes

Françoise Lacavalerie, née en 1944 à Saint-Gor dans les Landes

Sophie Féménias, née en 1969 à Mont-de-Marsan dans les Landes

Marie Féménias, née en 1996 à Drancy en Seine-Saint-Denis



Denise et Clément Laffitte devant la maison de Bastard  
Photographie prise par Jean-Pierre Muller en 1958

Martine était mon arrière-grand-mère. Née en 1996, en région parisienne. Morte en 2096 dans ses Landes chéries. C'était une femme pleine d'énergie qui vivait avec moi et mon père depuis ma naissance. Mon père m'ayant eu tout seul, Mémé était venue pour prendre le relais et s'occuper de moi de temps en temps. Finalement, elle s'était prise d'une très grande affection pour moi et moi pour elle. Avec l'accord de mon père, elle était restée. Mémé avait trois fois l'âge d'être ma mère, mais je ne l'avais jamais trouvée vieille. Elle avait une belle énergie et un esprit vif, jusqu'à la fin. Je suis heureuse d'avoir eu une telle figure féminine en grandissant.

Mon père est dans le photovoltaïque. Il a travaillé dans les champs des autres pendant longtemps. Quand j'ai eu une dizaine d'années, il a acheté le grand terrain vague qui entourait notre maison et a voulu faire une coupe à blanc pour pouvoir installer des panneaux. Cette décision avait mené à une des seules disputes à laquelle j'ai assisté à la maison. Mémé voulait que mon père épargne les arbres qui se trouvaient sur notre terrain, mais mon papa ne voulait rien savoir. Il lui disait qu'ils feraient de l'ombre aux panneaux et que ça n'irait pas. Je me souviens avoir vu Mémé pleurer de colère et de frustration face à mon père qui lui tournait le dos, les bras croisés en signe de négation. Le débat fut virulent, mais rapide, mon père ferait ce qu'il voulait, c'était son terrain.

Ce moment m'avait marqué. Mémé, d'habitude si douce, qui ne disait jamais un mot plus haut que l'autre et était d'une patience infinie, était entrée dans une colère noire lors de ce débat. Quand sa foudre se fut dissipée, elle vint me voir pour s'excuser d'avoir crié si fort. Alors je lui demandai « Mais pourquoi t'es fâchée Mémé ? » Elle me répondit avec un sourire triste et un regard attendri : « Parce que j'aime les arbres et la nature. » Je lui avais ensuite posé une autre question : « Mémé, c'est quoi la "nature" ? »

Je me souviens qu'à cette question, ses yeux s'étaient mis à briller très fort. « Ça, c'est une bonne question ma chérie. La "nature" c'est un mot compliqué et chacun en a sa propre définition je pense. Pour moi la nature, c'est proche de ce qu'il y a derrière le mur de séparation et que l'on cache à notre regard. Quand j'avais ton âge, il n'y avait pas de mur et on pouvait se promener au milieu des pins et sentir l'odeur de leur sève nous chatouiller les narines librement. Si on avait de la chance, on pouvait même voir passer un chevreuil. »

Ce mur m'obsède. De l'avoir retrouvé là-bas ce jour-là fait remonter en moi tous les souvenirs liés à Mémé et à ce mur. Surtout à ce qu'il y a derrière. Mémé l'appelait le "mur de séparation", mais son nom officiel, bien plus barbare, est le MPFFSL : Mur de Protection



de la Faune et de la Flore Sauvages Landaises. Il s'agit d'un mur érigé dans les années 2070. J'ai toujours connu l'existence de ce mur et quand j'étais plus jeune, je savais déjà que derrière il y avait plein d'animaux non-humains et de végétaux, mais alors, j'ignorais pourquoi il avait été construit. Nous avons passé de si beaux moments ensemble derrière ce mur avec Mémé. Les plus beaux peut-être. C'est pour ça que je ne comprends pas pourquoi Mémé pleurait ce jour-là.

Quelques années après cette dispute, je me souviens avoir eu une longue conversation avec Mémé à propos de ce mur. C'était l'été, je devais avoir quatorze ans parce que deux ans plus tard je commençais ma formation "bois et forêt". À cette période, Papa essayait encore d'implanter en moi la passion des panneaux photovoltaïques, il voulait que je me tourne vers des études sur les énergies renouvelables et que je travaille avec lui. Rien n'y faisait, je voulais travailler le bois et en apprendre plus sur les arbres. J'acceptais tout de même de l'aider de temps à autre au champ et d'écouter ses explications techniques accompagnées de ses longs discours sur les bienfaits du photovoltaïque. Un matin que j'aidais Papa à régler l'orientation des panneaux, il se lança dans une longue explication de l'évolution des matériaux de construction des panneaux photovoltaïques. Il me racontait qu'avant, ces panneaux fournissaient déjà une bonne énergie, mais que leur production était très polluante. Heureusement, un groupe d'ingénieurs avait trouvé la solution. Alors qu'il se lançait dans une description détaillée des matériaux composant aujourd'hui les panneaux, Mémé vint me sauver d'un ennui mortel. Elle descendit de la navette et s'approcha de nous en portant un plat rempli de dangos glacés pour nous rafraîchir :

- Vous ne devriez pas travailler quand il fait si chaud les enfants.
- Il est encore tôt, il ne fait que 25 degrés, répondit mon père. C'est toi qui ne devrais pas sortir sans tenue rafraichissante, ce n'est pas sérieux à ton âge !
- À mon âge comme tu dis, j'ai la peau aussi épaisse que celle des crocodiles, je ne crains plus grand-chose, répliqua mon arrière-grand-mère en me faisant un clin d'œil. Mais mon père ne l'écouta pas et se tourna vers moi :
- Oihan, tu veux bien raccompagner Mémé à l'intérieur ?

Je jetais un coup d'œil à l'intéressée qui leva les yeux au ciel avec un petit sourire amusé. Elle posa le plat de dangos au sol à côté de mon père. Je la pris par le bras et nous marchâmes en direction de la navette. Dès que mon père se désintéressa de nous pour revenir

à ses occupations, tout en se goinfrant discrètement de dangos, Mémé se tourna vers moi et me dit d'un air complice :

- Et si nous faisons un petit détour, hm ?

Je lui répondis avec un sourire en coin et la laissa me guider. Nous prîrent place dans la navette qui nous emmena à l'extrémité nord du champ solaire. Mémé sortit son ombrelle pour se protéger du soleil qui commençait à chauffer de plus en plus, il était déjà 9h. Nous arrivâmes en face du mur de séparation et Mémé s'arrêta pour regarder les cimes des arbres qui dépassaient du mur.

- Pourquoi tu viens toujours ici Mémé ?

Elle me fixa avec un éclat brillant de malice dans les yeux.

- Viens, je vais te montrer quelque chose, me dit-elle.
- Quoi ?
- Un secret.

Nous marchâmes un moment le long du mur, jusqu'à arriver à un gros buisson épais qui bloquait le passage. Là, Mémé déplaça une grande branche et je vis une sorte de passage se dévoiler devant nous. Elle me fit signe de la suivre. J'avais toute confiance en elle et je marchai dans ses pas avec curiosité. J'avais l'impression de suivre une vieille aventurière à la recherche d'un trésor. Je n'étais pas vraiment loin de la réalité finalement. Nous nous enfonçâmes dans ce passage étroit au milieu des buissons pendant quelques minutes. Puis Mémé s'arrêta. Je regardais autour de moi, cherchant ce qu'il y avait à voir, sans succès. De son côté, Mémé se pencha au bas du mur et le tâta avec attention. Je ne comprenais rien à ce qu'il se passait jusqu'à ce qu'une pierre du mur bouge. Mémé enleva une pierre, puis un autre, puis encore une. Après avoir enlevé une dizaine de pierres du mur, le trou était assez grand pour qu'une personne adulte puisse s'y glisser. Mon arrière-grand-mère de plus de 80 ans se couchât à même le sol et rampa pour passer à travers cette ouverture. Je n'en croyais pas mes yeux et restais figée un instant. Puis j'entendis de l'autre côté du mur :

- Eh bien qu'est-ce que tu attends ?

Je l'imitai et bientôt je fus debout à côté d'elle. Je me souviens m'être frotté les yeux pour m'assurer que ce que je voyais était bien réel. Nous étions au milieu d'une immense forêt. Bien sûr, ce n'était pas la première fois que je voyais des arbres, mais les seuls espaces boisés que j'avais vus jusqu'ici étaient des PAF (Parcs d'Exploitations Forestières). La plupart du temps, dans ces lieux, ce sont des chênes et des pins qui sont plantés à interstice régulier. En général, on plante un chêne puis quatre pins puis à nouveau un chêne et ainsi

de suite. Il faut savoir que dans les Landes, les deux sources de revenus principales de la région sont les parcs photovoltaïques et la sylviculture. La demande de bois moléculaire a augmenté ses 40 dernières années car il est devenu le matériau principal dans la construction des immeubles et des maisons du sud de la France. C'est un matériau à la fois léger, résistant aux incendies, et surtout peu polluant.

Le PAF des Landes est le deuxième plus grand PAF d'Europe après celui de l'Allemagne. J'étais donc habituée dans ma région à voir des arbres en me promenant. Mais dans ces parcs, les arbres sont plantés en lignes droites par des machines pilotées par des humains. Ces arbres sont génétiquement modifiés pour avoir tous exactement les mêmes proportions, si bien qu'ils sont d'une droiture et d'une régularité parfaitement ennuyeuse, mais facilitant grandement le reste de la chaîne de travail. Le but n'est pas d'avoir un joli parc, mais un parc rentable, car la demande augmente sans arrêt. Pour répondre à cette demande, la croissance des arbres est accélérée ce qui fait qu'une parcelle de PAF sur trois est en constante exploitation. Impossible de se promener dans ces plantations sans entendre un bruit de machine et sans voir des ouvriers d'agroforesterie en gilets orange derrière leurs tablettes, contrôlant leurs énormes engins qui tantôt plantent, tantôt coupent les arbres qui serviront dans le bâtiment, la menuiserie, la maçonnerie ou autre.

Les graines des arbres sont fabriquées à la chaîne en laboratoire. Elles sont également modifiées pour repousser tous les parasites indésirables du bois qui détruisent les exploitations. Notamment les chenilles processionnaires qui faisaient beaucoup de dégâts dans les plantations d'arbres avant. Grâce à cela, en grandissant, les arbres produisent une odeur qui désoriente les parasites et les fait fuir. Les jeunes pousses quant à elles sont protégées par des grillages qui les entourent complètement et s'étirent avec elles jusqu'à ce qu'elles atteignent une certaine maturité, pour éviter qu'elle ne se fasse dévorer par des prédateurs comme que les chevreuils, qui raffolent particulièrement des jeunes pousses de pins. Ceci dit avec l'activité humaine incessante dans ces forêts, il y a très peu d'animaux qui s'y baladent maintenant.



Marie : Est-ce que tu voyais plus d'animaux sauvages petite ?

Fernande : Ah il y en avait, mais très peu. Ils ont fait venir les cerfs quand Françoise avait 7 ou 8 ans.

Marie : Il n'y en avait pas avant ?!

Françoise : Naturellement par ici il y avait des chevreuils. Moi je me souviens que j'avais une peau de chevreuil en guise de descente de lit.

Fernande : Mais des cerfs, ils en ont fait venir, tu t'en souviens ?

Françoise : Ah ça, je m'en souviens comme si c'était hier ! C'était au milieu des années 50. On avait procédé à un lâcher de cerfs. Alors toute la commune avait été informée, on savait qu'on allait lâcher des cerfs tel dimanche.

Marie : Ça veut dire quoi un "lâcher de cerfs" ?

Françoise : Ça veut dire qu'on était allé chercher des cerfs en Sologne, mâles et femelles, transportés dans un camion. On avait arrêté le camion au bord d'un chemin dans la forêt et on avait ouvert le camion pour lâcher les cerfs. Il n'y en avait pas avant. Il y avait des moutons et des chevreuils.

Fernande : Très peu de chevreuils.

Sophie : Et ils se sont développés naturellement les chevreuils, avec la forêt. Et les sangliers, avant qu'il y ait des pins, il y avait déjà des sangliers, comme les chevreuils ?

Françoise : Des sangliers il y en a toujours eu je pense. Et pourquoi y en a-t-il tellement maintenant ? Et pourquoi y a-t-il un conflit entre les agriculteurs et les chasseurs ? Parce qu'avant, les agriculteurs avaient le droit de monter sur une branche de chêne ou de se faire un affût à côté de leurs champs et pim pam ! Ils tiraient sur les sangliers qui venaient dévaster les cultures. Mais au début des années 70, en 73 ou 74 quelque chose comme ça, les chasseurs ont voulu avoir le privilège de tuer les sangliers. Donc on a enlevé ce droit aux agriculteurs. Alors les sangliers se sont mis à proliférer et maintenant, ils prolifèrent, ils prolifèrent, on ne sait plus quoi en faire. Ils ont été de mieux en mieux nourris en mangeant dans les champs et ils se reproduisent bien,

une laie peut faire deux portées par an.

Marie : Mais le fait qu'il y est moins d'agriculture qu'avant, ça ne les a pas freinés un peu ?

Françoise : Ce n'est plus la même agriculture, elle est en grand maintenant. Quand ils entrent dans un champ de maïs, maintenant, ils ont de quoi faire. Ils font beaucoup de dégâts.





Usar et Ode accompagnent Bernard Lacavalerie à la chasse  
Photographie prise par Françoise Lacavalerie en 1992



Équipage de chasse  
Photographie prise par Félix Arnaudi en 1905  
Archives du musée d'Aquitaine

Le paysage forestier que j'ai connu jusqu'à mes 14 ans consistait donc en des rangées d'arbres aux proportions identiques, entourés de grillages et de chemins sableux larges, bien droits sur lesquels on pouvait se balader en bordure de plantation. Régularité et discipline sont les mots d'ordre qui définissent les PAF.

Mais le paysage auquel je faisais face ce jour-là avec Mémé, n'avait rien à voir. Plusieurs espèces d'arbres étaient mélangées sans ordre apparent. Il y avait des fougères et de la bruyère un peu partout. Des champignons perçaient par endroit le sol de sable blanc. Les troncs blancs des bouleaux fins et lisses au feuillage lumineux, les aiguilles vert foncé des pins maritimes hauts et droits, les troncs tortueux des chênes aux feuilles dentelées vert bronze, les branches rougeâtres des arbousiers ornées de fruits jaunes ronds pas encore mûrs, de la mousse d'un vert éclatant, des champignons rouges, marrons, violets, blancs, gris, verts, je n'avais jamais vu une forêt aussi colorée ! Et aussi vivante !

Au milieu des branches de pins, des palombes sommeillaient, leurs plumes gris-bleu sur leurs ventres ronds reflétaient les rayons du soleil qui perçait à travers les aiguilles des pins. Sur les troncs des chênes verts, des lézards immobiles se confondaient avec la couleur de l'écorce grise. De petits papillons aux ailes beiges tachetées de points noirs voletaient au milieu des gentianes violettes pour y déposer leurs œufs. Le paysage était sans cesse animé par le battement d'ailes d'une mésange, le craquement des aiguilles sous les fins sabots d'une biche ou le frottement des écailles d'un serpent se faufilant dans le creux d'un arbre mort.

Alors que j'observais ces milliers de détails, que jamais je n'aurais pu voir dans un PAF, un coup de vent vint faire danser la cime des arbres. J'étais bercée par la douce mélodie du bruissement des feuilles et des aiguilles que le vent faisait se rencontrer. Cela me rappelait le son des vagues de la marée basse qui caressent le sable, ramenant avec elles quelques coquillages qui roulent le long de la plage pour rejoindre l'océan. Ce vent renforça l'odeur de la sève omniprésente des différentes espèces d'arbres.

L'air était si riche en odeurs que je fronçai le nez. L'odeur de l'humus et des champignons brûlés par le soleil était chaude et moite et me faisait songer à la fois où Mémé avait laissé trop longtemps une tarte aux poires dans le four. L'odeur des fruits dégoulinants et brûlés s'était répandue en même temps qu'une épaisse fumée lorsqu'elle avait ouvert la porte du four avec précipitation. Il y avait aussi la senteur un peu amère et plus discrète de la sueur et du pelage des bêtes de la forêt. Elle se dissimulait derrière le parfum de la sève des pins qui vous dégagait les sinus aussi efficacement qu'un bain d'eau salée. Son bouquet si complexe était bien plus fin que ce que l'on pouvait sentir dans les parcelles de PAF où les

odeurs de bois, de résine, l'écorce cassée, de sciure et de ferraille se mélangent grossièrement. J'avais l'impression que si j'ouvrais la bouche au milieu de ces arbres, cette odeur se déposerait sur ma langue et qu'elle aurait la texture et le goût du miel de montagne, fort et doux. Mes sens n'avaient jamais été autant sollicités qu'à cet instant.

- Alors ? me dit mon arrière-grand-mère.
- C'est magnifique ! Toutes ces couleurs, ses odeurs, cette vie !
- Pas mal, hein ! Ça, c'est du spectacle !
- Mais Mémé... on a le droit de venir ici ?
- Oihan, je crois que tu as déjà la réponse à cette question... Seuls quelques chercheurs munis des autorisations adéquates ont le droit de pénétrer dans cette forêt. D'ailleurs je me souviens que quand l'annonce avait été faite que cet espace serait interdit d'accès, beaucoup de Landais et de Landaises avaient protesté contre cette décision. Pendant quelques mois, ils avaient essayé d'empêcher la construction du mur, mais ils avaient fini par comprendre qu'ils ne pouvaient rien face à une loi européenne.
- Donc ce que l'on fait là...
- Est complètement illégal ! Tu comprendras donc que j'ai attendu un peu pour t'amener dans cet endroit. Ton père sait bien que je viens ici et parfois même, il m'accompagne. J'aurais voulu te montrer cette forêt plus tôt, mais nous avons pensé avec ton père, qu'il fallait attendre que tu sois suffisamment grande pour comprendre ces enjeux et pour savoir garder le secret même auprès de tes amis les plus proches.
- Je comprends, dis-je avec beaucoup de solennité.

Si pendant quelques instants j'en avais voulu à mon arrière-grand-mère de ne pas m'avoir mis dans la confiance plus tôt, j'étais maintenant fière d'être rentrée dans le secret familial. Bien sûr, à quatorze ans, j'aurais aimé dévoiler ce secret à tous mes copains et toutes mes copines. J'aurais adoré leur montrer ce lieu enchanteur, mais j'étais assez grande pour comprendre ce qui était en jeu. Il ne me restait plus qu'à profiter de cette occasion qui m'était offerte, pour découvrir cette forêt qui me semblait sortie d'un conte de fées. J'étais tout de même un peu inquiète par le fait que tout cela soit illégal et Mémé avait dû voir, au milieu de mon émerveillement, la vague d'inquiétude qui me traversait, car elle me dit pour me rassurer :

- Ne t'inquiète pas de trop, les contrôles ne sont plus aussi stricts qu'avant. Les gens semblent avoir perdu tout intérêt pour cette

forêt dont finalement ils ne connaissent rien. Et ce que l'on ne connaît pas ne peut pas nous manquer après tout.

Il avait suffi de ces quelques paroles pour que toutes mes inquiétudes s'envolent.

Nous avons ensuite passé le reste de la matinée à nous balader dans cette forêt. L'ombre épaisse qui y régnait nous rafraîchissait, et la lumière qui passait à travers les branches, dessinait des motifs abstraits sur la terre. J'étais perdue dans la contemplation de ce monde nouveau à mes yeux. C'est seulement le gargouillis sonore du ventre de Mémé qui me tira de mes rêveries.

- Oups pardon, mon estomac me dit qu'il se fait tard. Pourquoi ne pas rentrer manger un morceau ?
- Mais et la forêt ?!
- Ne t'en fais pas Oihan, tu as tout le temps du monde pour venir contempler la forêt. Tu pourras revenir quand tu veux maintenant, pas besoin de te presser, elle ne bougera pas de sitôt ! Et puis il commence vraiment à faire chaud.

Sur ce, nous étions rentrées à la maison. L'après-midi s'était écoulé sous un soleil brûlant. Sur la demande de mon père, je retournai travailler au champ muni de ma tenue rafraîchissante. Mais je me souviens que j'avais la tête ailleurs. Mon esprit, bien loin des panneaux photovoltaïques, repensait aux arbres et à la forêt. Maintenant que j'avais passé le stade de la surprise, mille et une questions surgissaient dans ma tête : depuis quand cette forêt existait-elle ? Comment était-elle apparue ? Pourquoi avait-on construit ce mur ?

Le soir, avant de me coucher, j'allai dans la chambre de Mémé :

- Mémé, j'ai plein de questions !
- Sur la forêt ?
- Oui.
- Alors que dirais-tu d'y passer la journée demain ? Je préparerais un petit casse-croûte et je pourrais répondre à toutes tes questions ! Dans les limites de mes connaissances, bien sûr.
- D'accord !

Le lendemain, je me levais tôt. J'étais en vacances et j'avais tout mon temps, mais j'étais trop excitée pour rester au lit plus longtemps. Mémé sortit du four une tarte au pignon de pin qui embauma tout la maison. Elle me fit un grand sourire en me voyant rentrer dans la cuisine :



- Tu es bien matinale ! Ta curiosité me comble de joie !

Une fois le casse-croûte emballé, nous sommes parties prendre la navette. Nous avons eu de la chance, la météo était assez clémente ce jour-là : un maximum de 30 degrés seulement.

Le passage, les pierres et enfin la forêt ! Après quelques minutes de marche, Mémé se tourna vers moi :

- Alors ma chérie, que voudrais-tu savoir ?

- Plein plein de choses !

- Hm. Si je commençais par te raconter un petit bout de l'histoire de la forêt des Landes ?

- Tu veux dire l'histoire de cette forêt-là ?

- Cette forêt-là, comme tu dis, ça ne fait pas si longtemps qu'elle existe figures-toi. Quand ton père était petit, elle n'existait pas encore, pas comme ça en tout cas.

- Je ne comprends pas. Il n'y avait pas du tout de forêt avant ?

- Si bien sûr, mais pas cette forêt.

- Une autre forêt ? Elle était comment ?

- Je t'expliquerais avec plaisir, car c'est un sujet qui me passionne, mais c'est une longue histoire, tu risques de trouver ça ennuyeux !

- Pas du tout !

Un grand sourire étira les lèvres ridées de Mémé.

- Bon très bien alors, dit-elle, mais je m'interromprais au moindre bâillement !

Je fis signe de fermer ma bouche avec une clef invisible puis de la jeter derrière moi. Cela fit rire Mémé. Puis elle farfouilla dans le panier de nourriture qui était sur des suspenseurs et en sortit un énorme livre. Sur la couverture, je pouvais lire : *Histoire de la Forêt des Landes, Du désert à l'âge d'or*, de Jacques Sargos. Il était tout abîmé, jauni par le temps, mais toutes les pages étaient à leurs places. Il y avait plein de petits bouts de papier qui marquaient l'emplacement de certaines pages.

- Ce livre me vient de ma mamie, m'expliqua ma mémé. Elle me l'a donné quand, comme toi, je m'intéressais beaucoup à la forêt et je voulais en apprendre plus. Je l'ai tellement consulté depuis que je le connais presque par cœur. Il raconte l'histoire de la forêt des Landes. Je ne vais pas te le lire, on y serait encore dans une semaine ! Mais je peux te raconter ce qui me semble intéressant pour que tu comprennes l'histoire de cette forêt. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Allons-y !

- Très bien. Tout d'abord, remontons le temps quelques instants. Retournons 20 millions d'années en arrière !

- Heu, c'est pas un poil trop loin là ?

- Ne t'en fais pas, je ne vais pas m'attarder là-dessus. Mais si tu veux connaître l'histoire de la forêt, il faut comprendre comment le sol des Landes s'est formé.

- D'accord.



Fernande : J'avais 7 ou 8 ans quand j'ai vu arriver les bœufs pour labourer la lande et pour planter les pins. Alors les pins ont poussé et puis finalement, on a eu de l'eau comme cette année et ça a été inondé. Papa, j'avais 14 ans, me dit « Tu viens avec moi et on va aller faire des fossés. » Et ces fossés on les a faits, j'avais pas de bottes hé, j'avais des sabots. On a fait 150 mètres et quand le propriétaire Julien est venu pour payer Papa, il a payé Papa et puis Papa à un moment donné lui dit « Mais comment ! Tu me laisses rien pour cette fille ?! » En patois il lui a dit ça, je peux te le dire : « N'em dèches pas ré en de la goujote ? » Il m'a donné une petite pièce, j'étais heureuse, heureuse !

Françoise : Bé raconte-lui quand tu montais au grenier de Bastard pour voir où étaient les moutons.

Fernande : Oui, c'était les propriétaires, ils avaient un troupeau de moutons et comme la lande c'était de l'eau partout, les moutons allaient partout. La propriétaire nous faisait monter au grenier de la maison pour voir où c'est qu'ils se trouvaient et on savait le dire où ils étaient.

Françoise : Ça veut dire qu'elle voyait les moutons à un kilomètre et demi ou deux kilomètres de la fenêtre du grenier de la maison.

Fernande : Voilà, voilà.

Françoise : Ça veut dire que les pins n'étaient pas plantés et donc elle a vu arriver des attelages de bœufs qui labouraient la lande pour y planter les pins. Elle a connu la plantation des pins autour de chez elle. Ça avait débuté beaucoup plus tôt, mais elle, elle a connu le début de la plantation des pins chez elle.

Marie : Donc tu as vu le lieu où tu habitais se transformer en forêt de pins.

Sophie : À Bastard, tu as donc vu naître la forêt...

Fernande : Oui.

Sophie : Alors que toi Maman, de tous tes souvenirs, tu as toujours connu la forêt.

Françoise : Moi j'ai toujours connu la forêt, mais moi j'ai connu la forêt à l'âge d'or de la résine. Et mon père d'ailleurs le faisait, il gemmait les pins,

c'est-à-dire qu'il faisait l'entaille dans le tronc pour récolter la résine. On transportait cette résine dans de grosses barriques en bois, tiens-toi bien ! Il paraît que c'est les Gaulois qui ont inventé les fûts en bois. Donc on transportait la résine là-dedans, sur des chars à bœufs. On les calait les uns après les autres et c'est des camions qui venaient les chercher après pour les transporter à l'usine. Donc moi j'ai connu l'âge d'or de la résine, avec une phase qui avait été terrible, on appelait ça "le gemmage activé". Alors on activait l'écoulement de la sève du pin avec, tiens-toi bien, de l'acide sulfurique ! À cette époque-là, les écureuils ont totalement disparu ! Parce que l'acide sulfurique était vaporisé sur la plaie du pin, sur la "carre", et donc la résine était imprégnée de ça, elle était récoltée dans des pots au pied de la carre. Quand il pleuvait, il y avait de l'eau et les écureuils buvaient l'eau sur les pots de résine. Sauf qu'il y avait aussi de l'acide sulfurique qui coulait dans les pots...

Sophie : Ça n'a pas duré longtemps cette histoire d'acide parce qu'on s'est rendu compte que c'était polluant non ?

Françoise : Heu ça a duré tant qu'a duré le gemmage. Le gemmage s'est arrêté au début des années 60.

Marie : Et maintenant on récolte toujours la résine ?

Françoise : Maintenant on ne récolte plus la résine, ta mère fait partie de la génération qui n'a pas connu le gemmage de la forêt.

Sophie : Pour moi c'est la mémoire de la vie de la forêt, j'ai vu des expositions sur le gemmage, mais je ne l'ai jamais vu pratiqué.

Françoise : Et encore, ta mère a encore connu des parcelles de pins qui ont poussé à l'état naturel. Et toi maintenant, il faut que je t'amène à des endroits spécifiques pour que tu en voies. Mais il n'y en a presque plus, la forêt est complètement cultivée. Et c'est atrocement triste. C'est comme ça que moi j'ai vu disparaître des dizaines de coins à cèpes. Il y avait des petits endroits dans la forêt avec des petits lopins de chênes, il suffit qu'il y ait 3-4 chênes, un peu d'humidité et il y avait des cèpes ou d'autres champignons. Il y en avait un peu partout.



Fernande Téchené (à droite) avec sa soeur Clémence à Bastard  
Photographie prise par Simone Lartiguelongue vers 1930





Gemmage à l'acide  
Photographie prise par un inconnu vers 1970  
Archives de l'Écomusée de Marquèze

- Il y a 20 millions d'années, Les Landes n'étaient qu'une vaste baie qui arrivait jusqu'aux pieds des Pyrénées.

- Tu veux dire qu'il n'y avait que de l'eau là où nous sommes maintenant ?!

- Exactement. Les torrents qui dévalaient les pentes de la montagne charriaient des tonnes de sédiments qui s'accumulèrent petit à petit au fond de la baie, permettant ainsi aux landes d'émerger. Puis, il y a 15 000 ans, le niveau de la mer a baissé, m'étant à jour des bancs de sable immenses. Le vent a alors transporté ce sable sur le continent, façonnant le sol des Landes si sableux que nous avons toujours aujourd'hui. Quand la mer s'est retirée, les cours d'eau ont creusé leurs lits à travers la lande pour aller rejoindre l'océan. Il y a 6000 ans, des dunes continentales se sont formées avec le sable transporté par le vent. 3000 ans plus tard, les dunes littorales formées par le sable transporté ce coup-ci par la mer, sont apparues. C'est pour ça qu'il y a plein de dunes de sable dans les Landes. Et à cause de toutes ces dunes, une sorte de barrière naturelle s'est formée, gênant l'écoulement de l'eau. C'est comme ça que des étangs se sont créés dans les Landes et c'est pour ça qu'il y a autant d'eau. De plus, comme le sol des landes a la particularité d'avoir une couche imperméable sous son sable, l'eau, ne pouvant plus rejoindre l'océan à cause des dunes, a eu tendance à stagner et à créer des marécages.

- C'est pour ça qu'à la saison des pluies il y a autant d'eau partout ? Parce que l'eau est piégée à cause des dunes et à cause du sol ?

- Oui. Et à cause de tout ce sable et de toute cette eau, qui ont forgé le paysage primitif des Landes, rien ne pouvait être cultivé. C'est pourquoi avant, les Landes étaient très peu peuplées et que le seul commerce que l'on y pratiquait était celui de l'élevage, notamment l'élevage de moutons.

- Il n'y avait pas de forêt alors ?

- Il y avait bien quelques arbres qui poussaient déjà dans les Landes. On le sait parce que des gens, il y a très longtemps, ont décrit la forêt avant que l'on ne plante des pins. Elle tourna les pages du livre pendant quelques instants puis repris : En 1810, un certain Jean Thore décrivait déjà le paysage des landes avant l'accélération de la plantation de pin : **« DES BOIS MARÉCAGEUX, DES TAILLES EN BORDURE DES COURS D'EAU, DES SYLVES COMPLEXES SUR LES VIEILLES DUNES COEXISTAIENT AVEC LA LANDE AVANT QUE LE PIN NE COLONISÂT CETTE DERNIÈRE. ÉPARSES DANS LE NOUVEAU MASSIF, CES FORMATIONS SUBSISTENT PARFOIS DE NOS JOURS ET APPORTENT AU PAYSAGE UNE RICHESSE INATTENDUE. SUR LE LITTORAL, LES MARAIS ÉTAIENT D'AUTANT PLUS ÉTENDUS QUE LES ÉTANGS DÉBORDAIENT CONSTAMMENT ET AVANÇAIENT VERS L'INTÉRIEUR DES TERRES. EN MILIEU HUMIDE PROSPÉRAIT UNE VÉGÉTATION FOISSONNANTE. PARMI DIVERSES VARIÉTÉS D'ARBUSTES, L'AULNE**

**DOMINAIT.** » Il y avait donc beaucoup d'espèces d'arbres différentes dans les Landes : orme, platane, tilleul, châtaignier, aulne, bouleau, saule, laurier, arbousier, de nombreuses variétés de chênes et de pins, prunier, pommier, cerisier, et j'en passe !

- Comme dans cette forêt ?

- Sans doute. Sauf qu'à l'époque, ce n'était pas des arbres plantés par les humains comme maintenant, c'était naturel. Et justement, quand les humains se sont mis à planter des arbres au début, ils n'ont pas tenu compte de toutes ces espèces, ils ont planté des pins maritimes, et seulement des pins maritimes.

- Pourquoi des pins et pas autre chose ?

- Il faut savoir que les pins sont particulièrement bien adaptés à ce milieu : ils s'accommodent facilement au sol landais pauvre en minéraux et sec, ils aiment le soleil et colonisent facilement les espaces non boisés. Les pins sont donc depuis le début, les candidats idéals à l'entreprise forestière des humains dans les Landes.

- Quelle entreprise ? Qu'est-ce qu'on faisait avec les arbres ?

- Tout un tas de choses ! Les pins sont utilisés depuis très longtemps dans les Landes. Ils étaient déjà utilisés et commercialisés au Moyen-Âge et même à l'Antiquité ! Les Romains se servaient de la résine pour calfeutrer leurs bateaux. La grande différence dans l'usage des pins à cette époque, c'est qu'on laissait la forêt se régénérer naturellement. C'est-à-dire que, contrairement aux modifications génétiques ou aux plantations forcées que l'on fait aujourd'hui, avant, lorsque l'on utilisait la résine ou le bois des pins, on laissait ensuite les parcelles de forêts se régénérer naturellement. Pour ça, on évitait toute activité humaine pendant plusieurs années dans la parcelle qui avait été exploitée. Les arbres se ressemaient naturellement et la forêt reprenait des forces d'elle-même. Mais il n'était possible de laisser faire la nature que tant que le commerce ne prenait pas trop d'ampleur. On avait le temps, tout est toujours une question de temps...

Mémé s'arrêta quelques instants, le regard au loin. Je me demandai alors à quoi elle pensait. Je pense savoir à présent qu'elle pensait certainement à son temps à elle. Le temps que la vie voudrait bien encore lui accorder. Elle secoua la tête et baissa les yeux vers son livre pour en tourner quelques pages.

- Puis au XVe siècle, reprit-elle, le commerce de la résine du pin landais a été plus fréquent. On le sait parce qu'on a retrouvé des traces écrites. Ici tu vois, en 1421, un document du roi Henri V d'Angleterre nommait un peseur-juré de gemme et résine à

Capbreton. C'est un indice qui nous permet de savoir qu'il arrivait déjà ici des produits de la forêt. Il y a aussi un article du parlement de Bordeaux datant du 9 mai 1514 qui dit : « ET SI, EN AUBAREDES, TAILLIS & JEUNES PINHADARS, LE BESTAIL DU VOISIN Y EST TROUVÉ : LE SEIGNEUR DU BESTAIL PAYE LE DOMMAGE AU SEIGNEUR DE L'HÉRITAGE. »

- Ça veut dire quoi ?

- Quand ils disent « jeunes pinhadars », ils parlent des forêtsensemencées il n'y a pas longtemps. *Ensemencer* c'est mettre des graines dans le sol, *planter* c'est mettre des tout petits arbres dans le sol. Donc ce document prouve qu'au tout début du XVIe siècle, si ce n'est avant, on ensemencait déjà des pins dans les Landes. Au lieu de laisser ces arbres se réensemencer tout seul, on le faisait nous-mêmes pour gagner du temps.

- Mais qu'est-ce qu'on en faisait de tous ces arbres ?

- À cette époque, les pins étaient utilisés comme des sortes d'arbres fruitiers : on ne les coupait pas comme aujourd'hui, ou pas beaucoup, mais on récoltait régulièrement leur fruit doré : la résine.

- Pour en faire quoi ?

- Houlà, plein de choses ! Comme je te le disais, au début c'était surtout pour calfeutrer les bateaux. Mais plus tard, il y a eu de plus en plus d'utilisations de la résine. On en faisait usage en pharmacie, pour fabriquer des chandelles, faire du savon et de l'essence de térébenthine qui servait à plein de choses. On la transformait aussi pour créer des sous-produits qui avaient diverses utilisations. Puis à la fin du XVIIIe siècle, un souffle industriel a fait éclore quelques usines dans la région : des verreries, des briqueteries, des ateliers de distillation de la résine, et plein d'autres. Toutes ces industries avaient besoin de carburant pour fonctionner, et ce carburant c'était le bois.

- On n'utilisait pas du tout le bois des pins avant cette période ?

- Si un peu, mais l'ère industrielle a tout accéléré. Les Landais fortunés se sont dit que c'était vraiment pas mal de planter des pins, parce que ça remplissait bien les poches. Les plus petits propriétaires, dans leurs sillages, se sont convertis à leur tour aux pins. Il y a plein de textes publiés à cette époque qui recommandaient de planter des pins dans les Landes.

- Qui écrivait ces textes ?

- Oh, des propriétaires pour la plupart et des ingénieurs des Ponts et Chaussées aussi.

- Des quoi ?

- Les ingénieurs des Ponts et Chaussées. Ça n'existe plus depuis bien longtemps. C'étaient des personnes engagées par l'État qui,

à cette époque, s'occupaient de la régularisation des rivières, la construction des canaux, les travaux portuaires. En fait c'étaient les principaux responsables des travaux publics en France. Par exemple, rajouta Mémé en tournant les pages de son livre, en 1826, Jean-Baptiste Billaudel, ingénieur des Ponts et Chaussées de la Gironde, a écrit un livre : *Les Landes en 1826, Esquisses d'un plan général d'amélioration des landes de Bordeaux*. Dans ce livre, il conseille aux Landais de favoriser la culture du pin.

- Quels étaient ses arguments ?

- D'après lui, elle ne coûte pas cher comparée à la culture de la vigne et des céréales qui se faisait dans la région : « **LES SEMIS DE PINS SONT À LA FOIS PEU DISPENDIEUX, D'UN SUCCÈS ET D'UN REVENU CERTAINS.** » Ce qui est intéressant avec des textes comme celui-là, c'est qu'ils ont eu un impact dans la vraie vie. Peu après la publication du livre de Billaudel, on constate que de grands propriétaires landais se sont mis à planter des pins sur leurs terrains. Parmi eux, Dominique Larreillet, un des plus gros propriétaires de son département à l'époque, a mis en application les conseils de Billaudel. Il a creusé des canaux pour drainer son terrain et planter des arbres. En 1836, il a, à son tour, publié une plaquette : *Quelques idées sur l'amélioration dont on croit les landes susceptibles*. Dans ce texte, il disait notamment : « **QUE VOUS IMPORTENT VOS CÉRÉALES, QUE VOUS IMPORTENT VOS CHÉTIFS TROUPEAUX ? SEMEZ VOS CHAMPS EN PINS, COUVREZ VOS LANDES DE FORÊTS RÉSINEUSES ; VOUS DEVIENDREZ OPULENTS, VOUS CONVERTIREZ VOS SABLES EN OR.** » Dans ce texte, il préconisait la culture du pin et réclamait une loi qui contraindrait les communes à concéder leurs vacants.

- C'est quoi des "vacants" ?

- Pour faire simple, ce sont des terrains qui n'appartiennent à personne. À l'époque, ce n'était pas comme maintenant, il y avait plein d'endroits dans les Landes qui étaient sauvages, qui n'avaient pas de propriétaires. Quand c'était le cas, c'est les communes qui pouvaient décider de quoi faire de ces terrains. Et ce monsieur Larreillet, c'était un propriétaire landais qui demandait une loi qui obligerait les communes à donner ces terrains vacants à des propriétaires forestiers pour qu'ils puissent planter des pins partout.

- C'est ce qu'ils ont fait ?

- Non. Mais ça n'a pas empêché plein de propriétaires d'écouter les conseils de Larreillet et de planter toujours plus de pins. Larreillet incarnait cette classe de propriétaires entrepreneurs qui furent, au XIXe siècle, le moteur d'une révolution forestière ! En plus, sa plaquette était un texte précurseur de la fameuse loi de 1857.

- Tu parles de cette "fameuse loi" comme si je savais déjà de quoi il s'agissait, dis-je en levant les yeux au ciel.



Marie : Grand-Mamie, toi ton papa, il l'a fait la résine ?

Fernande : Mais bien sûr, j'ai gemmé avec lui ! Quand Clémence, ma sœur aînée, s'est mariée, Papa m'a dit « tu viens avec moi. » Clémence s'est mariée à 16 ans, moi j'en avais 15 et on est parti gemmer avec Papa. On faisait d'un pin à l'autre, c'était dur !

Sophie : Pourquoi c'était difficile ?

Fernande : À cause du hapshot. C'était un outil, on en a plus ici, ça pesait trop, il fallait prendre très doucement et moi j'avais pas l'élan.

Françoise : Dans un premier temps, on enlevait l'écorce épaisse, mais sous l'écorce il y a une pellicule, dont je ne connais pas le nom, qui cache le cœur du bois, et c'est cette pellicule qu'il fallait enlever pour que la plaie soit à vif, pour que la résine coule. Avant l'usage de l'acide sulfurique, il fallait faire une entaille longue comme ça. Les bons gemmeurs le faisaient d'un seul coup. Il fallait un outil qui tallait très bien, mais il fallait tirer très fort, c'était très dur physiquement. Et ce qu'on appelait les "gemelles", c'était le nom patois, qu'on retirait en brisant la pellicule avec le hapshot, c'était un excellent allume-feu. Donc on les ramassait précieusement et ça servait d'allume-feu avec les pignes du pin. Et quand on a utilisé l'acide sulfurique, je voyais mon père partir avec un peu le même genre d'outil, pas tout à fait le même d'ailleurs, mais il faisait une entaille longue de 10 cm mettons sur 5 ou 6 de large c'est tout. Et on vaporisait l'acide sulfurique par-dessus qui activait la résine. C'était moins pénible parce que l'entaille était beaucoup plus petite. Mais il y avait l'acide sulfurique.

Marie : Ça n'abîmait pas le bois l'acide ?

Françoise : Et bé non. Mais ça pollue de toute façon. Écologiquement, c'était une catastrophe. Ça a duré... combien de temps il a gemmé comme ça Papa ?

Fernande : Oh je sais pas, 7 ou 8 ans.

Françoise : Oui voilà, ça a dû commencer dans la deuxième moitié des années 50 jusqu'à 62 ou 63. Quelque chose comme ça.

Marie : Pourquoi on a arrêté ?

Françoise : On a arrêté tout le système du gemmage parce que c'est les produits pétroliers qui ont remplacé les sous-produits de la résine. Avec la résine on faisait la fameuse essence de térébenthine qui est encore utilisée un peu par les menuisiers. Mais enfin, c'est les produits de synthèse qui l'ont remplacée. Et on se rend compte maintenant qu'on a envie d'en avoir à nouveau. Alors maintenant on a inventé un nouveau système : on fait un trou avec une mèche dans le tronc et on plante une poche en plastique en dessous. On essaye de changer le système de gemmage. Ça se fait un petit peu au Portugal, mais dans les Landes très peu, juste à titre de démonstration sur la côte pour montrer aux touristes quoi. Mais ça reviendra peut-être.

Sophie : Sans l'acide sulfurique, le gemmage du pin blessait le pin, mais n'entravait pas sa croissance et sa bonne santé.

Françoise : Je pourrais peut-être encore trouver quelques pins où on voit encore les vieilles cicatrices. À Marquèze on les voit. Le gemmage à l'ancienne au contraire donnait un bois de charpente beaucoup plus solide, beaucoup plus résistant qu'un pin non gemmé.

Sophie : Ce que vient de dire Maman me fait penser qu'il y a 35 ans environ, quand j'étais enfant et qu'avec Céline on se baladait partout dans la forêt, je voyais des pins qui avaient été gemmés, on voyait encore bien la cicatrice. Aujourd'hui je n'en vois plus jamais.

Françoise : Et non, il n'y en a plus ou très peu.

Marie : Moi je n'en ai jamais vu en dehors des expositions sur le gemmage justement. Si une fois, on avait vu en se baladant à côté d'une palombière un morceau de fer planté dans un tronc qui datait de cette époque.

Françoise : Tous ces vieux pins on disparut maintenant. Et maintenant au bout de 50, 60 ans, on coupe les pins, on les abat et on replante en les alignant.

Marie : Grand-Mamie, quand tu avais vu la forêt se faire planter, ils faisaient comment ?

Fernande : C'était fait avec les bœufs, ils étaient



semés, on ne les plantait pas, il n'y avait pas de pépinière encore. J'étais petite quand ils sont venus planter les pins. Et plus tard, quand je me suis mariée, il y avait des palombes qui venaient. Et un soir, Jacques voulait aller à l'ajouc.

Françoise : C'est-à-dire, à la fin de la journée, on attendait les palombes qui venaient se poser dans les chênes pour passer la nuit.

Fernande : Alors j'ai dit : « Moi je veux revoir ces pins que j'avais vu se faire semer. » Quand je suis arrivée, je me suis dit « Mais c'est pas possible ! » J'étais surprise de voir ce pignada comme il avait poussé vite. J'avais vingt ans.



Françoise Lacavalierie (à gauche, de profil) et un groupe de femmes devant  
un pin gemmé, à la Messe de Saint Hubert en plein air à la Laurette  
Photographie prise par un inconnu vers 1960



Des résiniers utilisant le hapchot  
Photographie prise par un inconnu vers 1915  
Archives de l'Écomusée de Marquèze

- Ton père ne t'en a jamais parlé ? Pourtant c'est une histoire que je lui ai racontée plus d'une fois.

- Papa il parle que des panneaux, jamais des arbres.

- C'est tristement vrai ce que tu dis. Pour t'expliquer la loi de 1857, il faut que je te parle de Jules Chambrelent. Elle me montra son portrait dans le livre, puis poursuivit : C'était un autre ingénieur des Ponts et Chaussée. Ses théories et démonstrations ont apporté le dernier coup de pouce dont la loi de 1857 avait besoin. En 1849, il a acheté le domaine de Saint-Alban à Cestas. Cinq cents hectares de terrain couvert d'eau stagnante. Sur ce terrain, il a mis en place un réseau de drainage pour assécher le sol. Puis il a planté des pins. Jusqu'ici rien de bien nouveau, plein de gens faisaient déjà ça. Sauf qu'à la différence des autres propriétaires dont on parlait, Chambrelent a rendu son expérience publique et l'a entourée d'une belle propagande mielleuse. C'était un sacré manipulateur, mais on doit reconnaître qu'il a formulé des propositions simples, économiques et rationnelles dont la cohérence était renforcée par une démonstration sur le terrain. À défaut d'être l'inventeur de la sylviculture landaise, Chambrelent s'en est fait le théoricien et le protagoniste.

- Donc il était important parce que grâce à lui tout le monde entendait parler des Landes ?

- Tu as tout compris. Tout le monde et surtout un certain Napoléon III.

- L'empereur ?!

- Lui-même ! Figure-toi que Napoléon III s'est beaucoup intéressé à l'agriculture pendant son règne. Alors quand il a entendu parler de Chambrelent, qu'il a consulté tous les textes et a vu les actions individuelles entreprises dans les Landes, il s'est dit qu'il y avait quelque chose à faire là-bas. En conséquence, il a pris une décision radicale. Il a fait voter la loi du 28 avril 1857. Cette loi a obligé les communes à assainir leurs landes avec le concours des ingénieurs des Ponts et Chaussées, puis à les ensemercer à leurs frais ou, si cela n'était pas possible, aux frais de l'état qui en devenait alors le propriétaire. Mais pour ne pas détruire les autres pratiques et sources de revenus de la région, la loi s'est efforcée de protéger l'agriculture et l'élevage traditionnel.

- Mais c'est exactement ce que l'autre ingénieur des machins trucs expliquait avant !

- Dominique Larreillet. Oui, bien vu. Mais cette fois, toute la publicité faite par Chambrelent avait rendu l'affaire bien plus publique. À présent, personne ne pouvait ignorer les opportunités qu'il y avait dans les Landes. En plus l'amélioration des forêts françaises était

l'un des axes de la politique impériale de l'époque. Alors, Napoléon III, par une propagande menée autour des entreprises de l'Empire dans les Landes, a développé le mythe des landes arrachées au néant et à la pauvreté, élevées au bonheur et à la civilisation par le bras impérial ! Il voulait se donner l'image d'un grand conquérant de terres inconnues et hostiles. Il voulait que le peuple l'aime et l'admire, tu comprends ? C'est dans ce but qu'il a fait croire qu'il n'y avait rien dans les Landes avant qu'il ne fasse voter la loi et que toute la richesse des terres et des gens avait été possible grâce à lui.

- Mais il a menti !

- Oui ma biche, c'était une grande manipulation pour embellir l'image du petit homme aux rênes du pays. Ou ce qu'on appelle plus communément la politique.

- Est-ce que cette loi a servi à autre chose qu'à faire passer Napoléon pour un héros ?

- D'une certaine manière oui. Dans les années 1860, c'est-à-dire quelques années après cette loi, de plus en plus d'industriels se sont installés dans les Landes, accompagnés par un noyau actif d'inventeurs. Malheureusement, cette prospérité n'a pas duré longtemps, car une suite d'événements se sont succédés impitoyablement dans les Landes. En 1870, de grands incendies ont brûlé des dizaines de milliers d'hectares de forêts communales. Ce qui était étrange, c'est que ces forêts-là étaient les seules à brûler contrairement à celles des propriétaires landais indépendants. Apparemment, ces feux auraient été d'origine criminelle.

- Qui aurait pu vouloir mettre le feu à la forêt ?!

- Sans doute des gens mécontents de la loi de 1857. Comme je te le disais, cette loi était censée protéger en partie l'agriculture et l'élevage dans les Landes. Mais les propriétaires forestiers des communes prirent du terrain de manière assez incontrôlable. Il ne restait plus de place aux éleveurs pour faire manger leurs troupeaux. Ils ne pouvaient plus vivre de leurs troupeaux, donc ils n'étaient pas très contents, comme tu peux te l'imaginer. C'est sûrement eux qui ont été à l'origine de ces incendies.

- Mais les arbres n'avaient rien demandé...

- Je suis bien d'accord avec toi ma chérie. Mais les êtres humains sont parfois ainsi : ils servent leurs propres intérêts avant celui des autres.

- Mais alors, il n'y avait plus d'arbre ?!

- Oh si, il y en avait encore plein ! Mais c'était devenu plus difficile pour les Landais. Il faut savoir que juste après ces incendies, il y a eu la guerre de Sécession. Cette guerre a provoqué une crise

économique qui a touché toute la région. Parce que de gros envois d'outre-mer faisaient beaucoup baisser les prix des produits résineux des Landes. Malgré tout ça, les communes continuaient à ensemercer des pins et les massifs landais prenaient de plus en plus d'ampleur, la forêt s'étendait partout ! Et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'économie remonta. À ce moment-là, des chercheurs ont fait plein d'études pour améliorer les rendements et ils ont découvert de nouveaux dérivés des produits forestiers. Entre 1860 et 1905, près de cinquante brevets ont été déposés pour perfectionner la distillation des gemmes.

- Les quoi ?

- Les gemmes. C'était le produit que l'on obtenait en transformant la résine des pins. Avec ce produit on pouvait faire plein de choses : l'essence de térébenthine, la colophane, la poix, la résine, le goudron, le brai gras et j'en passe !

- Donc les Landais avaient à nouveau de l'argent ?

- Oui. Je crois que les années 1920 étaient alors considérées comme le nouvel âge d'or de la forêt des Landes. Les forestiers étaient au sommet de leur production. Enfin, si on oublie de considérer la production phénoménale que l'on fait de la forêt aujourd'hui bien sûr... Là on est à l'âge du diamant !

Cela nous fit rire un peu jaune.

Mémé referma son livre et sortit la tarte au pignon de pin du panier. Elle en coupa deux belles parts et m'en tendit une :

- Un petit encas dans le thème de cette superbe journée, me dit-elle avec un grand sourire. Je suis si heureuse de partager tout cela avec toi ma biche. J'espère que ça ne t'ennuie pas trop...

- Non non, pas du tout, lui assurai-je, la bouche pleine de sa délicieuse tarte.

Nous restâmes silencieuses un moment. Je m'imaginai tous ces hommes qui plantaient des graines de pins à la main. Mémé semblait, elle aussi, perdue dans ses pensées.

- Mémé ? dis-je au bout d'un moment. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? C'était comment à ton époque la vie dans les Landes ?

- Ensuite, on a résiné les pins pendant des dizaines d'années. Puis dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, on a remplacé les produits de la résine par des produits synthétiques. Comme il y avait déjà des arbres partout, et qu'ils ne risquaient pas de s'envoler, on a continué à les exploiter, mais uniquement pour leur bois cette fois. D'ailleurs c'est ce qu'on fait toujours aujourd'hui, mais de manière beaucoup plus efficace, beaucoup moins naturelle aussi, si tu veux mon avis.

- Elle ressemblait à quoi la forêt quand tu avais mon âge ?

- Ce n'était pas du tout comme ici. La forêt était partout la même : de longues rangées de pins maritimes entrecoupées de sentiers de chevreuils et de sangliers et foisonnante de fougères. Il y avait beaucoup plus d'animaux que dans les PAC de maintenant, car la forêt était exploitée avec, disons, plus de discrétion. On pouvait s'y balader en empruntant de multiples chemins de sables blancs qui traversaient sans distinction les plantations d'arbres et les quelques rares parcelles de forêts inexploitées et sauvages qui subsistaient à mon époque. Car oui jusqu'à mes 40 ans environ, c'est-à-dire dans le milieu des années 2030, j'arrivais encore à trouver des morceaux de forêt que l'on pouvait qualifier de "sauvages".

- Et tu as vu toi, des gens qui résinaient les pins dans la forêt ?

- Ah ça non, ça n'existait déjà plus quand je suis née. Mais ma mémé à moi et ma grand-mère, elles l'ont connu elles ! Je me souviens que j'en parlais beaucoup avec elles. Comme toi, je trouvais cette forêt passionnante et je voulais en apprendre plus. Ma mamie était professeure d'histoire quand elle travaillait encore. Sa curiosité d'historienne et son amour pour les Landes combinées, tu peux t'imaginer qu'elle avait beaucoup étudié la forêt des Landes. Elle adorait en parler et moi j'adorais l'écouter. Je me souviens tout particulièrement d'une discussion autour de la forêt que nous avons eue. Je devais avoir plus de vingt ans. 24 peut-être. Il y avait moi, ma mère, ma grand-mère et mon arrière-grand-mère. Les quatre générations de femmes réunies, c'était beau à voir. C'était pendant les vacances de Noël. Il faisait froid et un soir nous nous étions toutes réunies devant la cheminée. Quatre amoureuses des arbres au coin du feu. Nous discutons de la forêt des Landes et chacune racontait son expérience de la forêt, ses souvenirs, sa vision des choses. C'était passionnant ! Dommage qu'on n'ait pas enregistré cette conversation, je te l'aurais fait écouter.

- J'aurais adoré !!!

Mémé me sourit tendrement.

Après avoir fini nos parts de tarte, nous nous sommes levées pour marcher un peu. Je ne me lassais pas d'observer tous les petits détails de cette forêt. Quand la part de tarte ne suffit plus à nos estomacs, nous nous arrêtâmes près d'un grand chêne pour déjeuner. Je feuilletais les pages du livre de Mémé tout en engloutissant mon sandwich. J'avais toujours vu ce livre sur une étagère du salon, mais sa taille était bien trop impressionnante pour que j'ose le consulter. Dedans, il y avait plein d'images anciennes. Certaines étaient tellement vieilles qu'elles étaient en noir et blanc ! Elles dataient d'avant la naissance de Mémé. Ces images me permettaient d'imaginer comment avait pu être la forêt auparavant.

Le reste de l'après-midi, nous avons marché à un rythme tranquille dans les sentiers de la forêt. Certains chemins étaient impraticables, la végétation était trop dense. Mémé me montrait à travers les branches des arbres ou les feuilles des fougères, des milliers de détails que mes pauvres yeux, habitués aux arbres identiques des PAC rectilignes, n'arrivaient pas à voir. Je ne pouvais dire si cela faisait une heure ou des jours que nous étions ici et j'aurais voulu ne jamais quitter cet endroit. Après un long moment de déambulation, une question me vint à l'esprit :

- Mais Mémé, tu ne m'as pas expliqué pourquoi on a construit ce mur !

Elle me répondit en plissant les yeux et en fronçant les sourcils d'un air mystérieux :

- Suite au prochain épisode !

- Demain alors !

- Haha ! Bien sûr ma chérie, si tu veux. Je pourrais passer toutes mes journées dans cette forêt à discuter avec toi.





Françoise : Il y a un autre truc dont on pourrait te parler, c'est la façon d'abattre les pins. Mon père était forestier au passe-partout, cette grande lame avec une poignée à chaque bout qu'on était deux à tirer. Ça c'est ce que moi j'ai vu dans mon enfance. Ta mère a connu les tronçonneuses et aujourd'hui c'est la grosse machine pour couper les pins.

Sophie : À Sanguinet, je vous l'avais montrée, cette machine qui attrape le tronc, le coupe et puis qui le racle avant de le poser pour casser toutes les garailles. Et quand il est couché, il a presque plus de branches, un truc incroyable ! Aujourd'hui on va couper une forêt de pins dix fois plus vite que du temps de Pépé. Au moins !

Françoise : J'ai connu mon père partir faire les chantiers d'abatage de pins. Alors il fallait être en équipe. Déjà il fallait être deux pour tirer sur le passe-partout. Il partait en équipe de combien à peu près ?

Fernande : Oh 4 ou 5.

Françoise : C'est ça, et il partait en vélo bien sûr avec le passe-partout à l'épaule pour aller couper les pins.

Marie : Ils en faisaient quoi des pins ?

Françoise : Et bé c'était les pins du propriétaire, il faisait le travail pour lui.

Marie : Tout l'arbre devait être utilisé pour faire quelque chose non ?

Françoise : Pas la souche, c'est maintenant qu'on utilise la souche. Ce qui à la longue devrait être aussi une petite catastrophe écologique.

Sophie : Parce que les souches étaient laissées sur place. Et puis au bout d'un moment elles pourrissaient et ce bois mort nourrissait le sol. On ne touchait pas à la forêt pendant 2 ou 3 ans pour laisser le temps au sol de se nourrir, pour laisser le temps à la forêt de se reposer.

Françoise : Ça nourrissait aussi les insectes. Et puis surtout, entre les souches, il y avait de la bruyère, il y avait une végétation endémique qui se développait tranquillement.

Marie : Depuis quand on arrache les souches ?

Sophie : Ça fait 20 ans. Moi j'ai commencé à voir les premières machines et les tas de souches qui s'entassaient vers mes 30-35 ans.

Françoise : Il y a à peine vingt ans.

Marie : C'est encore plus jeune que moi alors !

Sophie : Parce que maintenant les souches ils les mettent en tas, le champ est labouré, on laisse pauser 1 an au lieu de deux ou trois, puis on replante. On gagne du temps.

Marie : Donc ça appauvrit les sols, ça appauvrit la végétation, les arbres, tout !

Sophie : Et les souches sont récupérées pour faire des copeaux de bois.

Françoise : Pour faire des granulés pour les poêles, ce genre de trucs. Ou du broyat pour faire du chauffage.

Sophie : Donc on récupère le bois de la souche, c'est l'intérêt du truc, mais on appauvrit terriblement le sol.

Françoise : Il faut savoir qu'avant il y avait des pins à l'état naturel dans le Marensin du côté de Labouheyre par là, un peu plus vers la côte. De ces pins on récoltait déjà leur résine au Moyen-Âge et cette résine était exportée par le port de Bayonne vers les ports du nord de l'Europe pour calfater les bateaux. Calfater c'est-à-dire les étanchéiser. Cela fait une trentaine d'années maintenant qu'on s'intéresse beaucoup à l'archéologie dans les Landes. Mais faire des fouilles archéologiques dans les Landes, c'est pas évident ! Les archéologues suivent les labours des plantations de pins. Ces labours sont profonds, et détruisent la surface du sol bien sûr, et permettent de faire remonter des vestiges. Et on a trouvé des endroits où il y avait des espèces de fours qui étaient utilisés pour faire fondre la résine ce qui permettait de récupérer la colle, les sous-produits de la résine et faire du goudron avec. Donc cela fait longtemps qu'on utilise les pins dans les Landes.

Marie : Qu'est qu'on faisait comme produit à partir des pins ?

Françoise : Alors on récupérait la résine. Avec la

résine, on faisait de l'essence de térébenthine, de la colophane (la colophane c'est une espèce de colle qu'on utilisait d'ailleurs pour épiler le cochon quand on le tuait à la maison, parce que ça aussi ça fait partie de la vie du coin !), du goudron qu'on utilisait pour calfater les bateaux et qui était exporté loin là où il y avait des chantiers navals. On récupérait aussi la gémelle et les pignes dont on se servait pour allumer le feu. Et on utilisait le bois des gros pins comme bois de charpente.

Marie : C'est le cas de cette maison, non ?

Françoise : Ici les grosses poutres c'est du chêne, mais les charpentes sous le toit c'est bien du pin. Pour les volets de cette maison, mon père avait acheté les pins sur pieds ! Quand on a dit qu'on allait faire une maison, mon père à chercher un propriétaire : « Je voudrais que vous me vendiez 4, 5 pins. » Combien c'était ?

Fernande : Il en a donné 14 !

Françoise : Ah bon, 14 ?!

Fernande : Mais tout ce bois qu'il fallait !

Françoise : Alors mon père a acheté 14 pins sur pieds, il les a fait couper, il les a fait débiter dans une scierie et avec on a fait toute la charpente du toit et les volets. Et alors ces volets, tu peux les regarder, il n'y en a qu'un qui a souffert, c'est celui qui est plein sud à la chambre de Maman, mais enfin, ils ont cinquante ans ces volets ! Et ici, là derrière, il y en a un sur lequel la résine coule encore ! Cinquante ans après ! C'était des pins qui avaient été résinés et ça donnait du bois très costaud.

Marie : On faisait tout avec ces pins !

Françoise : On faisait du papier aussi. Il y avait des papeteries à Roquefort, il y en avait un peu partout. Alors en fait on plantait les pins, 5 ans plus tard on les élaguait, 10 ans après la plante on faisait la première éclaircie et c'est avec ces pins qu'on faisait la pâte à papier et aussi des poteaux de mine parce que les pins avaient la bonne taille. Ensuite tous les 10 ans, on éclaircissait à nouveau. À la deuxième et troisième éclaircie, on utilisait le bois pour les poteaux téléphoniques. Quand les pins

avaient 40 ans, à la quatrième éclaircie, on utilisait leur bois pour faire de la charpente. Finalement à 50 ans, on procédait à des coupes rases. C'est-à-dire qu'on coupait la totalité des arbres restants et on utilisait ce bois noble pour le mobilier. Aujourd'hui ce n'est plus pareil, grâce à la sélection génétique, la coupe rase se fait quand les pins ont 35 ans à peu près. C'est une forêt de rentabilité : on plante, il faut que ça pousse le plus vite possible, qu'on coupe, replante, etc. Maintenant c'est une sylviculture, une monoculture dans tout ce que ça peut avoir comme défaut.



Bernard Lacavalerie (à gauche) et Clément Téchené (de dos)  
débroussaillent le terrain de la future maison de Saint-Gor sous le regard  
de Sophie Féménias  
Photographie prise par Françoise Lacavalerie en 1970



Vieux pins gemmés de Grué  
Photographie prise par Félix Arnaudin en 1910  
Archives du musée d'Aquitaine

Le soir, Papa nous avait demandé ce que nous avions fait toute la journée. Il aurait voulu m'apprendre à utiliser le tout nouveau logiciel qu'il avait installé pour les panneaux. Mémé lui a alors expliqué qu'elle me faisait découvrir la forêt. Après un moment de réticence, car ne l'oublions pas tout cela n'était pas bien légal, il fut finalement content de ne pas devoir garder ce secret plus longtemps. Il me dit qu'il pouvait bien se passer de moi pendant quelque temps, et que je pouvais profiter de mes vacances comme je le voulais après tout.

Alors le lendemain nous étions reparties. Muni d'un autre casse-croûte composé d'un taboulé fait maison, d'un peu de pain et de houmous.

Navette. Buisson. Pierres. Enfin la forêt.

Après quelques minutes de marche à peine, je ne pus m'empêcher de poser une première question :

- Pourquoi on n'a pas le droit de venir ici Mémé ? C'est si beau, si calme, on devrait tous pouvoir se promener ici non ?
- C'est plus compliqué que ça Oihan. C'est le fait que très peu d'humains soient présents ici qui protège cette forêt.
- Mais ce mur... c'est tellement... trop ! Nous empêcher d'avoir accès à cet endroit magnifique, c'est comme une punition !
- C'est peut-être un peu le cas. Ta génération paye durement les erreurs commises par ma génération et celles qui l'ont précédée.
- Comment en est-on arrivé là Mémé ?
- À la décadence humaine ? À l'anthropocène ? C'est un sujet beaucoup trop vaste. Je ne me sens pas les épaules assez larges pour l'aborder. Ce dont je peux te parler cela dit, c'est de l'apparition de ce mur.
- Oui, s'il te plaît !
- Très bien, me dit-elle avec un sourire éclatant. Comme tu le sais maintenant, la sylviculture du pin maritime était le revenu principal de la région depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.
- Oui.
- Bien. Mais avec le temps, cette plantation est devenue de plus en plus compliquée à gérer, car à cause des bouleversements climatiques liés à la crise écologique, les tempêtes et les incendies étaient de plus en plus fréquents dans les Landes. Sans parler de l'arrivée de nouveaux parasites qui descendaient du nord pour



s'installer tranquillement dans la forêt où ils faisaient fuir d'autres espèces et rendaient les pins malades. Dans les années 2030, des chercheurs ont fait le calcul et ils se sont rendu compte que dans les prochaines décennies, la forêt risquait de coûter aussi cher à entretenir qu'elle ne rapportait d'argent. Ça, les propriétaires forestiers ne le voyaient pas d'un bon œil, comme tu peux te l'imaginer.

- En effet !

- Mais comme pour plein d'autres choses, peu de gens ont agi. Il était plus simple de nier les conseils des experts plutôt que de changer toute la politique d'agroforesterie des Landes. Malheureusement, comme les chercheurs l'avaient prévu, la situation s'est bel et bien aggravée. Alors dans les années 2050, la Politique Agricole Commune, PAC pour les intimes, a pris une suite de décisions radicales visant deux objectifs : premièrement, relancer l'industrie forestière en revoyant les plans de plantations et en finançant toujours plus de laboratoires dans la recherche de la sélection génétique pour accélérer la croissance des arbres ; deuxièmement, préserver la richesse de la faune et la flore landaise. Sur ce point, on ne peut pas vraiment dire qu'il s'agissait d'un choix bienveillant de leur part, ils étaient bien obligés de respecter la loi de la protection des faunes et flores locales signée par l'ensemble des pays européens depuis plus de dix ans. Pour répondre à ces deux impératifs, ils ont tout d'abord décidé de stopper la monoculture du pin.

- Pourquoi ?

- Le problème des monocultures, c'est que ce sont des écosystèmes très fragiles : lorsque le pin rencontre un problème d'une quelconque origine, se sont tous les pins qui vont rencontrer le même problème et réagir de la même manière. S'il n'y a pas d'autres espèces d'arbres pour contrebalancer la fragilité ou le manque de ressource du pin, c'est rapidement toute la forêt qui en pâtit. Voilà pourquoi, maintenant, les pins et les chênes sont mélangés. Je crois me souvenir qu'au début de ce changement il y avait aussi des bouleaux, mais leur bois se vendait moins bien sur le marché et il était sans doute plus simple de devoir s'occuper de deux espèces plutôt que trois. Et puis avec les années, les recherches scientifiques ont permis de faire pousser des arbres de plus en plus vite en supprimant leurs irrégularités. Aujourd'hui, la chaîne de production est sans doute dix fois plus efficace que quand j'avais ton âge. Entre ça, et le développement des parcs photovoltaïques qui a explosé depuis les années 2040, la région landaise est bien plus riche qu'elle ne l'était au XX<sup>e</sup> siècle !

- Les PAF je les connais, mais cette forêt, pourquoi est-elle si

différente ? Et pourquoi a-t-on construit ce mur ?

- Ah l'impatience de la jeunesse. J'y viens ! dit Mémé en riant. Comme je te le disais, la PAC était bien obligée de conserver la faune et la flore landaise. Problème, on se rendait bien compte qu'avec l'accélération du rythme de production et l'augmentation de la présence des machines, les animaux fuyaient, car il y avait trop d'activité dans les PAF. De plus, avec l'expansion du photovoltaïque, beaucoup de parcelles de landes nues qui abritaient des espèces endémiques disparaissaient et avec elles, des animaux, des plantes et des insectes s'éteignaient. Hors d'après la loi européenne dont je te parlais à l'instant, chaque région forestière se trouve dans l'obligation de dédier une parcelle équivalente à dix pour cent de son territoire à la protection de la faune et de la flore sauvage dans un intérêt commun de conservation des espèces et d'équilibre écologique. Avant on ne se préoccupait pas vraiment de cette loi et de cette parcelle de dix pour cent, car toutes les espèces continuaient à vivre dans la forêt des Landes, exploitées ou pas, mais...

- Mais comme l'augmentation de l'exploitation faisait fuir tous les animaux, ils ont été obligés de construire un lieu rien que pour eux loin des humains !

- Tu as tout compris ! s'exclama Mémé en frappant dans ses mains. C'est ainsi qu'en 2065, la construction du mur a commencé. Derrière lui, 100 000 hectares de terrain ont été dédiés au développement de la faune et de la flore sauvage.

- C'est beaucoup !

- Pas tant que cela. À mon époque, si mes souvenirs sont bons, la forêt des Landes s'étendait sur 1 300 000 hectares. Cela ne laissait donc aux animaux et aux plantes moins d'un dixième de leur espace habituel pour se développer. Mais la loi européenne était respectée et on pouvait continuer à exploiter la forêt. C'est tout ce qui importait alors. Ceci dit, la région a mis du temps à amortir cette décision : non seulement la construction du mur a pris cinq ans, mais la perte d'un tel espace de forêt exploitée était conséquente. La décision de construire ce mur était radicale à tous points de vue. Plus personne n'aurait accès à cette forêt, que ce soit les exploitants forestiers, les chasseurs ou les promeneurs. À cette époque, beaucoup de monocultures comme celles des pins des landes souffraient et beaucoup de décisions radicales telles que celle-ci furent prises. D'ailleurs depuis, d'autres murs de séparation comme celui-ci ont été construits en France et dans le reste de l'Europe.

- Mais si le problème c'était la monoculture, il fallait aussi qu'ils replantent de nouveaux trucs pour cet espace, non ?

- Exactement ! Un groupe de spécialistes a décidé qu'il serait bon de planter des espèces endémiques landaises comme les pins, les chênes, les bouleaux, les peupliers et les saules. Ils ont aussi pris le parti d'introduire d'autres espèces méditerranéennes comme les chênes verts ou les arbousiers, car ces espèces sont plus résistantes à la sécheresse en constante augmentation dans la région. Cela devait permettre de renforcer les défenses de cette forêt. Je ne pourrais pas te dire exactement toutes les décisions qui furent prises à ce moment-là, mais je me souviens avoir assisté avec ton père à des transports d'animaux amenés par camions qui étaient introduits dans cet espace protégé. Je dois dire que ces spécialistes avaient bien fait leur boulot : quelques incendies ont été provoqués par de grandes sécheresses depuis tout cela, pourtant, sans intervention humaine, la forêt avec ses différentes espèces d'arbres et de plantes, est parvenue d'elle-même à éviter la propagation des feux. De toute manière, il y a eu très peu d'incendies dans cette forêt, car la plupart des incendies qui se produisaient auparavant étaient d'origine humaine : une cigarette mal écrasée à l'époque où les cigarettes non électroniques existaient encore, un pot d'échappement fuyant, à l'époque où les voitures diesel et essence étaient encore présentes, et j'en passe. En tout cas cette forêt, sans présence humaine, c'était un succès pour les botanistes qui avaient participé au projet.

- Ça veut dire que si toi et moi on vient se balader ici, ce n'est pas bien pour la forêt et les non-humains qui y vivent ? dis-je avec un brin d'inquiétude et de culpabilité dans la voix.

- Oh non, toi et moi n'avons pas beaucoup d'impact sur cette forêt. Le problème ce n'était pas les gens qui venaient se promener, le problème c'était les activités humaines qui faisaient fuir les animaux non-humains et qui détruisaient leur habitat. Toutes ces grosses machines d'agroforesterie faisaient du bruit, défonçaient le sol et détruisaient la vie terrestre. Le sol était fragilisé, les minuscules non-humains qui vivaient dans le sol étaient en danger et les non-humains plus grands se nourrissant de ces animaux l'étaient aussi. Toute la chaîne était affaiblie finalement ! On peut aussi évoquer certains chasseurs qui ne pratiquaient pas une chasse raisonnable et qui perturbaient la faune. Sans oublier tous les véhicules motorisés qui circulaient dans la forêt. Ce n'est pas les gens comme toi et moi, qui se promenaient tranquillement ou qui pique-niquaient dans la forêt, qui perturbaient quoi que ce soit. Tiens ! Cela me rappelle une anecdote, voudrais-tu l'entendre ?

- Bien sûr !



Françoise : Et après la tempête de 99, donc il y a vingt ans, on s'était posé la question de cette monoculture du pin : « Mais enfin les pins, il faudrait varier, il faudrait changer ! » Personne n'a rien changé, on a replanté des pins partout et puis voilà.

Sophie : Et puis on va vivre avec le risque tempête qui a lourdement augmenté.

Marie : Et le risque d'incendie.

Françoise : Eh oui, les risques d'incendie avec la sécheresse de l'été. Tu avais vécu, Maman, quelques incendies pas loin de chez toi par-là ?

Fernande : Oh oui. C'était en 42, j'étais à l'école quand toute la lande de Bastard, de Vialotte avait brûlé. Les pins de la plantation avaient une vingtaine d'années, même pas. Alors tous à la récolte de Vialotte là-bas ! Les hommes y allaient à taper sur le feu avec des branches, des branches de pins, de tautzins, pour éteindre le feu.

Françoise : C'était les moyens du bord, il n'y avait pas de canadais qui venaient jeter de l'eau comme maintenant.

Sophie : Est-ce que quand toi tu avais vingt ans, ils faisaient déjà les chemins pare-feu ?

Fernande : Oui, c'est mon époque qui a commencé à faire les grands chemins à Saint-Gor. Tu as le chemin qui nous avait fait souffrir quand on l'a fait. C'était le chemin qui sépare Saint-Gor de la Brèze. Parce qu'il n'y avait que des genêts. Il y avait pas moyen de les couper.

Françoise : Oui oui, les pares feux c'est venu après la Deuxième Guerre mondiale. Dans les années 50.

Sophie : C'était le moyen naturel de lutter contre la propagation du feu.



Passage de la tempête du 27 décembre 1999 à Saint-Gor  
Photographie prise par Françoise Lacavalerie en 1999



Chemin parfeu à Commensacq  
Photographie prise par Félix Arnaudin en 1920  
Archives du musée d'Aquitaine

- Quand j'étais plus jeune, bien avant la construction de ce mur, je me promenais très souvent dans la forêt. Cela m'arrivait très peu de croiser des animaux, car ils savaient se camoufler à notre approche. Mais les rares fois où je tombais nez à nez avec un chevreuil ou une biche, le réflexe de ces animaux était toujours de s'enfuir. Parallèlement, quand j'ai eu une vingtaine d'années, je suis partie en Thaïlande et je suis allée faire une balade au beau milieu de la jungle. Je te prie de croire que très peu d'humains passaient dans les chemins que j'avais empruntés ! Je me souviens avoir fait une rencontre incroyable dans cette jungle. À moins de deux mètres de moi, une biche était en train de manger. Je me suis arrêtée et je l'ai observée pendant de longues minutes. Elle m'a vu, a levé la tête, puis s'est remise à brouter tranquillement, sans me prêter attention.

- Incroyable !

- N'est-ce pas ? Elle n'avait absolument pas peur de moi ! Quand j'y repense, la différence entre cette biche au milieu de la jungle thaïlandaise et une biche au milieu de la forêt des Landes de l'époque, c'était la présence humaine. Dans un cas, la biche n'associait les humains à rien de dangereux et ne se sentait pas menacée. Dans l'autre, habituée aux chasseurs et aux machines des humains, la biche s'enfuyait sans demander son reste !

- Et dans cette forêt ? Comment elles réagissent les biches quand elles te voient maintenant ?

- Très bonne question ! Cela ne fait que deux décennies que ce mur a été construit. En vingt ans, les biches, et les autres animaux non-humains d'ailleurs, auront très bien pu transmettre à leurs rejetons, la peur et la méfiance des humains. Mais ceci dit, je commence à remarquer, depuis quelques années à peine, un changement de comportement chez certains animaux non-humains. Les plus jeunes font preuve de curiosité. Ils ne s'enfuient plus automatiquement quand ils remarquent ma présence. Bon cela dit, ça reste la tendance générale.

- Mais dans ce cas, si c'étaient vraiment les activités humaines et pas les humains en eux-mêmes qui dérangent la faune et la flore landaise, on aurait pu interdire toutes ces activités au lieu d'enfermer la forêt, non ?

- Cela aurait été possible si tous les humains étaient des êtres raisonnables et empathiques. Mais beaucoup de propriétaires forestiers auraient fait des coupes illégales pour gagner de l'argent, des chasseurs auraient continué de chasser, des gens auraient continué de faire des feux de camp en plein été. C'était déjà des pratiques qui se faisaient et ça ne risquait pas de s'arrêter. On ne pouvait pas compter sur la bonne conduite des gens et on ne pouvait pas non plus installer des caméras dans toute la forêt pour

faire respecter les règles. Cette décision radicale avait l'avantage de mettre tout le monde sur un pied d'égalité en interdisant l'accès à la forêt à tout le monde sans exception. Mais je suis d'accord avec toi, en arriver à de telles extrémités parce qu'on ne peut pas compter sur la bonne conduite des gens, c'est d'une tristesse affligeante.

Cette déclaration fut suivie d'un long silence. Puis Mémé me regarda en souriant :

- Mais tout n'est pas perdu ! Tant que des personnes sensibles, curieuses et intelligentes comme toi s'intéresseront à la protection de l'environnement et à la connaissance des non-humains, nous pourrons peut-être modifier les mentalités. Qui sait, je n'ai pas connu la chute du mur de Berlin, mais peut-être connaîtrais-je la chute de ce mur, et la coexistence paisible des humains et des non-humains dans le monde. Il faut croire aux utopies les plus folles pour faire avancer le monde.

Je lui souris à mon tour. Mémé était une personne si positive, elle trouvait de l'espoir et de la beauté même dans les situations les plus désespérées. Nous avons ensuite passé le reste de la matinée à nous balader dans la forêt. Quand nous croisions des traces de pas, Mémé m'apprenait à reconnaître les empreintes des différents animaux à leurs formes. J'essayais de distinguer l'empreinte des chevreuils aux sabots fins et hauts de celle des sangliers aux sabots plus plats qui laissaient deux petites traces rondes reconnaissables à l'arrière, que l'on ne voyait pas chez les autres mammifères de la forêt.

Je passais la plupart des journées de cet été-là à me promener avec Mémé dans ce lieu enchanteur. Nous faisons des récoltes de feuilles et nous apprenions à différencier les diverses espèces d'arbres. Nous ramassions des fruits pour faire de la confiture. Nous pataugions le long des cours d'eau. Parfois, nous venions très tôt le matin pour avoir la chance de croiser des chevreuils ou des cerfs, et souvent ça ne manquait pas ! Nous fabriquions des bougies à partir de la sève des pins. Ça sentait délicieusement bon.

Pour le plus grand malheur de mon père, et le plus grand bonheur de mon arrière-grand-mère, cet été acheva de me détourner des panneaux photovoltaïques. Je voulais étudier les arbres pour le reste de ma vie.

Deux ans après ce merveilleux été, le dos et les hanches de Mémé devinrent trop fragiles pour lui permettre de ramper et atteindre l'autre côté du mur. Cela l'avait rendue très triste, mais elle s'était rendue à l'évidence en essayant de relativiser, comme toujours.

En cachette, mon père et moi avions agrandi l'accès à travers les branches du buisson et installé une planche à roulettes pour passer de l'autre côté du mur. Dorénavant, l'un de nous passait le premier puis tirait Mémé allongée sur la planche pour la faire passer. Cela l'avait rendue très heureuse. Certes, elle dépendait maintenant de nous pour accéder à sa forêt adorée, mais au moins elle n'avait pas eu à lui dire au revoir pour toujours. À cette époque, je préférais passer mon temps dans la forêt à apprendre les différences entre les espèces d'arbres et leur cohabitation avec les champignons, plutôt que de faire des virées en ville comme la plupart des jeunes de mon âge.

J'étais la meilleure de ma promotion pendant tout mon cursus "bois et forêt" et je suis sûre que mes balades en forêt avec Mémé y étaient pour quelque chose. Alors que mes camarades apprenaient la couleur et la solidité des différentes espèces d'arbres à travers des chiffres et des images, j'observais ces mêmes espèces de mes propres yeux et je voyais la manière dont leurs branches les plus fines se ployaient sous le poids d'un écureuil ou comment les individus d'une même espèce arboricole prenaient parfois des décisions différentes en réaction à un changement dans leur environnement. Je n'étais pas celle qui passait le plus de temps devant sa tablette, mais j'étais certainement celle qui connaissait le mieux la forêt.





Françoise : Le seigle c'était la base pour faire le pain. C'était labouré en billons, elle le cueillait à la main, on en prenait une poignée et avec la faucille clac ! Moi j'ai vu un grand progrès, mon père avait acheté une "Claudine".

Marie : C'est quoi ça ?

Françoise : Aah, la Claudine ! Je regrette qu'il ne l'ait pas gardée cette Claudine ! C'était un engin inventé par un monsieur qui habitait pas loin, il était de Morcenx. Il s'appelait Claude et il avait inventé ce machin qui s'appelait la Claudine tout simplement. C'était une moissonneuse-bicyclette ou une bicyclette-moissonneuse, appelle-la comme tu veux. C'était un engin extraordinaire. Deux roues de vélo, un guidon avec le pédalier au guidon et la chaîne qui activait devant les deux roues, des faux, deux lames qui fonctionnaient grâce au type qui pédalait devant ! Tu mettais tes deux roues de vélo de part et d'autre de la partie bombée sur laquelle avait poussé le seigle, ça passait par-dessus. Tu pédalais pour couper le seigle. Il avait mis une sorte de cerceaux en bois pour que le seigle tombe dedans, c'était un engin génial. C'était dans les années 50.

Fernande : La première qu'on a achetée nous de Claudine, elle a servi à presque toute la commune !

Françoise : Oh presque haha ! Donc ça c'était avant les grosses moissonneuses. La moissonneuse elle existait avant, je crois que les premières moissonneuses c'était à la fin du XIXe mais elles n'étaient pas arrivées ici. Ici c'était très très pauvre donc les gens n'avaient pas les moyens, pour tirer une moissonneuse il fallait un attelage, etc. Mais de toute façon des grosses moissonneuses il n'y en a jamais trop eu parce que les parcelles de champs étaient toutes petites.

Sophie : Moi je ne sais même pas à quoi ressemble un champ de seigle. Si je passe devant un champ, je ne fais pas la différence entre du blé, du seigle ou de l'orge.

Françoise : De toute façon, tous les champs traditionnels d'autrefois ont été abandonnés parce qu'ils étaient trop petits.

Marie : C'était pas assez "efficace" comme agriculture.

Françoise : Et bé c'était pas la peine de mettre un tracteur là-dedans quoi. C'était des petites parcelles, d'un côté t'avais les pommes de terre, de l'autre le seigle, plus loin le sarrasin. Il y avait les champs de mil et de millet, ces toutes petites graines qu'on donne aux oiseaux. Quand vous bâtiez le seigle à Bastard quand tu étais petite, comment vous le faisiez ?

Fernande : Sur l'airial en tapant dessus.

Françoise : Donc elle a connu le battage des céréales, le battage du seigle au fléau. Tu sais ce que c'est un fléau ?

Marie : Non. C'est pas un gros truc en bois ?

Françoise : Alors le fléau c'est un manche en bois assez long avec au bout un autre bout de bois un peu plus court reliés avec une articulation, à l'origine c'était fait en cuir.

\*attrape un truc et se met debout pour montrer le geste\*

Françoise : Alors tu mettais le manche en l'air et t'avais l'articulé qui tombait derrière et en tapant très fort, l'autre bout de bois avait encore plus d'élan et il tapait plus fort sur les épis. Ça c'était le battage au fléau.

Sophie : Ça faisait tomber les graines et après tu pouvais ramasser les tiges, les mettre de côté pour les animaux par exemple et tu récupérais les graines.

Françoise : J'ai connu le dernier à l'avoir fait à Saint-Gor. On avait un voisin quand j'étais enfant qui s'appelait Augustin et je l'ai vu faire le battage du seigle comme ça. Puis moi j'ai connu le battage du seigle plus tard, le premier progrès avec une batteuse actionnée par une énorme courroie qui était animée par un tracteur à charbon. Une espèce de chaudière à roulette comme les locomotives, au charbon ! T'avais de la fumée qui sortait !

Sophie : Tu nous as amenées une fois avec Céline, on avait moins de vingt ans, à un endroit où il y avait plein de machines d'autrefois.

Françoise : C'était une reconstitution du battage, c'était à Misson, je m'en souviens, j'avais même pris des photos. C'était génial, c'était bien fait comme tout.

Sophie : Et la moissonneuse-batteuse au charbon, je l'ai vue fonctionner ce jour-là.

Françoise : Maintenant c'est des engins gigantesques qui font ça d'un coup.

Fernande : Maintenant ça se fait sur le champ, avec les tracteurs, les machines. C'est énorme ! Ça fait peur !

Françoise : Moi j'ai connu la révolution du maïs ! C'est-à-dire l'arrivée dans les Landes des hybrides venus des États-Unis.

Marie : Parce qu'il poussait pas bien avant le maïs ?

Françoise : Et bien c'était du maïs importé des États-Unis à la découverte de l'Amérique, donc c'était le maïs pas sauvage mais enfin presque. Plus tard, vers la fin des années 60, les Américains ont créé le maïs hybride ! Ils avaient des numéros, et alors les paysans du coin étaient obligés d'acheter la semence alors que d'habitude, on gardait la semence d'une année à l'autre, c'était une agriculture tout à fait traditionnelle. Donc on avait acheté du maïs hybride que tout le monde regardait pousser. Je les vois encore regarder comme le maïs poussait. Il devenait deux fois plus gros que l'autre les années où il pleuvait comme il faut.

Marie : C'est drôle, parce que moi j'ai toujours connu le grand champ de maïs derrière le potager de cette maison, avec des tiges plus hautes que moi.

Françoise : Si tu te balades dans Saint-Gor maintenant, tu vas trouver 5 agriculteurs. 5. Ça va être vite fait. Quand j'étais enfant, dans toutes les maisons, c'étaient tous des agriculteurs avec chacun sa vigne.

Sophie : Le célèbre vin des Landes !

Françoise : Maintenant tu peux chercher la vigne à Saint-Gor, à part celle plantée par ton grand-père là-bas pour avoir du raisin de table, il n'y a plus de vigne. Maman elle, elle a connu l'agriculture de subsistance. On cultivait tout.

Fernande : On faisait venir le jardin, il y avait de tout dans notre jardin. Mais le plus dur ça a été quand on a plus eu de pommes de terre. Papa s'était débrouillé à avoir des pommes de terre, mais pas assez.

On avait fait des topinambours à la place.



Reconstitution du battage du seigle à Misson  
Photographie prise par Françoise Lacavalerie en 1985



Battage au fléau  
Photographie prise par Félix Arnaudin, date inconnue  
Archives du musée d'Aquitaine

L'été de mes vingt ans était mon dernier été d'étudiante. La rentrée prochaine serait ma dernière année d'étude. Après, ce serait la vie active. Je ne savais pas encore exactement ce que je voulais faire. Je travaillerais sûrement dans un laboratoire de recherches. À cette période, j'en savais déjà beaucoup sur l'écosystème forestier des Landes. À présent, quand je me promenais avec Mémé dans la forêt, c'est moi qui lui apprenais des choses sur les arbres. Elle m'écoutait toujours avec une attention religieuse. Je crois qu'elle était fière de moi.

À l'école, j'avais pris une option dans le département de philosophie. Les grands concepts de la vie théorisés par les humains, j'avais toujours trouvé cela intéressant. Ce n'était pas très à la mode d'étudier la philosophie et ça ne l'est toujours pas, car ce n'est pas une matière pragmatique. On ne produit rien de matériel avec la philosophie, on produit de la pensée. Mais moi, je trouvais cela très utile. Cela nourrissait mon esprit et lors de débats d'idées, je me sentais plus sûr de moi.

Je me souviens d'un cours cette année-là, qui m'avait beaucoup marqué : *La nature en question*. C'est cet intitulé qui m'avait fait choisir ce cours, car c'est un mot, le mot "nature", que j'avais beaucoup entendu Mémé prononcer, mais que je n'avais jamais vraiment compris. Malheureusement, ce cours avait été annulé au bout de quelques séances par manque d'élèves. Cela arrivait de temps en temps dans les cours de philosophie que je suivais. Mais celui-ci, je regrettais vraiment de ne pas pouvoir le poursuivre.

Au début de cet été, alors que je ramassais les premières framboises sauvages de l'année dans la forêt, j'avais repensé à ce cours. Je m'étais alors arrêté et j'avais regardé autour de moi. Cette forêt, construite par les humains de toute pièce, puis laissée complètement libre de la présence humaine, est-ce que c'était ça... la "nature" ?

Je n'en savais pas assez pour répondre à cette question, mais je pensais savoir qui pourrait m'aider là-dessus. Mémé. À mon âge, elle s'était beaucoup intéressée à l'écologie et aussi à la philosophie de l'écologie qui était très en vogue dans les années 2020. Sans doute saurait-elle m'aider à y voir un peu plus clair.

Une fois rentrée, je me m'y à rincer les framboises sous l'eau fraîche. Mémé rentra dans la cuisine à ce moment-là :

- Oh les premières framboises de l'été, c'est merveilleux. Elle m'embrassa sur le front. Je te propose de les déguster très simplement ce soir, peut-être avec quelques feuilles de menthe fraîche et un sorbet au citron vert. Hm.

Elle se fit une place à côté de moi pour m'aider à nettoyer les framboises. Je ne disais pas grand-chose, trop prise dans mes réflexions.

- Tu es bien silencieuse, remarqua Mémé au bout d'un moment. À quoi penses-tu ?

- Et bien... dis-je sans trop savoir comment l'expliquer, je t'ai dit que j'avais pris un cours de philo cette année sur un sujet qui m'intéressait beaucoup, mais que ce cours avait été annulé, tu te souviens ?

- Oui, et alors ?

- Alors ce cours s'appelait *La nature en question*.

- Oh, intéressant !

- Oui, mais justement on ne l'a pas terminé !! Et je me demandais si... et bien si toi tu savais quelque chose à ce sujet.

Les yeux de Mémé brillèrent soudain de mille feux. Elle se mordit la lèvre inférieure pour réprimer son excitation.

- Hm, oui je sais quelques trucs, me dit-elle avec une fausse modestie malicieuse.

- Peut-être qu'on pourrait en discuter à l'occasion ?

- Ma biche, c'est quand tu veux. Mais je ne suis pas une philosophe, je ne saurais certainement pas autant de choses que ta professeure.

- Ce n'est pas grave, ce qui m'intéresse c'est ton point de vue. Je voudrais réussir à savoir si notre forêt, la forêt derrière le mur, fait partie de ce qu'on appelle la "nature". Et comme tu as vu des transformations radicales avoir lieu dans cette forêt, je me disais que ce serait intéressant qu'on en discute.

- Quand tu veux, me répéta-t-elle. Tu sais moi à part me balader, lire et vous préparer des bons petits plats, je ne fais pas grand-chose de mes journées. Alors si mon Oihan adorée me propose de parler de la forêt avec elle, c'est toujours un plaisir ! Tu m'as appris tellement de choses que je ne savais pas sur la forêt depuis que tu as commencé tes études... Si pour une fois c'est moi qui peux ramener ma science, je ne vais pas hésiter ! me dit-elle en riant.

J'étais contente. Depuis quelque temps, je passais beaucoup de temps avec mes amis et je n'étais plus aussi souvent à la maison. Cela faisait un moment que je n'avais pas passé du temps en tête à tête avec Mémé. Je me rendais compte qu'elle vieillissait, elle avait déjà 96 ans alors ! Je ne voulais pas avoir de regret plus tard.

Cet été-là, je travaillais quatre jours par semaine chez le père d'une amie qui était botaniste et que nous aidions dans ses recherches. Deux semaines après le jour des framboises, alors que je rentrais à la maison, Mémé surgit dans l'entrée :

- Alors comment était ta semaine ?

- Comme d'habitude, pourquoi ?

- Oh pour rien, pour rien, dit-elle en tapotant sur la tablette qu'elle tenait entre ses mains.

Je voyais bien qu'elle était impatiente de me dire quelque chose.

- Tu n'es pas trop fatiguée ? me demanda-t-elle.

- À ton âge, c'est moi qui devrais te poser la question, non ? dis-je avec un sourire en coin.

- Très drôle. Non je te demande ça parce que je suis retombée sur mes recherches faites quand j'avais ton âge et je me disais que si tu n'avais rien d'autres à faire de ton week-end...

- Oh, mais c'est super ! m'exclamais-je. Pourquoi ne pas discuter de tout ça demain en allant faire un tour dans les bois ? On pourrait se préparer un petit quelque chose et pique-niquer dans la forêt comme quand j'étais plus jeune !

- C'est exactement ce que je voulais te proposer, cela nous rappellera des souvenirs.

Mémé m'expliqua que depuis notre première discussion sur ce sujet, elle avait fait plein de recherches et elle avait retrouvé ses notes prises quand elle était plus jeune, beaucoup plus jeune. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue aussi excitée.

Alors le lendemain, nous étions parties dans notre forêt adorée. Mémé ne sortait plus sans une combinaison intégrale rafraichissante, car elle ne supportait plus les grosses chaleurs de l'été. J'avais aidé Mémé à s'allonger sur la planche que j'avais tirée pour la faire passer de l'autre côté. Je l'avais ensuite relevée le plus délicatement possible. Cet exercice était vraiment de plus en plus compliqué pour elle. Mais finalement nous y étions.

- Si tu commençais par me dire ce vous avez appris dans ton cours ? me demanda Mémé. Que je ne redise pas des choses que tu sais déjà.

- On a étudié la notion de "nature" à travers le temps, de l'antiquité aux temps modernes. On s'est plus ou moins arrêté au Siècle des Lumières. Ce qui m'intéresse, c'est un point de vue plus récent, celui de ton époque particulièrement, quand les gens étudiaient beaucoup la question.



- Je comprends. Mais parfois il est bon de remonter le temps pour comprendre d'où viennent certaines idées reçues. Et des idées reçues à propos de la nature, il y en a eu !

- Je vois. Je sortis la tablette dans laquelle j'avais enregistré mes cours et me mis à lire en diagonale pour me remémorer certains éléments, avant de reprendre : En classe on a surtout parlé que du point de vue de l'Europe occidentale sur la question, mais en même temps c'est celui qui nous concerne, je suppose. La première fois que l'on s'est intéressé à la question en Europe, c'était dans l'antiquité grecque.

- Le berceau de la philosophie européenne.

- Oui. Mais les Grecs ne parlaient pas vraiment de la "nature", ils parlaient de la *phusis*. Le terme vient du verbe *phuein* qui désigne l'éclosion qui est propre à la plante. La *phusis* est un des premiers concepts philosophiques de la pensée grecque ! Notre professeure nous expliquait que dans la philosophie présocratique, cette notion avait un sens très large. Ça signifiait tout ce qui se produit, tout ce qui est. La *phusis* était une sorte de métaphore végétale de croissance, d'épanouissement et de changement.

- Quels philosophes ont étudié cette notion en particulier ? Peut-être reconnaîtrais-je certains noms si ma mémoire n'est pas trop poussiéreuse.

- Au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, Aristote s'intéressait particulièrement à ce concept.

- Ah ! Lui je le connais ! s'exclama Mémé triomphalement.

- Il propose même une définition de la *phusis*. Écoute ça, dis-je en lisant un extrait de *La Physique* d'Aristote sur la tablette : « **LE MONDE EST RÉGI PAR UN ORDRE HARMONIEUX, LA PHUSIS ; UN MOUVEMENT QUI FAIT CROÎTRE NATURELLEMENT LES CHOSES. LE PRINCIPE DE MOUVEMENT EXISTANT DANS LA CHOSE MÊME.** » La nature serait, selon lui, une puissance d'engendrement des êtres. Mais cette puissance n'est pas séparée des choses qu'elle engendre, elle leur est immanente. Il y a donc une continuité des êtres et des choses avec le concept de *phusis*. Mais Aristote disait qu'il y avait plusieurs définitions possibles. Ceci dit il a introduit un couple qui sera très important pour la suite de l'histoire, le couple de *phusis/techne*. La *phusis* serait « ce qui est par soi-même » et la *techne* « ce qui a été influencé », c'est-à-dire ce qui est produit par l'action et le travail d'humains, d'animaux ou de Dieux. Ce couple contradictoire est un peu le préambule du couple naturel/artificiel dont les philosophes ont beaucoup parlé par la suite.

- Ce qui est, d'un côté, et ce qui est fait, de l'autre, en quelque sorte ?

- Je pense que c'est ça, ou plutôt ce qui est et ce qui est produit.

- Je vois. Ensuite ?

- Ensuite, on retrouve le mot *phusis* au Moyen-Âge qui donnera le mot physique qu'on utilise toujours aujourd'hui, mais il ne sera pas nécessairement lié au concept de "nature" comme chez les Grecs. Le mot "nature" vient lui du latin *natura*. Il existe dans la langue française depuis 1119 ! Mais alors que dans l'antiquité, on envisageait le concept de "nature" comme un tout, une continuité des choses, au Moyen-Âge, on a séparé l'humain de la nature.

- Laisse-moi deviner, Dieu y était pour quelque chose ?

- Bien joué ! Le monothéisme, plus précisément le christianisme, a donné une toute nouvelle vision sur ce concept. Parce que pour les chrétiens, Dieu a créé toute chose, y compris la nature et les humains. Dieu a créé le jardin d'Eden et tout ce qui s'y trouve pour Adam et Ève, les ancêtres de tous les autres humains. Ce geste confère aux humains une sorte de droit inné de se tenir au-dessus du règne végétal et animal. Il apparaît alors cette idée que, grâce à Dieu, tout appartient aux humains, que tout est présent dans le but de répondre à leurs besoins. L'humain fait partie de la création, et finalement c'est ce concept qui se substitue à celui de nature. D'après la création, les humains ont une faculté singulière : l'âme. Cette âme fait de nous des êtres de réflexion alors que le reste du monde est composé d'objets et d'êtres de matière.

Mémé leva les yeux au ciel. Je fis défiler mon cours sur la tablette.

- À la Renaissance, tout change à nouveau !

- Bah voyons ! Parce que les humains commencent à se dire : hm Dieu, pas si sûr en fait ! dit Mémé en riant.

- Ben c'est ça, grâce aux révolutions scientifiques du XVII<sup>e</sup> siècle, on transforme à nouveau notre vision du monde. La nature devient un objet d'enquête et une ressource pour l'humanité. La notion de création s'estompe et la notion de "nature" revient en force parmi d'autres grands concepts que les philosophes des Lumières traduisent de l'antique. On s'inspire du passé en fait. Je me souviens que notre prof nous parlait d'une autre opposition... ah voilà ! Dans les années 1630, René Descartes, de manière similaire aux penseurs du Moyen-Âge, divise d'un côté les *res extensa* (les choses, la matière, la nature passive) et les *res cognitans* (l'esprit, plus précisément les humains et Dieu, actifs et pourvus d'une intentionnalité). Les humains, d'après lui, sont les seuls sur Terre à posséder une intentionnalité. Les seuls à pouvoir dire « je pense donc je suis. » Dans sa philosophie, Descartes introduit des rapports radicalement nouveaux entre l'humain et la nature : « [...] **AU LIEU DE CETTE PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE QU'ON ENSEIGNE DANS LES ÉCOLES, ON EN PEUT**

TROUVER UNE PRATIQUE, PAR LAQUELLE, CONNOISSANT LA FORCE ET LES ACTIONS DU FEU, DE L'EAU, DE L'AIR, DES ASTRES, DES CIEUX, ET DE TOUS LES AUTRES CORPS QUI NOUS ENVIRONNENT, AUSSI DISTINCTEMENT QUE NOUS CONNOISSONS LES DIVERS MÉTIERS DE NOS ARTISANS, NOUS LES POURRIONS EMPLOYER EN MÊME FAÇON À TOUS LES USAGES AUXQUELS ILS SONT PROPRES, ET AINSI NOUS RENDRE COMME MAÎTRES ET POSSESSEURS DE LA NATURE. » Non seulement notre environnement est objectivé en une nature physique, mais cette nature peut être dominée par les humains. Dans cette philosophie, la nature n'est plus vue comme une puissance orientée vers la perfection et que les humains devraient imiter, mais comme un univers matériel soumis à des règles (« les lois de la nature »). Connaissant ces règles, l'homme peut alors devenir...

- « Maître et possesseur de la nature ! » dit Mémé, reprenant l'expression de Descartes.

- Exactement !

- Tu t'exprimes très bien Oihan ! Tu pourrais être professeure à l'université si tu le voulais !

- Ne dis pas de bêtise Mémé, dis-je en rougissant légèrement, je mers de mes notes, c'est facile.

- D'accord, pardon, pardon, répliqua-t-elle en mettant les mains en l'air. Reprends, je t'en prie.

- En surfant sur la vague provoquée par Descartes, les philosophes des Lumières vont, dans la deuxième partie du XVIIe siècle, insister sur l'opposition du concept de "nature" à la raison humaine, raison affranchie cette fois-ci du pouvoir divin. On laisse complètement Dieu de côté. La nature devient une nature-objet sur laquelle l'humain raisonnable peut agir et dont il peut exploiter les ressources. L'opposition entre la nature et la raison va orienter une vision anthropologique et philosophique dualiste : l'humain est un être de raison, de conscience et de culture, la nature soumise aux lois de la physique, est primitive, sauvage et animale. Mais au XIXe siècle, le naturaliste anglais Charles Darwin vient tout bouleverser !

- Sacré bonhomme ce Darwin !

- Lui et d'autres penseurs comme Hegel et Nietzsche, reviennent à une vision plus proche de l'Antiquité. Une vision selon laquelle la nature est vue comme une force qui fait advenir et changer le monde. À travers sa théorie de l'évolution par la sélection naturelle, Darwin considère la nature comme une mécanique sans conscience qui obéit uniquement aux lois naturelles. Il ne considère pas encore que les non-humains aient une conscience par contre. Dans l'édition de 1872 de *L'Origine des Espèces*, Darwin dit à propos de sa théorie de la sélection naturelle : « CE PROCESSUS DE SÉLECTION EST UN PUR MÉCANISME, CE QUI SIGNIFIE QUE NE S'Y REPÈRENT AUCUNE FINALITÉ,

AUCUNE INTENTION, AUCUNE PLANIFICATION, MAIS BIEN PLUTÔT LA CONTINGENCE ET LE HASARD. » Ces penseurs voient donc la nature comme une force mécanique qui fait advenir et changer le monde.

- Laisse-moi récapituler un peu, tu veux bien ?

Je hochai la tête.

- Les Grecs de l'antiquité pensaient que la nature était une puissance d'engendrement des êtres. Puis au Moyen-Âge les chrétiens, je veux dire les chrétiens, dit-elle en me faisant un clin d'œil qui me fit sourire, disaient que la nature était une création de Dieu pour servir les humains. Enfin à la Renaissance, la nature était vue comme un objet d'enquête et une ressource matérielle pour les humains doués de raison. D'après tout ce petit monde, la nature serait donc : la croissance, le cosmos, tout, une continuité, un changement, un ordre, la réalité, des ressources, un mécanisme...ça fait beaucoup de définitions qui n'ont pas toute à voir les unes avec les autres, non ?

- Oui, d'après notre prof, le mot "nature" constitue non seulement une *polysémie*, c'est-à-dire un mot qui a plusieurs sens, mais aussi une *énantiosémie*, c'est-à-dire un mot dont les différentes définitions se contredisent.

- Tout ça pour dire que c'est un joyeux bazar si tu veux mon avis !

- Je suis bien d'accord.

- Bon et après les lumières, qu'est-ce qui se passe ?

- C'est à partir de là qu'on a dû interrompre le cours. Notre prof avait commencé à nous expliquer que dans les années 1960, la nature est devenue une question politique avec les mouvements écologistes qui démarrent sérieusement. Mais après je ne sais pas trop comment la pensée des philosophes a évolué. Je pensais que tu pourrais m'aider à partir de là, parce que ça se rapproche de ton époque si je ne m'abuse.

- Les années 60, ce n'était pas encore mon époque, merci de ne pas me faire plus vieille que je ne le suis déjà ! dit-elle les poings sur les hanches dans une position comique. Quand j'avais ton âge, je me suis surtout intéressée aux penseurs du début du XXIe siècle, c'est-à-dire à mes contemporains finalement. Mais que voudrais-tu que je te raconte ?

- Je ne sais pas, dis-je en me grattant le front. Comment est-ce que tu t'es intéressée à toutes ces questions pour commencer ?

- La curiosité comme toi ! Mais si nous mangions un morceau avant de continuer ?

Nous nous arrê tâmes de marcher pour installer la nappe et le

repas à l'ombre. Après quelques bouchées de taboulé et quelques gorgées de limonade, Mémé reprit :

- C'est dans les années 2020, un peu plus tôt peut-être, que j'ai commencé à me poser toutes ces questions sur cette fameuse "nature". J'avais fait beaucoup de recherches que je suis bien contente d'avoir retrouvées, dit-elle en montrant la tablette à mes côtés. Il faut que tu comprennes qu'à cette époque, les notions d'écologie et de protection de l'environnement étaient sur toutes les lèvres. Les politiciens, les animateurs télé, les personnalités publiques, tout le monde en parlait. Mais à part quelques écologues et scientifiques avertis, peu de gens prenaient vraiment la mesure des événements planétaires, et même parmi eux, seulement un petit nombre agissait en conséquence. J'avoue que moi non plus je ne prenais pas la mesure réelle des choses avant cette période. Mais quand j'ai commencé à me rendre compte de la situation, je me suis vite sentie responsable. Alors j'ai fait plein de recherches sur le réchauffement climatique, la 6<sup>ème</sup> extinction de masse, la surexploitation des ressources terrestres, les dérives de la société de consommation, la pollution de l'air, de l'eau...etc. Plus j'en apprenais, plus j'essayais d'agir au quotidien à ma petite échelle. Je faisais ce que je pouvais, mais je me rendais compte que le monde ne réagissait pas à la hauteur de l'effondrement déjà en cours, effondrement dont ta génération et celle de ton père ont bien pâti ! Mais, même si je faisais tous les efforts possibles, ce n'est pas en me déplaçant à vélo et en achetant bio que je pouvais faire chuter le CO<sub>2</sub> ou dépolluer les océans ! Ce que je pouvais faire, par contre, c'était prêcher la bonne parole, essayer de changer les mentalités des gens qui voudraient bien m'écouter.



Marie : Ce que je trouve fascinant c'est que pour tout ce qui pousse dans cette forêt, chacune de nos générations a des connaissances liées au sol, à ce qui pousse, à comment ça se fabrique, qui sont différentes. Toi Grand-Mamie tu sais tout faire pousser, à quelle période il faut ramasser, qu'est-ce qu'il faut mettre à côté ; Mamie, t'as peut-être un tout petit peu moins de connaissances...

Françoise : Houlà, j'ai beaucoup moins de connaissances. Moi pour le jardin potager, je lui demande ce qu'il faut faire et quand il faut le faire. Alors comme elle ne me le dit pas toujours à temps, quelquefois je le fais en retard, mais ça fait rien !

\*rires\*

Marie : Parce que quand vous étiez avec ta famille Grand-Mamie, vous mangiez tout ce que vous faisiez pousser donc il fallait savoir comment tout ça fonctionnait.

Fernande : Et bé on vivait avec le jardin oui !

Sophie : Et ce que tu ne mangeais pas du jardin potager, ça nourrissait le cochon.

Fernande : Et bé mais bien sûr. On faisait venir les patates, les betteraves.

Françoise: On faisait des betteraves fourragères que les êtres humains ne mangent pas, exprès pour les animaux, pour le cochon.

Fernande : Il les mangeait crus, il fallait les émincer.

Marie : Et quand toi tu étais petite Mamie, il y avait encore cette présence très forte du potager ?

Françoise: Ah mais bien sûr !

Marie : C'est quand tu as commencé à aller en ville pour tes études j'imagine que tu as dû te séparer de ça.

Françoise: Oui bien sûr, c'est moi qui ai commencé à acheter des légumes en dehors du jardin potager.

Marie : Moi je n'ai absolument pas connu de potager. Mais à l'école, on a un terrain vague qui n'est pas utilisé et on s'est mis à faire un potager avec quelques étudiantes. Donc j'apprends tout, j'ai laissé pousser un truc haut comme ça puis on m'a dit « c'est

une mauvaise herbe... »

Françoise : \*rires\*

Marie : Et il y en avait dans tout le potager !

Françoise : C'est un retour vers la nature avec le mouvement écologiste maintenant.

Marie : Parce que ça devient urgent.

Françoise: Oui ça devient urgent et il y a les jardins partagés dans les grandes villes, on plante des jardins sur les toits des immeubles, il y a un retour très net vers cette production.

Sophie : Des quatre générations, je suis la génération en ayant 50 ans maintenant, qui s'est le plus éloignée du jardin potager et qui est rentrée dans le supermarché. Et c'est depuis 20 ans que la conscience écologique s'est beaucoup développée et vous vous êtes né dedans. Quand toi Marie tu as commencé à réfléchir par toi-même vers 10 ou 11ans, il y avait déjà un discours écologique, et bio et tout ça. Moi je suis la génération des quatre, qui a été la plus consommatrice de produits finis.





Fernande Téchené dans son jardin potager à Saint-Gor  
Photographie prise par Marie Féménias en 2021



Maison La Boyre et son jardin potager  
Photographie prise par Félix Arnaudin en 1901  
Archives du musée d'Aquitaine

- Et les gens t'écoutaient justement ?

- Pas tous, c'est sûr ! Certains oui. Parfois on me sortait des arguments sordides auxquels je ne savais pas trop quoi répondre comme : « L'être humain est un animal comme les autres donc ce que l'on fait est naturel, non ? » ou encore « On est des supers-prédateurs, on est au sommet de la chaîne alimentaire, c'est naturel pour nous de dominer les autres espèces, non ? »

- Mais ce sont des arguments absurdes ! m'exclamais-je la bouche pleine, projetant de la semoule un peu partout.

- Aujourd'hui ça peut te paraître idiot en effet, mais à cette époque, beaucoup de gens pensaient que notre manière d'exploiter les ressources terrestres sans contrepartie était légitime. Dans ces moments-là, je dois dire que j'avais du mal à répondre. C'est comme ça que je me suis intéressée aux penseurs qui s'exprimaient sur le sujet. Je voulais être capable de débattre intelligemment avec ces personnes.

À cet instant, j'avais réalisé que Mémé et moi nous étions tournées vers la philosophie pour les mêmes raisons. Je me rends compte aujourd'hui que je lui ressemble beaucoup dans ma manière de penser et de voir les choses, c'est certainement pour ça que nous nous entendions aussi bien.

- D'après tes recherches de l'époque, est-ce qu'on pourrait dire que cette forêt, dis-je en écartant les bras pour désigner les arbres qui nous entouraient, est un espace... "naturel" ?

- Hop hop hop, pas si vite jeune fille. Cette question c'est toi qui veux essayer d'y répondre, non ?

- Oui, mais...

- Mais rien du tout, nous pourrions en débattre si tu le souhaites, mais avant, ne voulais-tu pas savoir ce que les penseurs du XX<sup>e</sup> siècle disaient à ce sujet ?

- Si c'est vrai.

- Le petit problème, ajouta-t-elle d'un air embarrassé, c'est qu'ils étaient beaucoup à s'exprimer sur le sujet à cette époque. Je me suis donc permis de faire un petit tri de mes préférés, sinon on n'en aura jamais fini...

- Pas de problème.

- Il faut que tu saches qu'à cette époque, il y avait un grand débat sur la signification du mot "nature". Les philosophes n'étaient pas les seuls à s'exprimer sur le sujet. Il y avait beaucoup de monde.

Mémé s'arrêta un moment, elle ne savait sans doute pas par où commencer. Elle posa son assiette qu'elle avait terminée, tendit une



main et me demanda :

- Peux-tu me donner la tablette ma biche ? J'ai enregistré mes notes sur le serveur.

Je lui tendis la tablette. Elle attendit quelques secondes que ses lentilles de contact se règlent automatiquement pour la lecture. Ensuite, elle mit bien cinq minutes à retrouver ses notes alors qu'une simple commande vocale aurait suffi, mais je ne dis rien. Elle se relut brièvement avant de me demander :

- Peux-tu me rappeler où tu en es restée tout à l'heure ?

- Je parlais du mouvement écologiste des années 60 et avant cela de Darwin et de...

- Ah oui Darwin, voilà ! Tu disais que d'après Darwin et les penseurs de cette époque, les non-humains n'avaient pas de conscience.

- Tout à fait.

- Figure-toi que c'est aussi ce que j'ai appris au lycée. Pourtant en 2012, au cours d'une série de conférences sur la conscience chez les animaux humains et non-humains à l'Université de Cambridge, treize neuroscientifiques de renommée en présence du célèbre astrophysicien Stephen Hawking se sont réunis pour signer un manifeste affirmant que les animaux non-humains étaient doués de conscience. Ce texte s'appelait : *la Déclaration de Cambridge sur la Conscience*. Ces neuroscientifiques y affirmaient, Mémé se pencha sur la tablette pour lire : « LA FORCE DES PREUVES NOUS AMÈNE À CONCLURE QUE LES HUMAINS NE SONT PAS SEULS À POSSÉDER LES SUBSTRATS NEUROLOGIQUES DE LA CONSCIENCE. DES ANIMAUX NON-HUMAINS, NOTAMMENT L'ENSEMBLE DES MAMMIFÈRES ET DES OISEAUX AINSI QUE DE NOMBREUSES AUTRES ESPÈCES TELLES QUE LES PIEUVRES, POSSÈDENT ÉGALEMENT CES SUBSTRATS NEUROLOGIQUES. » Pour les scientifiques, il était évident, avant même l'écriture de ce manifeste, que les non-humains avaient une conscience, mais pour la société, ça ne l'était pas du tout. Philip Low, l'un des rédacteurs, avait dit à ce sujet dans la présentation de la Déclaration : « NOUS AVONS DÉCIDÉ DE PARVENIR À UN CONSENSUS ET DE FAIRE UNE DÉCLARATION DESTINÉE AU PUBLIC QUI N'EST PAS SCIENTIFIQUE. IL EST ÉVIDENT POUR TOUT LE MONDE DANS CETTE SALLE QUE LES ANIMAUX ONT UNE CONSCIENCE, MAIS CE N'EST PAS ÉVIDENT POUR LE RESTE DU MONDE. CE N'EST PAS ÉVIDENT POUR LE RESTE DU MONDE OCCIDENTAL NI POUR L'EXTRÊME-ORIENT. CE N'EST PAS ÉVIDENT POUR LA SOCIÉTÉ. » Malheureusement, leurs voix n'ont pas été entendues par tout le monde, car des années plus tard, certains professeurs continuaient d'apprendre aux élèves de l'école publique que ce qui différencie les humains des non-humains est la conscience.

- Comment ça se fait ?

- Je crois que c'était difficile à reconnaître pour nous. Je me

souviens avoir eu la chance de discuter de cela avec un scientifique et philosophe, qui avait donc un pied dans les deux mondes. Il s'appelait Aurélien Barrau. Il m'avait expliqué que du point de vue biologique, l'affirmation « la conscience est le propre de l'humain » était fautive et ne faisait même plus question. Il m'avait dit qu'on avait la preuve que de nombreuses espèces animales démontraient une conscience du soi, une conscience du monde et une conscience du soi dans le monde. Comme nous.

- C'est ce que disait la déclaration dont tu viens de parler.

- Oui. Il m'avait aussi dit que du point de vue scientifique, historique et éthique, il était évident que nous faisons partie de ce grand ensemble appelé "nature". D'après lui, et je suis assez d'accord avec cela, c'était une trop grosse blessure narcissique de devoir reconnaître que nous n'avons finalement pas cette capacité singulière que nous pensions avoir et qui nous différenciait du reste du monde : la conscience. C'est sans doute pour cela que l'idée a eu du mal à s'établir solidement dans les sociétés.

- Par pur égo, on a donc préféré continuer de croire en de vieilles idées fausses plutôt que de reconnaître les recherches des scientifiques ? C'est absurde...

Avant de répondre, Mémé utilisa la commande vocale de la tablette et dit : « Recherche : les trois grandes blessures narcissiques. Sigmund Freud. » Puis elle me dit, tout en continuant de chercher sur la tablette :

- Je suis d'accord avec toi sur ce point. La science fait avancer les mentalités et les sociétés à travers l'étude des phénomènes et l'observation du monde. Ceci dit ce n'était pas la première fois avec l'histoire de ce manifeste qu'un discours scientifique appuyé par des faits était réfuté par le plus grand nombre. Elle fit une pause avant de reprendre : Aurélien Barrau ne parlait pas de « blessure narcissique » par hasard, voilà la remarque que fait Freud à ce propos dans son Introduction à la psychanalyse de 1916 : « DANS LE COURS DES SIÈCLES, LA SCIENCE A INFLIGÉ À L'ÉGOÏSME NAÏF DE L'HUMANITÉ DEUX GRAVES DÉMENTIS. LA PREMIÈRE FOIS, CE FUT LORSQU'ELLE A MONTRÉ QUE LA TERRE, LOIN D'ÊTRE LE CENTRE DE L'UNIVERS, NE FORME QU'UNE PARCELLE INSIGNIFIANTE DU SYSTÈME COSMIQUE DONT NOUS POUVONS À PEINE NOUS REPRÉSENTER LA GRANDEUR. »

- Oui je me souviens avoir lu ça, c'était la théorie de l'héliocentrisme mise en avant par Copernic puis Galilée, c'est ça ?

- Tout à fait ! À l'époque, les humains n'étaient pas capables d'accepter que leur monde ne soit pas au centre de l'univers. Aujourd'hui, cela nous paraît pourtant absurde de déclarer l'inverse. Ensuite Freud dit : « LE SECOND DÉMENTI FUT INFLIGÉ À L'HUMANITÉ PAR

LA RECHERCHE BIOLOGIQUE, LORSQU'ELLE A RÉDUIT À RIEN LES PRÉTENTIONS DE L'HOMME À UNE PLACE PRIVILÉGIÉE DANS L'ORDRE DE LA CRÉATION, EN ÉTABLISSANT SA DESCENDANCE DU RÈGNE ANIMAL ET EN MONTRANT L'INDESTRUCTIBILITÉ DE SA NATURE ANIMALE. »

- Ça c'est ce dont on a déjà parlé avec Darwin.
- Oui. Mais à l'époque, de la même manière, les humains ont eu du mal à accepter d'être considérés comme un animal parmi les autres.
- C'est vrai, mais au moins leur restait-il la conscience qui les plaçait au-dessus du reste du règne animal.
- Touché ! Mais c'est là que Freud intervint en mettant en avant une troisième blessure narcissique dont il est lui-même le théoricien : l'inconscient. Il dit dans le même texte : « UN TROISIÈME DÉMENTI SERA INFLIGÉ À LA MÉGALOMANIE HUMAINE PAR LA RECHERCHE PSYCHOLOGIQUE DE NOS JOURS QUI SE PROPOSE DE MONTRER AU MOI QU'IL N'EST SEULEMENT PAS MAÎTRE DANS SA PROPRE MAISON, QU'IL EN EST RÉDUIT À SE CONTENTER DE RENSEIGNEMENTS RARES ET FRAGMENTAIRES SUR CE QUI SE PASSE, EN DEHORS DE SA CONSCIENCE, DANS SA VIE PSYCHIQUE. LES PSYCHANALYSTES NE SONT NI LES PREMIERS NI LES SEULS QUI AIENT LANCÉ CET APPEL À LA MODESTIE ET AU RECUEILLEMENT, MAIS C'EST À EUX QUE SEMBLE ÉCHOIR LA MISSION D'ÉTENDRE CETTE MANIÈRE DE VOIR AVEC LE PLUS D'ARDEUR ET DE PRODUIRE À SON APPUI DES MATÉRIAUX EMPRUNTÉS À L'EXPÉRIENCE ET ACCESSIBLES À TOUS. D'OÙ LA LEVÉE GÉNÉRALE DE BOUCLERS CONTRE NOTRE SCIENCE, L'OUBLI DE TOUTES LES RÈGLES DE POLITESSE ACADÉMIQUE, LE DÉCHAÎNEMENT D'UNE OPPOSITION QUI SECOUE TOUTES LES ENTRAVERES D'UNE LOGIQUE IMPARTIALE. »
- Je comprends. La science a beau avoir toute la légitimité et les preuves du monde, tant que les gens ne sont pas prêts à entendre ce qui semble pourtant être une évidence aux yeux des scientifiques, les mentalités et la perception du monde sont freinées dans leurs évolutions.
- C'est exactement le même phénomène qui s'est produit avec la *Déclaration de Cambridge sur la Conscience*. Les gens n'étaient pas prêts à accepter que cette conscience partagée avec les autres espèces animales puisse leur retirer le statut privilégié d'animal conscient.

Toujours assises sur la nappe, les restes du repas autour de nous, nous méditâmes un instant sur ce que nous venions de dire. Je constatais que si nous avions surtout parlé du point de vue de neuroscientifiques et de psychanalystes, nous étions déjà rentrés dans un débat philosophique sur la perception des humains sur les autres espèces animales et plus généralement sur cette "nature" mystérieuse.

- Quel est le point de vue des philosophes de ton époque sur la

question de nature ? demandais-je au bout d'un moment.

- Je me souviens d'un jeune philosophe dont j'avais beaucoup aimé le travail quand je faisais mes études. Elle chercha un instant sur la tablette. Ah voilà, c'était Frédéric Ducarme, un chercheur en philosophie de l'écologie au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris.
- La philosophie de l'écologie ?
- Oui, c'était une approche par les sciences humaines des grandes problématiques de l'écologie.
- Intéressant !
- En effet. D'après lui, dans les années 2020, le mot "nature" avait fait l'objet de plus de 7000 articles scientifiques ! Son travail consistait notamment à essayer de comprendre la signification de ce mot. Selon lui, il y avait quatre grandes idées principales du concept de "nature" en Occident. Tout d'abord, la nature comme tout ce qui est séparé des humains.
- Comme la vision chrétienne et celle des Lumières.
- Exactement. D'ailleurs c'est une vision qui a persisté bien après les Lumières ! Ensuite il y a la notion de mère nature, c'est-à-dire considérer la nature comme une puissance, un processus de création, une entité protectrice. Ça s'écarte de la vision chrétienne pour rejoindre un peu le point de vue de Darwin et des philosophes grecs de l'Antiquité, qui considéraient la nature comme un ensemble générateur de changements dans le monde. La troisième définition est la nature des physiciens, c'est-à-dire considérer la nature comme tout ce qui n'est pas surnaturel, tout ce qui existe, donc presque tout en fait. Le plastique est fait à partir de matières naturelles à la base, donc même si le plastique n'est transformé, fabriqué et utilisé que par des humains, c'est une matière naturelle. Tous les objets qui nous entourent contiennent des atomes qui existent dans le monde, donc tout est nature. Enfin la quatrième définition est la nature comme la nature de quelque chose, une sorte d'archétype d'essence, comme la nature humaine si tu veux. Ça c'était la grande question du XIXe siècle : qu'est-ce que la nature des humains ?
- Donc : la nature séparée des humains, mère nature, la nature des physiciens ou tout ce qui n'est pas surnaturel, et la nature de quelque chose.
- Voilà ! Ce sont les quatre grandes définitions possibles du mot "nature" d'après Frédéric Ducarme.
- D'après la première définition, cette forêt dans laquelle nous sommes ne serait pas naturelle, car elle a été fabriquée par les

humains. Mais d'après le point de vue des physiiciens, elle serait tout autant naturelle que les PAF ou qu'une maquette de forêt. Ça n'a pas de sens.

- C'est à toi d'en trouver un, me dit Mémé avec un sourire.



Françoise : Moi mon rapport avec la forêt c'est les balades, le silence, les animaux et les cèpes, l'odeur. Je parle de silence parce que quand j'étais en activité, surtout à la fin, je ne supportais plus les bruits de couloirs, de cours, de récréation, c'était l'horreur et donc je venais ici chercher le silence. Tu as l'odeur des cèpes, l'odeur de la résine, d'odeur des pins, l'odeur... tu en as une multitude d'odeurs ! Moi je trouve l'odeur des sangliers quand je me balade dans les bois s'ils sont passés il y a pas trop longtemps.

Marie : C'est intéressant ce que tu dis, ton rapport à la forêt c'est les odeurs, c'est les cèpes, c'est les palombes, c'est tout ce que tu y voyais finalement.

Françoise : C'est le bruit aussi. Le vent dans des grands pins, c'est le son de la mer, c'est magnifique. Les grands pins qui étaient de l'autre côté de la route là et qui sont tombés en 99, on les regardait tomber le matin, quelle horreur ! Mais la nuit quand je dormais en haut la fenêtre ouverte, le bruit des pins... enchanteur !

Sophie : Moi je me souviens du bruit d'ici. Parce qu'on dormait dans la chambre de Mamie, c'était notre chambre au début. Et je me souviens avoir entendu le vent dans les pins qu'on avait sur le terrain encore.

Françoise : Oui, oui aussi oui.

Marie : Alors que toi, Grand-Mamie, la forêt c'était aussi l'endroit où vous alliez pour travailler.

Fernande : Eh oui, on travaillait dans la forêt et le jardin.

Françoise : Oui elle la forêt, c'était la forêt pour travailler.

Marie : Cette forêt elle est intéressante parce qu'elle a été plantée par les humains. Tout ce qui est autour de nous, la plupart des endroits aujourd'hui qui nous entourent, il y a des gens qui disent que c'est artificiel parce que ce sont les humains qui les ont plantés, qui les ont fabriqués, qui ont créé les paysages des Landes et pas la nature. Pourtant est-ce qu'on peut considérer que ce n'est pas la "nature" ?

Françoise : Bien sûr que si c'est toujours la nature dans la mesure où il y a des êtres vivants dedans, qu'ils soient végétaux ou animaux, il y a des êtres

vivants, c'est toujours la nature même si elle est artificielle.

Fernande : Là pour moi tu vas trop loin ! Tu vois de voir Françoise avec ça là...

Françoise : Mon téléphone.

Fernande : Mais je ne comprends pas comment ça s'est fabriqué ça !

Sophie : Tu t'imagines ce que tu as vu toi ! Toi tu as vécu dans une maison où il n'y avait pas d'électricité.

Fernande : En 32 seulement on a eu l'électricité.

Marie : Avant ils comprenaient tout ce qu'ils faisaient, tout ce qui les environnait. Tu voyais les Landes ou les Landes, jamais l'extérieur. Maintenant rien qu'avec la télé, tu vois le monde entier. Tu es née à combien d'ici ?

Françoise : Elle est née à Vialotte. À 7 ou 8 kilomètres d'ici.

Marie : Et tu as toujours vécu dans le coin. Donc tu n'as jamais imaginé le monde tel qu'il était parce qu'à part le journal, il n'y avait rien d'autre. Vous n'aviez pas comme la télé, une fenêtre sur le monde avec des images et tout ça.

Fernande : On a eu le journal très tard et c'était Papa qui allait à l'auberge une fois par semaine, quand il pouvait, pour prendre des nouvelles.

Sophie : Tu as eu la radio ?

Fernande : En 46 ou 47.

Françoise : Donc même après la guerre la radio. Moi quelques fois je lui demande, pendant la guerre est-ce qu'il y avait ceci ou cela, elle n'avait aucune information de ce qui se passait un peu loin.

Fernande : Rien !

Marie : Ce que je voulais dire c'est que pour toi la forêt c'était ta vie, ton travail, ton environnement. À part chercher les champignons, je ne pense pas que vous vous amusiez beaucoup.

Françoise : Mais non, ils n'avaient pas le temps. Moi je suis la génération qui a connu la forêt loisir. Je suivais mes parents quand ils résinaient les pins,

surtout quand ils ramassaient la résine parce que Grand-Mamie, elle y allait pas pour faire l'entaille dans le tronc non, parce que ça, c'était un truc de force vraiment, mais pour récolter la résine oui. Je les suivais, mais moi je jouais. Je me souviens il y avait un chêne, un tosin qui avait poussé au milieu des pins, comme il y en avait beaucoup, avec une branche qui était parallèle au sol, je m'asseyais sur cette branche. Pour moi ça n'a jamais été la forêt travail, ça a été la forêt loisir.

Marie : La forêt que tu apprends à connaître à travers les champignons, à travers les plantes.

Françoise : Oui voilà.



Première cueillette de cèpes de Marie Féménias sous le regard avisé de  
Françoise Lacaverie  
Photographie prise par Sophie Féménias en 2000



Grands pins à l'Escurce  
Photographie prise par Félix Arnaudin en 1915  
Archives du musée d'Aquitaine



- Ils étaient tous d'accord les penseurs de cette époque sur cette liste de définitions ?
- Ces définitions étaient surtout un constat assez habile du point de vue de l'Europe occidentale sur la notion de "nature" au XXIe siècle. Je me souviens d'une philosophe qui elle, pour comprendre les différentes significations de ce mot, utilisait une métaphore assez originale. Celle de l'arbre de Noël.
- L'arbre de Noël ? dis-je d'un air surpris mais amusé.
- Oui ! Elle s'appelait Catherine Larrère et elle disait qu'il existait quatre types de sapins que l'on peut utiliser pour accrocher nos guirlandes à Noël : le sapin en plastique, le sapin de culture intensive, le sapin bio et le sapin de forêt primaire.
- Lequel de ces sapins est un sapin "naturel" selon elle ?
- Aucun ! Ou tous ! Cela dépend des points de vue adoptés, c'est ce qu'elle explique. Du point de vue physicien, tous les sapins sont naturels y compris le sapin en plastique, comme le disais Frédéric Ducarme. Du point de vue des OGM, le sapin de culture intensive est également naturel, car il n'y a rien de plus naturel que d'échanger des gènes, puisque cela revient à utiliser « les lois de la nature » dont Darwin parle. Concernant le sapin bio, les conditions écologiques correspondent à ses besoins spontanés et il nourrit des interactions avec son écosystème. Cela fait de lui un arbre naturel en opposition à un arbre transgénique de culture intensive. Et finalement le sapin primaire himalayen serait l'ultime concept de l'arbre naturel à côté duquel tous les autres sapins paraissent artificiels, car sa croissance n'a pas été influencée par la volonté humaine.
- Ça c'est le point de vue de la philosophie de Jean-Jacques Rousseau. Je me souviens, on en avait parlé en cours. Selon Rousseau, c'est cet état des choses et des êtres intouchés qui est bon et naturel. Le problème de cette vision, c'est que cela condamne la nature à être un phénomène extrêmement marginal.
- C'est ce que cette philosophe condamnait également. Comme tu peux le constater, une fois de plus, la définition de la "nature" dépend du point de vue adopté. Ce point de vue change selon les époques.
- Et selon les lieux aussi j'imagine.
- Absolument. D'ailleurs, on l'a déjà dit mais il est important de le garder à l'esprit, la notion de "nature" est très occidentale. Pour le moment, nous n'avons fait que parler de ce point de vue mais certains penseurs s'intéressaient aussi à cette notion en dehors de nos frontières. Pour cela, ils ont voyagé et ramené de nouvelles idées avec eux qui ont beaucoup fait évoluer les mentalités sur la

nature.

- Je sens que tu penses à quelqu'un en particulier.
- Haha, rigola Mémé, tu me connais bien !
- Mais avant que tu ne continues, l'interrompis-je en levant la main, j'ai une petite question.
- Je t'en prie.
- Et bien, il semblerait qu'à ton époque, beaucoup de penseurs ont tenté de redéfinir le mot "nature". Comment ça se fait ?
- À mon époque, nous étions dans une sorte d'urgence. L'urgence de mieux comprendre le monde qui nous entoure pour pouvoir freiner la destruction de la planète. Le climat se réchauffait à vue d'œil, la pollution était une des premières causes de décès dans le monde, nos activités étaient en cause dans la sixième extinction de masse des espèces animales. Il fallait à tout prix trouver des solutions scientifiques et philosophiques pour freiner cette folie. D'un côté, inventer de nouvelles technologies, de l'autre, concevoir une nouvelle manière de penser le vivant. C'est cette urgence qui a obligé les penseurs à chercher de nouveaux rapports au monde. Et pour établir ces nouveaux rapports, il fallait commencer par redéfinir ce monde qui nous entourait, cette "nature" que nous malmenions. Une des solutions proposées par Philippe Descola, c'est à lui que je pensais, est de sortir du dualisme humain/non-humain pour nous inclure dans le monde. Car si nous ne sommes plus séparés de la nature, alors ce n'est plus une nature extérieure que nous aidons, c'est nous-mêmes.
- Il m'a l'air intéressant ce Philippe Descola. C'était un autre philosophe ?
- Oui, mais c'était avant tout un anthropologue et un ethnographe. Il faisait partie, dit Mémé en vérifiant sur la tablette, de la chaire anthropologique de la nature au collège de France.
- Grand bien lui fasse, dis-je, ignorant complètement ce que cela voulait dire.

Mémé rigola.

- Sache simplement que c'était un sacré bonhomme ! Il ne se satisfaisait pas du caractère autoréférentiel de la philosophie. Lui et sa femme, Anne-Christine Taylor, également ethnologue, ont voulu dépasser les expériences de pensée philosophique pour se tourner vers des expériences de vie collective. Pour ce faire, ils ont décidé de partir vivre au milieu des Achuar dans la forêt amazonienne pendant quatre ans dans les années 1970. Pendant ce voyage, il a beaucoup écrit sur leurs vies aux côtés de ce peuple et il a également réalisé de nombreux croquis. Toute cette matière lui servira en 1993 pour la

publication de son livre : *Les Lances du crépuscule*.

- Les Achuar ?
  - C'était un peuple, aujourd'hui disparu depuis longtemps, qui vivait au milieu de la forêt amazonienne, loin de tout ce que les Occidentaux appelleraient la "civilisation". Ils avaient leurs propres coutumes, leur propre langage et, bien sûr, leur propre rapport au monde et à la nature.
  - Ça devait être très intéressant !
  - En effet ! Ce voyage l'a aussi beaucoup inspiré pour l'écriture de son livre *Par-delà nature et culture*, paru en 2005. Sans doute l'ouvrage le plus important de sa carrière. C'est aussi un écrit qui a bouleversé le point de vue occidental dualiste sur les questions de nature.
  - Qu'est-ce qu'il dit dans ce livre ?
  - Il parle de quatre grands principes philosophiques sur la nature. Peut-être ces principes nous permettront-ils de savoir comment considérer la forêt dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Ces quatre principes, il les appelle des ontologies. Ce sont, selon lui, quatre formes de discontinuités entre humains et non-humains. Ce ne sont pas exactement quatre représentations du monde, mais quatre modèles de détection de régularité.
- Je fronçais les sourcils.
- Tu vas comprendre, se dépêcha-t-elle de me dire pour me rassurer. Parmi ces quatre ontologies, il parle du naturalisme, une croyance en la discontinuité des intériorités du monde et la continuité de leurs physicalités.
- Je fronçais les sourcils encore plus forts.
- C'est dit avec des termes savants, mais ce n'est pas plus compliqué que ce que tu disais tout à l'heure. Ça veut simplement dire que selon ce mode de différenciation, ce qui différencie les humains des non-humains, c'est la conscience réflexive, la subjectivité, le pouvoir de signifier, la maîtrise des symboles et le langage. Les non-humains et les humains ont chacun différentes physicalités (tous les animaux sont des êtres de chair et de sang), mais les humains sont les seuls à avoir différentes intériorités. En fait cette vision différentielle est une séparation de la nature physique et de la culture consciente.
  - Ça c'est ce que pensait Darwin en parlant de conscience, non ?
  - Exactement. Donc, comme Frédéric Ducarme, Philippe Descola constate que dans la vision naturaliste, les humains se séparent du reste du monde par le fait de posséder une conscience. Mais lui, va utiliser son expérience en Amazonie pour remettre en cause ce mode de penser historique propre à l'Europe qui différencie la

nature de la culture. Son voyage chez les Achuar lui permet en effet de découvrir une autre ontologie : l'animisme. À leurs côtés, lui et Anne-Christine Taylor, découvrent une façon de vivre avec la jungle qui est dans une sorte de continuité. Il n'y a pas de mot dans le langage des Achuar pour dire "nature".

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire qu'ils n'ont pas dans leur vocabulaire, de mot pour exprimer la notion de "nature". D'après Descola, l'invention de ce terme est déjà une manière pour les humains de se séparer du reste du monde vivant. Les Achuar se pensent dans un tout et en conséquence, ils n'ont pas besoin de ce mot. Ils pensent que les non-humains peuvent, comme nous, avoir un point de vue sur le monde et donc qu'ils ont une capacité subjective, une intériorité, au même titre que nous. En revanche, d'après eux, ce qui nous différencie, c'est le corps. Nos physicalités ont des dispositions qui sont propres à chaque individu, que ce soit des individus humains ou des individus non-humains. Chaque forme de vie se déploie dans un monde qui lui est propre du fait de ces capacités physiques et biologiques. Autrement dit, le monde d'un aigle et d'un papillon varie du fait des modes de locomotion, d'alimentation, d'habitat et de capacités physiques des deux espèces.

- Si j'arrive à te suivre, dis-je, l'animisme des Achuar est l'opposé du naturalisme des Occidentaux.

- C'est ça ! Les naturalistes pensent que les humains ont plusieurs intériorités contrairement aux non-humains mais que nous possédons tous des physicalités ; alors que les animistes pensent que tout le monde a une intériorité, mais que chacun à sa propre physicalité qui constitue notre rapport au monde.

- Je crois que je ne suis d'accord ni avec l'un, ni avec l'autre.

- Que penses-tu alors ?

- Et bien je me dis que si on prend en compte le manifeste des scientifiques sur la conscience dont tu parlais, et qu'on admet que les non-humains ont une conscience, donc une intériorité, on pourrait dire qu'il y a des discontinuités de deux sortes : au niveau de l'intériorité des êtres et au niveau de leur physicalité. Nous avons tous des corps différents et nous avons tous des pensées différentes, humains comme non-humains.

Mémé eu l'air agréablement surprise.

- C'est incroyable, tu as anticipé ce que j'allais dire ! Ce que tu dis, selon Philippe Descola, est à cheval entre les deux autres ontologies qu'il décrit : l'analogisme et le totémisme. L'analogisme implique qu'il existe des discontinuités au niveau physique et intérieur chez les humains et les non-humains. Le monde serait

constitué d'une grande quantité de singularités, d'états qui sont en déséquilibre et en contradictions constantes. Le totémisme c'est un peu la même idée, mais avec une conclusion différente. D'après ce mode de différenciation, il y a non pas une contradiction mais une ressemblance des physicalités et des intériorités entre humains et non-humains. Tout le monde à la même intériorité et la même substance. Tiens, écoute ce qu'il dit, elle se baissa sur la tablette : **« DE MÊME QUE L'ANIMISME EST ANTHROPOGÉNIQUE PARCE QU'IL EMPRUNTE AUX HUMAINS LE MINIMUM INDISPENSABLE POUR QUE DES NON-HUMAINS PUISSENT ÊTRE TRAITÉS COMME DES HUMAINS, LE TOTÉMISME EST COSMOGÉNIQUE, CAR IL FAIT PROCÉDER DE GROUPES D'ATTRIBUTS COSMIQUES PRÉEXISTANTS À LA NATURE ET À LA CULTURE TOUT CE QUI EST NÉCESSAIRE POUR QUE L'ON NE PUISSE JAMAIS DÉMÊLER LES PARTS RESPECTIVES DE CES DEUX HYPOSTASES DANS LA VIE DES COLLECTIFS. »**

- Si je comprends bien, et rien n'est moins sûr, l'analogisme différencie tous les êtres alors que le totémisme les rassemble, le naturalisme dit que les non-humains n'ont pas d'intériorité, mais ont des physicalités tout comme nous, et l'animisme dit que les non-humains et les humains ont des intériorités, mais que nous sommes tous différents par nos physicalités. Je comprends mieux pourquoi Philippe Descola parle de modes de « différenciation ».

- Tu devrais avoir plus confiance en toi, car tu as très bien compris ! D'après ce que tu disais, toi tu te sentiras plus proche des concepts d'analogisme et de totémisme.

- Oui je pense. Je ne crois pas au naturalisme du tout, mais ça je pense que c'est le cas de tout le monde maintenant. Aujourd'hui, il me semble qu'il est communément admis que les non-humains possèdent autant que nous une intériorité, une conscience, une capacité subjective, quel que soit le nom.

Je pris un moment pour réfléchir, Mémé m'observait avec attention.

- Tu disais, repris-je au bout de quelques instants, que Philippe Descola parle de « la vie des collectifs. »

- Oui, il évoque des manières collectives de faire monde et d'en faire l'expérience.

- Et bien je pense qu'il serait intéressant de sortir de cette collectivité et de s'intéresser aux singularités des êtres.

- C'est-à-dire ?

- Toi et moi par exemple. Nous sommes toutes les deux des humaines mais nous n'avons pas la même forme physique et nous n'avons pas les mêmes connaissances, les mêmes souvenirs. Ces distinctions nous font appréhender le monde de manières

différentes. Cependant je ne crois pas que ces manières d’êtres au monde nous séparent comme le dit l’analogisme. Je ne crois pas non plus que nous soyons tous identifiables de la même manière. Je pense que cela peut être une erreur de séparer complètement la physicalité de l’intériorité.

- Peux-tu me donner un exemple concret ?

- Voyons. Au sein d’une même espèce animale, comparons deux individus, disons des lapins. Ils ont la même taille, le même âge, le même sexe et vivent dans le même environnement. Malgré tous ces points communs, l’un d’eux aura peut-être été attaqué par des prédateurs plus que l’autre au cours de sa vie. Grâce à son expérience personnelle, il sera donc plus entraîné physiquement et saura mieux réagir intellectuellement face à une situation de danger.

- Où veux-tu en venir ?

- Ce que je veux dire c’est que nous ne sommes pas obligés de séparer le corps de l’esprit. Le lapin se sert de son expérience pour identifier le danger et réagit avec son corps en prenant la fuite ou en se défendant. Notre physicalité et notre intériorité agissent ensemble dans notre être. Cette combinaison forge les individus et leur permet d’interagir avec le monde extérieur. Dans un sens, nous sommes tous différents les uns des autres. Parallèlement, nous sommes capables de partager des pensées avec les autres comme toi et moi maintenant.

Mémé hocha la tête avec énergie.

- Donc, repris-je, nous sommes tous différents et nous nous croisons dans le monde. Le monde est un grand tout que nous partageons et chaque individu y évolue différemment. Mais nous ne marchons pas sur des lignes droites parallèles les unes aux autres. Parfois nous croisons le chemin d’un autre être et nous partageons notre intériorité qui va peut-être se fondre en partie en l’autre. Nous sommes influencés ou nous influençons. Parfois nous croisons, comme toi dans la jungle thaïlandaise, un vivant avec lequel nous établissons un contact visuel. Nous n’avons pas le même moyen de communiquer avec une biche qu’avec un autre être humain, c’est sûr, mais sans doute en s’imaginant ce que l’autre pense, en essayant de le comprendre, nous partageons déjà une intériorité.

- Pour avoir eu des chiens, intervint Mémé, ce que tu dis me semble tout à fait juste. Même si je n’ai jamais pu discuter verbalement avec mes chiens, bien évidemment, j’apprenais à les comprendre et inversement. Il y avait une sorte de communication muette qui passait par le langage du corps et le partage des émotions. Quand je pleurais, mes chiens savaient que j’étais triste et venaient me voir pour m’apporter un soutien mental. Quand ils remuaient la queue,

je savais qu’ils étaient contents et cela me mettait moi-même en joie. Nous communiquons nos intériorités à travers nos corps. Les deux étaient donc intrinsèquement liés.

- Oui voilà ! Nous arrivons à communiquer avec d’autres espèces animales même si cela ne passe pas par des mots, autrement dit par notre culture humaine. Nous faisons tous partie du même monde et c’est nos différents rapports au monde qui nous séparent et nous rassemblent en même temps. Ce monde, on pourrait dire que... c’est la "nature" ? dis-je en hésitant.

- Là tu rejoins la vision antique de la phusis : la nature est tout, le cosmos, le monde réel.

- Hm oui, mais ça ne me va pas ! dis-je. Parce que dans ce cas il n’y a pas de différence entre les PAF, la forêt d’ici et une forêt primaire. Pour moi, il y en a une, ces lieux sont radicalement différents. Aaah c’est compliqué !



Marie : Quand vous fermez les yeux et que vous vous imaginez la forêt, qu'est-ce que vous voyez ? Mamie tu te vois où ?

Françoise : Oh c'est clair ! Je me vois sur un sentier, des sentiers qui n'existent plus maintenant, c'étaient des sentiers qui traversaient les forêts en vélo. C'étaient des pistes cyclables faites naturellement par les gens du coin pour aller d'un endroit à un autre le plus directement possible. C'était pas plus large que ça, t'avais la bruyère qui poussait des deux côtés. Si jamais le sable risquait de te faire dérapier, t'avais toujours quelqu'un pour aller ramasser quelques poignets d'aiguilles de pins pour bien tasser. C'était lisse, c'était un tapis ! Alors je vois ce sentier, les grands pins autour, mon père en train de résiner les pins, moi en train d'arriver avec un jeune chien de chasse de mon père. Et alors le chien, couillon comme un jeune chien, qui frétillait devant moi, que je vois revenir la queue entre les pattes avec une trouille phénoménale vers moi. Et en face qu'est-ce que je vois ? Un lièvre avec les grandes oreilles comme ça ! Et le chien qui avait eu peur du lièvre !

\*rires\*

Marie : Et toi Grand-Mamie, si tu fermes les yeux qu'est-ce que tu vois ?

Fernande : La forêt et les pins, c'est tout. Je vois toute la forêt. Je me souviens de quelque chose, quand on a commencé à travailler, on y allait à vélo à travers l'Estampon en passant sur une passerelle étroite comme ça au Barits.

Marie : Et moi quand je m'imagine la forêt, j'ai l'image des sentiers de sable blanc, entourés de pins, de ligne de pins, qui arrivent à la palombière de Papi et de ce moment à l'entrée de la palombière où on faisait « héhoouo » et où on attendait la réponse de Papi qui nous indiquait si on pouvait venir ou pas. Quand il n'y avait pas de réponse, on se cachait au milieu des fougères sans faire de bruit parce que ça voulait dire que des palombes étaient posées dans les arbres autour de la palombière et qu'ils allaient les tirer.

Sophie : Moi si je le fais, je me vois soit à la Ponte de fer soit au pont du Haille. Parce que c'est là où

Céline et moi on a commencé à aller toutes seules à vélo. On y allait beaucoup pour jouer. Nous avec Céline on a quand même beaucoup beaucoup passé de temps dans cette maison parce que cette maison a été construite j'avais deux ans ou quelque chose comme ça.

Françoise : Oui oui, j'étais enceinte de Céline quand on a fait les fondations de la maison.

Sophie : C'est ça. Et partout où on a pu vivre, on y revenait tous les week-ends, toutes les vacances. Donc Céline et moi on a commencé à trouver notre liberté dans le bois qui est derrière où il y avait plein de pins et il y avait notre arbre à nous, dedans on c'était fait une cabane on s'était arrangé des trucs. Puis après quand on a commencé à avoir l'autorisation, on allait dans la forêt en face, puis à vélo au pont du Haille. Puis après on arpentait toute la commune jusqu'à la Ponte de fer. Le conseil de Mamie c'était si tu te perds à vélo ou à pied, tu prends le chemin le plus fréquenté possible. À chaque fois que tu arrives à un croisement, tu prends celui qui a l'air le plus praticable. Tu vas tomber immanquablement sur une route, il y a quatre routes à Saint-Gor. Et du coup on est parti à l'aveugle comme des malades avec Céline et on ne s'est jamais perdu.

Marie : Nous on n'avait pas cette confiance, cette connaissance pour pouvoir partir complètement à l'aveugle dans les grands chemins dans la forêt. On se baladait un peu, mais on n'allait pas aussi loin aussi longtemps.

Sophie : Vous votre point de repère c'était le bord du lac et vous n'alliez pas à des kilomètres. C'était pas pareil quand même. Mais l'époque était un petit peu différente. Vous quand vous étiez petits, on était conscient des raptés d'enfants. Ça avait commencé en Seine Saint-Denis où on avait vu dans un supermarché, ils avaient fermé toutes les portes du Carrefour et de la galerie marchande parce qu'il y avait un petit qui s'était fait kidnappé. On l'a vécu et on était conscients du danger qu'il y avait à l'extérieur. Et au camping dans les Landes en vacances on avait ramené avec nous cette peur de vous avoir toujours un peu à l'œil jusqu'à ce que vous ayez un certain âge. Alors que moi à sept ans, Céline était encore petite, elle en avait quatre, à quatre et sept ans on était dans le bois là-bas derrière.

Françoise : Vous étiez libres et sans aucune crainte. La seule crainte c'était qu'elles tombent, qu'elles se blessent en jouant, mais c'est tout. La crainte des autres on n'avait pas à l'avoir.

Sophie : On se retrouvait avec les cousins cousines et on avait nos coins pour se baigner au Launet et à l'Estampon.

Françoise : ça je ne le savais pas...

\*rires\*



La forêt des Landes  
Photographie prise par Sophie Féménias en 2004





Pins à la Garrane  
Photographie prise par Félix Arnaudin en 1874  
Archives du musée d'Aquitaine

- Nous parlions de rapport au monde. Tu sens que tu n'appréhendes pas ces différentes forêts de la même manière, n'est-ce pas ? me demanda Mémé.

- Oui, je me sens beaucoup plus apaisée dans cette forêt qu'en me promenant dans un PAF. Toi et moi avons la chance de pouvoir faire des allers-retours ici et de nous poser ces questions. Nous partageons ce rapport à la forêt emmurée et sommes capables de la différencier des PAF. Quelqu'un qui n'a connu que ces PAF n'aurait certainement pas le même point de vue. Il en va de même pour les animaux non-humains. Ceux qui sont nés ici auront moins peur des humains et se sentiront plus en sécurité que ceux qui sont nés ailleurs et ont connu un rapport conflictuel avec les humains.

- Dans ce cas, pour les animaux non-humains qui sont nés ici, est-ce que tu penses que ce lieu est leur "nature" ? me demanda Mémé.

- Je ne sais pas. C'est leur monde en tout cas, leur univers. Mais est-ce que notre monde, notre univers personnel c'est la "nature" ? Si c'est le cas, cela signifie qu'il n'y aurait pas de nature commune à tous les êtres vivants. Je ne pense pas. Je ne sais pas à vrai dire.

Sur ce, nous avons rangé le pique-nique et la tablette dans le panier à suspenseurs et nous étions remises à marcher. Nous ne parlions plus beaucoup, chacune en train de réfléchir à tout cela. Mon avons marché un petit moment. J'essayais de vider mon esprit et de profiter un peu de l'air pur de la forêt mais impossible de sortir de mes réflexions philosophiques. Au bout d'un moment, je n'y tins plus et revins sur le sujet :

- Quelle est la conclusion de Philippe Descola sur ces quatre constats de différenciations ? demandais-je.

- Si je l'ai bien compris, le but du livre de Philippe Descola est d'élargir le mode de pensée occidentale. Il veut nous faire sortir de ce mode de différenciation ethnocentrique du naturalisme qui sépare la nature des humains.

Mémé se tourna pour reprendre la tablette dans le panier qui flottait derrière nous.

- Il dit, dans le prologue de son livre : « J'ASPIRE SEULEMENT À PROPOSER UNE VOIE PLUS EFFICACE ET MOINS ETHNOCENTRIQUE POUR RENDRE COMPTE DE CE QUE L'ON APPELLE ORDINAIREMENT LA DIVERSITÉ CULTURELLE. PEU IMPORTE DONC QUE L'ON TROUVE À REDIRE AUX CONJECTURES DONT JE PARS SI, COMME JE L'ESPÈRE, LES COMBINAISONS QU'ELLES PERMETTENT D'ENGENDRER ACCOMMODENT DE FAÇON PLUS ÉCONOMIQUE UNE PLUS GRANDE QUANTITÉ D'ENTITÉS MATÉRIELLES ET IDÉELLES QUE NE L'AUTORISE LA CLASSIQUE OPPOSITION ENTRE L'UNIVERSALITÉ DE LA NATURE ET LA CONTINGENCE DES SOCIÉTÉS HUMAINES ET SI, COMME J'EN SUIS CONVAINCU, CES PRÉMICES SONT MOINS AISÉMENT ASSIGNABLES À

UNE COSMOLOGIE PARTICULIÈRE SI RESPECTABLE SOIT LA TRADITION DONT ELLE EST ISSUE. [...] ON AURA SAISI PAR CES REMARQUES QUE, CONTRAIREMENT AUX CONSTRUCTIONS HARMONIEUSES ET BIEN FINIES QUE LE DUALISME DE LA NATURE ET DE LA SOCIÉTÉ NOUS AVAIT DONNÉ L'HABITUDE D'ÉRIGER, LA PRÉSENTE TENTATIVE DEMEURE UN CHANTIER DONT LE MAÎTRE D'ŒUVRE NE SE RÉSOUT À AVANCER LA LIVRAISON QUE DANS L'ESPOIR DE VOIR CEUX QUI SOUHAITERAIENT S'Y ENGAGER LUI DONNER AU FIL DU TEMPS, EN MÊME TEMPS QU'UN ASPECT ET UNE DISPOSITION PEUT-ÊTRE FORT DIFFÉRENTS DE CE QU'IL AVAIT ANTICIPÉ, L'ALLURE D'UN VÉRITABLE ÉDIFICE HABITÉ EN COMMUN. »

- Si je comprends bien, il dit qu'il faudrait sortir du dualisme qui sépare l'humain du reste du vivant et créer de nouvelles formes de rapports au monde pour habiter la Terre en commun.

- Voilà. Et il se sert de son expérience chez les Achuar pour nous montrer que d'autres rapports au monde sont bel et bien possibles. Au XXe siècle, nous l'avons dit, à cause de l'urgence imposée par la réalité, beaucoup de penseurs se mettent à réfléchir à la façon de sortir du dualisme nature/culture pour pouvoir créer de nouveaux rapports qui nous permettraient de nous inclure dans le monde. Une des solutions qui apparaît alors c'est de ne plus parler de "nature". Car ce mot implique historiquement un dualisme. C'est ce que laisse entendre Philippe Descola et c'est ce que propose encore plus clairement un certain Bruno Latour.

- Un autre anthropologue ?

- Il était anthropologue, mais aussi sociologue et philosophe. En 1991, il avait publié un livre intitulé *Nous n'avons jamais été modernes*, dans lequel il remettait en cause ce qu'il appelait « le grand partage », c'est-à-dire cette façon de séparer la nature d'un côté et la société humaine de l'autre. Il était d'accord avec Philippe Descola et la plupart des philosophes de cette époque, sur le fait qu'il fallait sortir du dualisme. Il parlait aussi d'une autre problématique, le fait que depuis la fin du XXe siècle, et en réaction aux premiers signes d'instabilité du monde, nous avons fait de la nature une question politique. En vérité, le fait d'en faire une question politique a pu avoir des effets positifs. Par exemple je me souviens qu'en 2017, le fleuve néozélandais Whanganui avait été reconnu par le parlement comme une « entité vivante ». En clair, on lui avait attribué le statut de personnalité juridique, ce qui lui donnait des devoirs, mais aussi des droits. Comme de pouvoir se défendre devant les tribunaux contre les pollueurs par exemple. La tribu du même nom que le fleuve avait reçu plusieurs dizaines de millions de dollars locaux en frais de justice et pour l'amélioration du fleuve.

- Donc le fait que la nature devienne une affaire politique c'était plutôt une bonne chose finalement.

- Dans ce cas de figure, c'était une grande avancée écologique, mais cela permettait aussi des dérives dangereuses. Le fleuve se retrouvait personnifié par les humains et on se servait de lui pour servir d'autres humains. Tant que ces gens avaient de bonnes intentions et ne faisaient pas d'erreur, cela pouvait être une très bonne chose. Mais cela pouvait aussi permettre à des personnes mal intentionnées d'utiliser ce statut juridique pour servir leurs intérêts personnels qui au final pourraient aller à l'encontre de ceux du fleuve. C'était une notion intéressante, mais dangereuse si tu veux mon avis. C'est justement ce que Bruno Latour redoutait. En dehors de l'histoire de ce fleuve, il trouvait la politisation de la nature problématique pour toutes les dérives qu'elle pouvait entraîner. Il proclamait qu'il fallait cesser d'utiliser ce mot de "nature", qu'il fallait cesser de la personnifier comme un être auquel nous faisons face pour pouvoir sortir du dualisme nature/humains. Il disait : « LES ÉCOLOS SONT TROP ATTACHÉS AU CONCEPT DE NATURE. JE PROPOSE QUE NOUS RENONCIONS DÉFINITIVEMENT À CE MOT. » Lui préférera parler de « système Terre » ou de « Gaïa ».

- Je ne suis pas vraiment d'accord avec le fait de supprimer ce terme. S'il fait partie de notre histoire et de nos sociétés depuis si longtemps, c'est qu'il est important.

- Ce n'est pas parce que ce terme existe depuis longtemps qu'il est légitime de le conserver, observa Mémé.

- Mais il faut le prendre en compte ce mot ! Il a marqué pratiquement toutes les époques du monde occidental autant sur le plan philosophique que scientifique et même artistique ! Je pense qu'il faut simplement se le réapproprier et le redéfinir. En tout cas, je veux être capable de dire quelle forêt fait partie de la nature, et quelle forêt ne fait pas partie de la nature.

Mémé, qui s'apprêtait à répondre, m'observa un instant avant de dire :

- Très bien. Si tu as besoin d'en passer par là pour appréhender le monde qui t'entoure, fais-le.

- C'est-à-dire ?

- Et bien, définis les différentes forêts que tu connais.

- Très bien ! répondis-je d'un ton faussement assuré.

Je pris la tablette des mains de Mémé et réfléchis pendant un moment tout en prenant des notes vocalement. Mémé me regardait avec cette patience infinie que son grand âge lui conférait. Finalement, je dis :

- Je pense qu'aujourd'hui, il faut définir le mot "nature" en

fonction de nos expériences dans les lieux que nous traversons. En l'occurrence dans les différentes forêts.

- Continue, m'encouragea Mémé.
- Il faudrait essayer de hiérarchiser ces forêts.
- En fonction de quels critères ?
- Je dirais, en fonction de leur rapprochement ou non avec le concept de "nature".
- Dans ce cas, quelle serait la "première forêt" ?
- Facile, dis-je, les premières forêts sont les forêts primaires.
- Pourquoi sont-elles plus naturelles qu'une autre forêt ?
- Ce sont les forêts les plus proches de l'état premier des forêts, elles incarnent "la nature même" des forêts dans le sens "la nature de quelque chose ou de quelqu'un". Dans ces forêts, l'empreinte humaine est pratiquement inexistante ou du moins anecdotique. De ce fait, le lien entre tous les vivants n'est pas altéré. Ils communiquent, échangent, se côtoient, se chassent, sont chassés librement. Dans ces forêts, les différents arbres s'entraident pour éviter que les grosses chaleurs ne les fassent brûler, les prédateurs régulent la population des herbivores, les champignons nourrissent les arbres en mycélium, les fleurs nourrissent les insectes, et ainsi de suite dans un cycle vertueux. Il me semble que la nature est forgée par les rapports que les vivants qui l'habitent entretiennent les uns avec les autres. Dans ce cadre, les forêts primaires sont donc forcément des espaces naturels. Et quand un humain fait irruption dans un tel espace, il peut lui aussi entretenir des liens avec le vivant s'il le souhaite.
- Mais...commença Mémé.
- Quoi ?
- Non, je préfère te laisser terminer ta démonstration avant d'intervenir, pour voir l'aboutissement de ta pensée. Alors, quel serait le deuxième type de forêt d'après toi ?
- Je dirais que ce sont les forêts telles que celle dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Comme dans les forêts primaires, ici aussi les interactions entre les êtres vivants et leur environnement sont multiples et participent au fonctionnement de la forêt. Mais, contrairement à elles, cet espace ne préexiste pas aux humains. C'est un espace qui est né grâce à l'humain qui a semé et planté puis introduit des espèces animales non-humaines. Au départ, c'était plus une sorte de jardin des plantes que de forêt naturelle. Mais ensuite, les arbres ont continué de s'ensemencer tout seuls, certaines plantes sont mortes, d'autres ont pris plus de place. C'est l'enchaînement naturel de la vie, « les lois de la nature » dont parlait

Darwin, qui ont façonné ce lieu et lui ont permis de se développer indépendamment des humains. Cette forêt dans laquelle nous sommes a été forgée autant par les humains au démarrage que par les non-humains qui l'ont influencée et continuent de l'influencer en collaborant ou bien en rentrant en compétition les uns avec les autres. Il ne faudrait peut-être pas parler de « lois de la nature », mais plutôt d'interactions entre les vivants. Ce sont ces liens et les compétences de ces nombreux vivants, y compris notre compétence hors du commun à transformer notre environnement, qui ont permis à cet espace de se développer et de grandir. À ce titre, cette forêt est autant un espace naturel que les forêts naturelles primaires. C'est une forêt naturelle... secondaire, un nouvel état de la nature.

- Mais en venant nous promener dans cette forêt tel que nous le faisons, intervint Mémé, nous continuons d'influencer cet espace, tu ne crois pas ?
- En effet nous l'influons par le simple fait de notre présence : certains animaux se cachent et nous écrasons sans doute des fleurs et des insectes qui font partie de cet écosystème. Mais nous ne changeons pas fondamentalement le fonctionnement de cette forêt. Nos actes n'ont pas plus d'influence que ceux d'un renard qui fait fuir les lapins à son approche et piétine les fleurs qui nourrissent les papillons.
- Intéressant. Maintenant tu vas me parler des PAF j'imagine.
- Avant les PAF, il me semble intéressant de parler de la forêt de ton époque.
- Ah, j'avais peur que tu l'oublies ! s'exclama Mémé d'un air satisfait.
- Bien sûr que non, et je pense d'ailleurs que c'est la forêt la plus intéressante de toutes.
- Pourquoi donc ?
- Et bien, si je me souviens de notre discussion, cela fait longtemps mais elle m'avait beaucoup marqué, il s'agissait d'un lieu où les arbres étaient cultivés par les humains et où l'on chassait les animaux. Cela n'empêchait pas pour autant le lien entre les différents vivants qui la peuplaient, n'est-ce pas ?
- En effet, acquiesça Mémé, beaucoup d'espèces y habitaient et parmi elles des espèces qui n'avaient pas de lien avec les activités humaines. Ces espèces avaient elles aussi un impact sur la forêt. Je pense par exemple aux chevreuils qui se nourrissaient des jeunes pousses de pins ou aux chenilles processionnaires qui colonisaient les arbres.
- À mon avis, ton époque a marqué le début d'une rupture avec la

nature. La forêt n'était alors pas tout à fait un espace humain, mais ce n'était pas non plus entièrement un espace naturel. C'était à la fois un biosystème où les êtres vivants interagissaient mais c'était aussi un système humain, car son fonctionnement reposait en très grande partie sur l'activité humaine. On pourrait dire que c'était une sorte de "biosystème humanisé".

- Si je poursuis ton raisonnement, la forêt de mon époque était un entre-deux du concept de "nature", qui correspond ici à tout ce qui se développe sans l'humain, et de celui de "culture" qui correspond à la construction humaine.

- On pourrait dire cela pour reprendre les termes de Philippe Descola, mais alors on retombe dans un dualisme qui oppose l'humain au reste du monde vivant.

À cette remarque, Mémé ne dit rien. Je sentis alors que ma logique était quelque peu ébranlée, mais je poursuivis avec obstination :

- Ensuite, en toute dernière position, les forêts qui s'éloignent le plus du concept de "nature" sont bien évidemment...

- Les PAF, acheva Mémé.

- Voilà ! Tout comme la forêt de ton époque, il s'agit de cultures humaines.

Mémé sourit en entendant le mot "culture".

- Je dis "culture", repris-je précipitamment en rougissant légèrement, pour parler de forêts cultivées comme les champs agricoles, les "cultures" de soja.

- Oui oui, bien sûr.

- Bref, tout comme la forêt de ton époque, les PAF sont fabriquées, contrôlées et cultivées par les humains. Mais contrairement à elle, ces parcs ne permettent aucune interaction entre les vivants. Nous, humains, contrôlons chaque aspect physique des arbres et par les modifications génétiques que nous leur faisons subir, nous faisons fuir les animaux non-humains. Par exemple, les chevreuils ne mangent plus les jeunes pousses de pins, car elles sont modifiées pour les repousser. Nous avons réussi à totalement exclure les non-humains de ces parcs. Nous influençons les arbres mais aucun échange ne se fait, nous sommes seuls décisionnaires du fonctionnement de ces plantations qui n'ont d'autre but que de servir nos intérêts. Les PAF sont un espace humain et non naturel.

J'étais plutôt fière de mon raisonnement et de ma petite liste des différentes forêts mais je ne pouvais m'empêcher de ressentir un certain doute s'installer en moi.

- Pour reprendre ton raisonnement, dis Mémé. Les forêts primaires constituent l'exemple de forêt naturelle à son paroxysme car elles préexistent aux humains et que leur influence y est presque inexistante. Cette forêt dans laquelle nous nous trouvons, est aussi naturelle, bien qu'elle ait été fabriquée par les humains. C'était un jardin humain qui s'est élevé au statut de forêt naturelle lorsque les humains l'ont abandonnée et laissée en autonomie. Ensuite, la forêt des Landes de mon époque serait un entre-deux car elle était cultivée par les humains mais que ceux-ci partageaient cette forêt avec d'autres espèces. Et pour finir, les PAF sont complètement en dehors du concept de "nature" car les humains sont les seuls utilisateurs de ces plantations.

Ce résumé de mon propre raisonnement me fit frissonner.



Françoise : Oh il y a une palombe qui vient de se poser, ne t'approche pas trop ! Elle est sur une branche du liquidambar, pas loin du poteau électrique là-bas ! Elle est mignonne.

Fernande : Regarde, que c'est joli ça ! Je m'en souviens une fois, il y avait l'airial de Bastard couvert de palombes. Papa s'est mis le long de la maison chez nous, il a foutu un pet ! Il en a tué sept !

Marie : Je trouve ça incroyable que même encore maintenant toutes les deux alors que vous avez toujours vécu dans cette forêt, vous soyez émerveillées par les animaux, par les palombes. Clément et moi quand on voit un pigeon en ville, on n'est pas émerveillés ! Et pourtant c'est un animal qui ressemble beaucoup à la palombe. Mais c'est incroyable de faire cette distinction. Tu n'es pas particulièrement émerveillée quand tu vois un pigeon, si ?

Françoise : C'est pas un oiseau sauvage le pigeon, c'est un oiseau domestique. Je vais pas m'émerveiller devant une poule !

Sophie : Après la palombe c'est aussi lié pour nous toutes à la chasse, au cérémonial d'aller à la palombière, aux repas avec Papi, au silence, à la forêt. C'est...

Françoise : Té regarde-là ! Elle est derrière le yucca à pied, elle arrive au portail ! Avec son collier blanc et son jabot rose, regarde comme elle est jolie ! Héhé ! C'est l'oiseau bleu landais ! Regarde-les là-bas, il y en a 3 ou 4.

Sophie : Grand-Mamie, tu regardes avec émerveillement les palombes depuis 98 ans ! Moi je suis heureuse que mes enfants aient connu la palombière. Quand tu es à la palombière, tu es au milieu de la forêt, tu écoutes la forêt, tu regardes la forêt, et ils ont connu ça tous les deux.

Marie : Petite, j'avais fait un exposé sur la palombière à ma classe en primaire, en leurs expliquant le fonctionnement, avec des photos. Mes camarades de classe avaient du mal à s'y projeter !

Sophie : Moi j'ai tiré plusieurs fois. J'ai jamais eu mon permis de chasse, mais plusieurs fois je suis allée à la palombière avec mon père, il a posé des palombes et m'a fait tirer.

Françoise : Lequel de Clément et Marie a tiré aussi ?

Marie : Moi, j'avais tiré une palombe.

Sophie : Depuis tu es devenue végétarienne !

\*rires\*

Françoise : Mais tu vois quand même on est des êtres bizarres hein, je suis enchantée de voir les palombes venir dans mon jardin, d'ailleurs je leur donne de la graine, c'est pas pour rien qu'elles viennent, et pourtant j'ai tiré sur des palombes et je suis enchantée quand j'en ai une dans l'assiette. Va comprendre. Mais je hurlerai au loup si quelqu'un venait tirer les palombes devant chez moi !

Sophie : Mais c'est pas les mêmes !

\*rires\*

Marie : C'est celles qui embellissent ton jardin celles-là.

Françoise : C'est pas pour rien que j'ai mis la mangeoire à oiseaux en face de la baie vitrée du salon.

Sophie : Cette fascination pour la palombe ! Quand j'étais principale adjointe à Sarcelles en région parisienne, mon collègue donnait sur un stade où il y avait plein d'arbres et des oiseaux agrainés. Et à chaque fois que j'étais à mon bureau et que j'entendais des palombes chanter, d'un coup j'étais à la palombière !



Marie Féménias à la palombière de Bernard Lacavalerie  
Photographie prise par Françoise Lacavalerie en 2001





Palombière à Poursiougues (Commensacq)  
Photographie prise par Félix Arnaudin en 1891  
Archives du musée d'Aquitaine

- D'après ce que tu m'as dit, continua Mémé, plus les humains sont présents dans un espace, moins cet espace est naturel. Tu fais sortir l'humain de la nature et tu reviens à une vision dualiste dont les philosophes de la première partie du XXI<sup>e</sup> siècle essayaient de sortir...

- Hm non, dis-je en essayant de me justifier, ce n'est pas vraiment le fait que l'humain ne fasse pas partie de la forêt qui la rend plus ou moins naturelle, c'est le fait qu'il ne l'altère pas.

- ...cela revient un peu au même non ? me dit Mémé avec un sourire triste. N'est-ce pas le propre de l'humain d'altérer son environnement ? Tu l'as dit toi-même, nous sommes dotés de cette « compétence hors du commun ». Même s'il ne faut pas considérer les humains comme au-dessus du reste du monde vivant, sur cela je pense que nous sommes toutes les deux d'accord, nous ne pouvons pas non plus ignorer que nous avons une place toute particulière parmi les animaux. Nous sommes dotés de cette capacité extraordinaire, et surtout extraordinairement dangereuse, de transformer l'écosystème Terre. Il suffit d'étudier l'histoire de notre espèce pour s'en rendre compte. Philippe Descola expliquait que les premiers habitants de l'Amazonie transformaient déjà leur environnement. Les Occidentaux ont longtemps considéré la forêt amazonienne comme un espace naturel sauvage et non humanisée.

- Ce n'était pas le cas ?

- En vérité, les premiers peuples humains à avoir habité ces lieux pratiquaient l'agriculture sur brûlis et formaient des clairières sur lesquelles ils faisaient pousser des plantes domestiquées. D'après Descola, cette grande forêt sauvage était donc plutôt une sorte de « méga-jardin ». Bien sûr, nous ne sommes pas les seuls à changer l'environnement qui nous entoure par notre mode de vie. D'autres grands prédateurs non-humains le font. Les loups sont bien connus pour cela. Baptiste Morizot, un chercheur en philosophie de mon époque, a pisté ces animaux pendant longtemps pour étudier leurs comportements. Grâce à lui, j'avais notamment découvert qu'aux États-Unis, la seule présence de ce prédateur était responsable du détournement du cours d'une rivière ! Cela peut paraître effarant bien sûr, mais, quand tu y penses, nous sommes responsables de bien plus que cela sur Terre. Force est de constater que cette capacité est exacerbée chez notre espèce. Nous transformons les paysages qui nous entourent et je pense que ces transformations que nous opérons nous poussent à nous demander : « Finalement comment est fabriquée notre réalité ? Qu'est-ce que la nature ? » Car si nous n'avions rien changé à notre environnement, sans doute n'aurions-nous même pas besoin de définir ce mot. Sans doute ne serait-il jamais apparu et nous ne serions pas là en train d'en discuter.

- Donc tu es d'accord avec moi pour dire qu'il faut réussir à définir ce mot ?

- Oui... et non !

- Je suis un peu perdue, avouais-je.

- Rappelle-toi des Achuar, toutes les sociétés ne font pas usage de ce mot. C'est un mot qui concerne surtout les sociétés occidentales comme la nôtre. En plus je dois te dire que c'est un terme qui est beaucoup moins utilisé aujourd'hui que quand j'avais ton âge. Quand j'étais jeune, dès qu'il y avait quelques arbres, que ce soit dans les forêts primaires ou dans les plantations d'arbres de mon époque, les gens avaient tendance à évoquer la "nature". Maintenant, on différencie une forêt plantée par les humains d'une forêt qui ne l'est pas. J'ai remarqué que le mot "nature" est assez désuet aujourd'hui, il exprime un rapport au monde qui n'est pas celui de mon époque. Pourtant la différenciation naturaliste est toujours assez présente en Europe.

- Mais il me semble qu'elle s'estompe un peu et je pense que les théoriciens de ton époque dont nous avons parlé y sont pour quelque chose.

- Oui. Le langage évolue avec le temps et les mentalités. Oihan, tu disais tout à l'heure que nous utilisons ce mot depuis très longtemps. C'est vrai. Comme nous l'avons dit auparavant, le mot *natura* existe depuis le Moyen-Âge en Europe. Mais ce n'est pas parce qu'il existe depuis longtemps, qu'il faut nécessairement le conserver. Je me souviens d'Aurélien Barrau qui disait que le travail des enfants avait existé pendant très très longtemps dans de nombreuses sociétés à travers le monde. Mais l'historicité de ce travail permettait-il de le justifier ? Bien sûr que non et c'est bien pour cela qu'il a disparu, du moins dans les sociétés occidentales. Je ne suis pas en train de mettre sur le même plan une habitude linguistique et l'exploitation d'enfants, mais tu vois ou je veux en venir non ?

- Je pense que oui, dis-je.

- Les concepts philosophiques et les fondements du monde évoluent. Pendant des siècles, le fondement des sociétés européennes occidentales était la religion et l'église, maintenant cela nous semble assez risible. Il en va de même pour le langage, la signification des mots évolue pour accompagner de nouvelles réalités, de nouveaux rapports au monde. Mais je pense que ce langage peut aussi être un piège comme dans le cas du mot "nature". Il n'est pas nécessaire de catégoriser ce qui nous entoure. Nous pouvons simplement accepter d'être dans le monde et utiliser nos sens. Je pense que nous n'avons pas besoin de hiérarchiser

les forêts pour rendre compte d'une expérience dans la nature. La rationalisation n'est pas égale au savoir. Tu fais un blocage sur un problème linguistique finalement assez humain...ce n'est pas parce qu'on n'a pas de mot pour décrire quelque chose que cette chose n'existe pas dans le monde des idées.

Je ne savais plus quoi dire. Mon obstination à vouloir utiliser ce mot et à le comprendre me semblait de plus en plus superficielle. Mais je ne pus m'empêcher de rajouter :

- Oui c'est vrai, la linguistique est une problématique typiquement humaine. Aucun chien, face à un congénère, ne remettrait en question sa manière d'aboyer pour exprimer son mécontentement ! Mais c'est justement parce que les mots sont propres aux humains, et je ne parle pas du langage que nous ne sommes pas les seuls à posséder mais bien des mots, qu'il faut s'en emparer pour nous aider à appréhender le monde complexe qui nous entoure. Nous sommes des êtres de culture et de nature. Le langage est très culturel chez nous. Je pense que si l'on remontait au Néolithique, où il n'y avait pas de trace connue de langage, cela nous permettrait de comprendre certaines choses...

- Comme quoi ?

- À cette époque très lointaine, nous avons autant d'influence que n'importe quels autres grands prédateurs terrestres. Mais pas beaucoup plus. Puis au fil du temps, nous avons adopté des stratégies de plus en plus élaborées dans le but d'augmenter nos chances de survie. Nous, pauvres animaux humains dotés de si peu d'atouts physiques comparés aux autres animaux, nous avons appris à dompter le feu, à utiliser la peau des autres animaux pour nous réchauffer, à fabriquer des outils, et j'en passe. Alors nous avons pu nous reproduire plus facilement. Grâce, ou plutôt à cause de cela, nous nous sommes vite retrouvés très nombreux. En conséquence, il a fallu que l'on invente de nouveaux stratagèmes pour survivre. C'est comme cela que les premières cultures du sol sont apparues. Nous avons commencé à cultiver le monde dans tous les sens que le mot "culture" possède. Notre réalité naturelle a commencé à se mélanger à une réalité culturelle, fabriquée. C'est finalement notre succès en tant qu'espèce qui nous a rendus invasifs et nous a fait complexifier le monde. Comme n'importe quelle espèce animale, les animaux humains voulaient toujours plus se reproduire, toujours mieux survivre. Pris dans cet élan, nous avons modifié notre monde si rapidement, que même pour nous il est devenu difficile de le comprendre. Alors, il a fallu inventer de nouveaux artifices pour être capables de l'appréhender. Je pense qu'un des "artifices" qui nous a permis de le faire était le langage. Grâce au langage nous pouvions,

et nous pouvons toujours aujourd'hui, nous représenter ce monde où nous avons enchevêtré la nature et la culture. Nous pouvons délier cette tresse gigantesque et séparer chaque cheveu en leur donnant des noms. Grâce aux mots, nous intellectualisons ce qui nous entoure.

- Ce que tu dis est très intéressant, dit Mémé, et je pense que cela te permet de comprendre le besoin que tu as eu de nommer ces différentes forêts. Utiliser des mots, comme tu l'as dit, t'a aidée à comprendre la nature de ces forêts et le rapport que tu entretiens avec ces différents lieux.

- Mais après tout ce dont nous avons parlé, je me rends compte que cette classification ne fait pas beaucoup avancer les choses.

- C'est faux.

Je regardais Mémé, surprise.

- Elle te fait avancer toi, dans ton raisonnement, me dit-elle avant un clin d'œil. Tu as eu besoin de nommer chaque forêt pour réussir à comprendre leurs différences. Cela t'a permis de te rendre compte qu'il n'existe pas un, mais plusieurs rapports entre les animaux humains et les forêts. À présent, ressens-tu toujours le besoin de mettre telle ou telle forêt à l'intérieur ou à l'extérieur de la case linguistique "nature".

- Non...et oui !

- Là c'est moi qui suis perdue, dit Mémé en riant.

Il me fallut quelques instants avant de poursuivre :

- Disons que je me rends compte que ma hiérarchisation des différentes forêts n'était peut-être pas la bonne manière d'aborder cette question car elle rejoue le dualisme nature/culture ou humain/non-humain. Comme tu l'as dit, le fait que le mot "nature" soit de moins en moins utilisé est une preuve que depuis que le débat autour de l'usage de ce mot existe, nous sommes en train de nous éloigner de cette vision dualiste. La disparition de ce mot est finalement un symptôme de notre changement de rapport au monde. Cela s'explique sans doute par le fait que ma génération et celle de Papa ont été confrontées à des événements qui nous ont forcés à remettre en cause radicalement notre relation au reste du monde vivant et notre rôle dans le système Terre.

- Alors penses-tu, comme Bruno Latour, qu'il faut supprimer le mot "nature" de notre vocabulaire ?

- Je ne sais pas ce qu'il faut faire de ce mot. Ce que je sais par contre, c'est que l'étudier nous permet de comprendre l'évolution de nos rapports avec le monde vivant. De plus je pense que nous

ne sommes pas totalement prêts à sortir du dualisme que le mot "nature" implique.

- Sur ce point, je suis tout à fait d'accord avec toi. D'ailleurs si c'était le cas, le mur qui entoure cette forêt n'aurait pas lieu d'être.

-C'est ce que je pense aussi. Beaucoup d'animaux humains se pensent encore supérieurs aux autres espèces végétales ou animales. La plupart des gens ne sont pas totalement prêts à accepter que nous soyons une espèce parmi tant d'autres et que notre présence sur Terre ne soit que temporaire et anecdotique à l'échelle de la planète. Pour reprendre l'expression de Freud, c'est une blessure narcissique que nous n'avons pas encore totalement refermée. À mon avis, c'est parce que nous vivons dans une époque où cette blessure est encore ouverte que nous ne sommes pas disposés à abandonner le mot "nature". Peut-être dans un premier temps, pour permettre de faire évoluer nos modes de penser, faudrait-il, non pas supprimer ce mot, mais le redéfinir.

Mémé en resta bouche bée.

- Tu sais Oihan, me dit-elle, j'étais plutôt du parti pris de Bruno Latour au départ. Mais je dois dire que ton raisonnement vient chambouler mes convictions.

- Je m'en doutais. Car toi tu es déjà prête depuis longtemps à abandonner ce dualisme. Mais ce n'est pas le cas de la plupart des gens. Le langage nous sert, certes, à appréhender le monde qui nous entoure, mais aussi à communiquer les uns avec les autres. Donc même si nous sommes prêtes toutes les deux à abandonner une vision dualiste du monde, il ne faut tout de même pas, pas encore du moins, abandonner le mot "nature" pour être capables de communiquer et de débattre avec les gens qui nous entourent, pour être capable d'exprimer cette réalité dualiste qui est encore la nôtre. Tant que l'opposition humains/non-humains existera, nous ne pourrons pas complètement abandonner le mot "nature" car il résume à lui seul la vision dualiste changeante du monde.

- Je n'ai rien à ajouter à cela ! dit Mémé. Sauf peut-être le fait que je suis très fière de mon arrière-petite-fille ! Si, je sais, je pourrais peut-être te parler d'une dernière philosophe...

- Ah !

- À vrai dire, je t'ai déjà un peu parlé d'elle. C'est celle qui est à l'origine de la métaphore des sapins de Noël.

Il me fallut quelques secondes pour reprendre le cours de notre conversation. Après tout, cela faisait plusieurs heures que nous discutons !

- Oui, tout à fait, je me souviens ! Catherine Larrère, c'est ça ?
- C'est ça. Si je t'ai parlé d'elle vaguement, c'est que je ne voulais pas m'étendre sur sa philosophie. Pour dire vrai, je n'étais pas sûre d'être d'accord avec elle. Mais maintenant, je pense que cela vaut vraiment la peine que nous abordions sa vision. Car vois-tu c'était une contemporaine de Bruno Latour et de Philippe Descola. Comme toi, même si elle reconnaissait la qualité de réflexion de leurs thèses, elle n'était pas prête à abandonner le terme "nature". Elle préférait en proposer une nouvelle définition, correspondant mieux aux rapports au monde de son époque.
- Elle me plaît déjà ! m'exclamais-je. Quel était son domaine d'expertise ?
- C'était une spécialiste dans l'éthique de l'environnement en philosophie. C'était une personne importante dans toutes les questions que nous avons évoquées, car elle a participé à l'essor en France de la philosophie environnementale, notamment vis-à-vis de la protection de la nature et de la justice environnementale. Son mari, Raphaël Larrère, avec lequel elle a coécrit quelques livres, était agronome et écologue. Je pense que le fait d'avoir collaboré avec lui sur quelques projets, apportait à cette penseuse une connexion aux réalités du terrain qui venaient enrichir ses théories philosophiques.
- Qu'est-ce qu'elle disait de la nature ?
- Bon déjà, si elle n'était pas d'accord avec Philippe Descola et Bruno Latour pour supprimer le mot "nature", elle partageait leur envie de sortir du dualisme humain/non-humain, culture/nature. Dans une conférence intitulée *Qu'est-ce que la nature ?*, Catherine Larrère a essayé de trouver une solution à la grande problématique de son époque : la protection de la nature. Elle était d'accord avec Bruno Latour pour dire que depuis les années 1960, la nature était devenue une question politique. Elle disait que dans ce cas, il fallait se poser les questions suivantes : « **QUE FAISONS-NOUS DE LA NATURE ? QUEL RAPPORT AVONS-NOUS À LA NATURE ? COMMENT SE DÉFINIR EN TANT QU'HUMAIN PAR RAPPORT À LA NATURE ?** »
- C'est exactement ce dont nous parlions tout à l'heure !
- Tout à fait. Elle proposait alors différentes façons de se positionner par rapport à la nature quand on tend à la protéger. La première prise de position est celle dont nous avons déjà parlé, à savoir placer l'humain à l'extérieur de la nature. Elle évoquait ce que disait le philosophe et économiste John Stuart Mill en 1874 dans *La Nature* : « **LA NATURE C'EST TOUT CE QUI ARRIVE SANS L'INTERVENTION DE L'HOMME, OU SANS SON INTERVENTION VOLONTAIRE OU INTENTIONNELLE.** »
- Mais si la nature n'est la nature que quand les animaux humains n'y sont pas, si nous ne pouvons la protéger qu'en étant extérieurs

- à elle alors finalement en protégeant la nature on se met dedans et on la détruit ! C'est le serpent qui se mord la queue.
- En effet. Cette vision dresse le naturalisme contre l'humanisme et nous fait retomber dans le dualisme.
- Ça fait beaucoup de "isme" ! m'exclamais-je.
- Nous rigolâmes ensemble. Puis Mémé reprit :
- Alors Catherine Larrère proposait un deuxième positionnement pour protéger la nature : l'humain fait partie de la nature. Si on se dit que nous en faisons partie, en protégeant la nature, nous nous protégeons nous-mêmes et si on lui fait du mal, nous nous faisons du mal. S'occuper de la nature c'est donc s'occuper de nous-mêmes.
- Cela semble être une bonne solution, dis-je avec espoir.
- Oui sauf que Catherine Larrère faisait remarquer que dans l'affirmation « nous faisons partie de la nature », le "nous" semblait l'emporter sur la "nature". Elle expliquait que cette volonté de s'inclure dans la nature était très présente dans les années 1980 dans les sociétés occidentales. On parlait alors beaucoup de « biodiversité ». Ce terme, inventé à cette époque-là, permettait d'inclure les actions humaines dans la nature. À ce sujet, l'écologue Patrick Blandin avait écrit *De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité*. Dans ce texte, il disait que nous étions passés de « nous protégeons la nature » à « nous faisons partie de la biodiversité et nous la pilotons ». Faire partie de la nature voulait alors dire être un composant de la nature à part entière capable de la contrôler.
- Hm je crois comprendre. Même si, d'après cette affirmation, nous n'étions plus séparés de la nature, nous ne sortions pas d'un certain dualisme en nous plaçant au-dessus et donc à part du reste du monde vivant. Mais alors, si on ne peut pas être extérieurs à la nature ni en faire partie pour la protéger, quelle position adopter ? demandais-je.
- Catherine Larrère fait une troisième et dernière proposition : « nous sommes la nature ». Pour cela, elle s'inspire du slogan utilisé par les activistes écologistes d'une Zone à Défendre de Notre-Dame-des-Landes. Dans les années 2010, ils s'opposaient au projet de construction de l'aéroport du grand ouest. Leur slogan était : « **NOUS NE DÉFENDONS PAS LA NATURE, NOUS SOMMES LA NATURE QUI SE DÉFEND.** »
- C'est un peu une autre manière de dire « nous faisons partie de la nature », non ? demandais-je.
- Si, sauf que cette fois il n'y a pas de distinction entre nous et les autres composants de la nature. La nature est un tout et nous

sommes la nature donc nous sommes également ce tout.

- Je ne suis pas sûre d'être d'accord. Certes je pense que nous devons nous inclure dans la nature mais cela ne nous empêche pas de posséder des différences avec un végétal ou un autre animal. J'en reviens à ce que je disais quand nous parlions des différents types de différenciations dictées par Philippe Descola : nous sommes tous et toutes des êtres différents les uns des autres.

- Alors écoute cela, c'est un extrait des cours que Maurice Merleau-Ponty donnait à la fin des années 1950 et dont Larrère parlait pendant sa conférence. Il disait : « **IL EST IMPOSSIBLE DE SUPERPOSER CHEZ L'HOMME UNE PREMIÈRE COUCHE DE COMPORTEMENTS QUE L'ON APPELLERAIT "NATURELS" ET UN MONDE CULTUREL OU SPIRITUEL FABRIQUÉ. TOUT EST FABRIQUÉ ET TOUT EST NATUREL CHEZ L'HOMME, COMME ON VOUDRA DIRE, EN CE SENS QU'IL N'EST PAS UN MOT, PAS UNE CONDUITE QUI NE DOIVE QUELQUE CHOSE À L'ÊTRE SIMPLEMENT BIOLOGIQUE, ET QUI EN MÊME TEMPS NE SE DÉROBE À LA SIMPLICITÉ DE LA VIE ANIMALE, NE DÉTOURNE DE LEUR SENS LES CONDUITES VITALES, PAR UNE SORTE D'ÉCHAPPEMENT ET PAR UN GÉNIE DE L'ÉQUIVOQUE QUI POURRAIENT SERVIR À DÉFINIR L'HOMME.** »

- Je suis en partie d'accord avec lui. Je ne pense pas que notre génie se dérobe à la vie animale, car cela revient à mettre les animaux non-humains d'un côté et les animaux humains de l'autre. Mais son cours date de 1950 alors je comprends qu'il ait tenu un tel discours. Ceci dit il est vrai que si nos comportements, nos physicalités, nous-mêmes, sommes une part de la nature, nous nous différencions du reste du monde vivant au même titre que n'importe quel vivant possède ses capacités et son esprit propre.

- Alors tu seras sans doute d'accord avec la conclusion de Maurice Merleau-Ponty quand il parle de la chair du monde, ce qui est applicable à la nature : « que j'en sois, mais que je ne sois pas lui. » Catherine Larrère reprend cette formulation pour conclure sa conférence : « la nature, nous en sommes, mais nous ne la sommes pas. » Elle rajoute : « **NOUS SOMMES LA NATURE, NOUS FORMONS UNE COMMUNAUTÉ AVEC LA NATURE, MAIS DANS CETTE COMMUNAUTÉ LA NATURE A, NON PAS SON EXTÉRIORITÉ, MAIS SON ALTÉRITÉ PROPRE. ELLE EST UNE MEMBRE DE CETTE COMMUNAUTÉ. DONC LE PETIT ÉCART ENTRE "LA NATURE NOUS EN SOMMES" ET "NOUS NE LA SOMMES PAS", EST JUSTEMENT DANS LE "NOUS" QUI RÉUNIT, MAIS QUI NE FUSIONNE PAS EN LAISSANT À CHACUN DES COMPOSANTS DE CE "NOUS" SA PLACE PROPRE.** »

- Les vivants seraient donc tous des individus différents réunis dans ce grand ensemble qu'est la nature et la nature elle-même serait un individu de cet ensemble. C'est une belle idée, dis-je. Dans ce sens, les sociétés que nous avons créées sont finalement très inspirées de la nature. Dans nos sociétés, nous sommes tous des êtres indépendants : nous agissons à notre guise et avons des interactions

entre nous et avec notre environnement. Mais nos actions sont limitées par les règles de la société. Si nous commettons des crimes contre la société, la société nous punit en faisant appel aux lois que nous avons nous-mêmes mises en place mais qui n'appartiennent plus à personne sinon à l'entité sociale. De la même manière, dans une forêt, des êtres vivants se rencontrent, interagissent ensemble et avec leur environnement mais leurs actions sont limitées par les « lois de la nature ». Contrairement à nos sociétés ceci dit, nous ne savons pas qui est à l'origine de ces lois. Malgré cela, elles existent : si le lapin se balade la nuit et baisse sa garde, il se fera dévorer par le renard. D'une certaine manière, « les lois de la nature » sont sans doute plus dures que les lois que nous avons établies dans nos sociétés. Mais, comme nous le disions, c'est finalement pour cela que nous avons "cultivé" le monde, pour tenter d'échapper à la nature où le moindre faux pas peut être fatal, et ainsi renforcer nos chances de survie. Nous n'avons pas fait grand-chose de plus que de créer de nouvelles "natures". Dans nos villes, nous sommes les renards suprêmes et nous ne craignons aucun prédateur au-dessus de nous. Mais nous ne sommes finalement pas grand-chose de plus que les renards de cette forêt.

Mémé m'avait écouté avec beaucoup d'attention et avait le sourire aux lèvres.

- J'ai l'impression qu'elle t'a bien plu cette théorie philosophique ! s'exclama-t-elle.

- Oui, dis-je en me levant. J'ouvris les bras en grand pour embrasser la forêt : nous sommes la nature. Si le concept de "nature" doit encore exister, celui décrit par Catherine Larrère me convient tout à fait. Mais le jour viendra où cette phrase : « nous sommes la nature », n'aura plus de sens, car le mot "nature", n'aura lui-même plus de sens. Le jour où ce mot perdra totalement son sens sera le jour où nous serons parvenus à sortir d'une vision dualiste du monde ancrée en nous depuis de nombreuses générations. J'espère célébrer avec toi le jour où ce mot n'aura plus de raison d'être car les animaux humains se sentiront alors totalement inclus dans le monde. Il n'y aura plus de séparation entre nous et le reste du monde vivant. Il n'y aura plus de nature. Nous n'aurons peut-être plus besoin de définir le monde mais simplement de le vivre.

Mémé me regarda avec un regard mouillé.

- Mémé ! Tu as mal quelque part ? m'inquiétais-je tout à coup.

- Absolument pas, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Elle se leva à son tour, de grosses larmes de crocodile coulaient le

long de ses joues mais son sourire était plus éclatant que jamais.

- Je sais que grâce à de jeunes personnes comme toi, reprit-elle, qui se posent des questions sur le monde et qui respectent l'ensemble du vivant, il est possible de dessiner un futur radieux. Je pense que je ne serais plus là le jour où le mot "nature" aura disparu de notre vocabulaire car des concepts philosophiques aussi importants ne disparaissent pas du jour au lendemain. Mais promets-moi que quand je serai partie, tu te souviendras des larmes que j'ai versées ici en ce jour. Non pas des larmes de tristesse face à un futur sombre mais des larmes d'espoir et de joie face à une jeune femme et à toutes les autres jeunes femmes et tous les autres jeunes hommes comme elle, qui participeront à forger un monde meilleur.

En l'écoutant, je ne pus m'empêcher également de verser quelques larmes. Maintenant, je me souviens de ces larmes partagées et pleines de joie en cette journée radieuse. Maintenant les traces de larmes sèches que j'ai vues sur les joues de Mémé le dernier jour de sa vie prennent un tout autre sens. Ce n'est pas pour rien qu'elle était partie au pied de ce mur au moment de sa mort. Elle avait senti que son heure approchait et au lieu de s'apitoyer sur le passé, elle avait voulu se tourner vers la joie et l'avenir. Cette forêt et ces discussions avec elle avaient été le point de départ de beaucoup de choses dans ma vie et pour elle, elles représentaient mon avenir et celui des générations suivantes. Un avenir où le mur tombe et où la nature cesse d'exister au profit des animaux humains mais aussi de tout le reste du monde vivant.

Maintenant je peux avancer et me réjouir. Il reste tant de choses à faire...

Et si je commençais par une petite promenade en forêt ?



Fernande Téchené, née en 1922 à Saint-Gor dans les Landes

Françoise Lacavalerie, née en 1944 à Saint-Gor dans les Landes

Sophie Féménias, née en 1969 à Mont-de-Marsan dans les Landes

Marie Féménias, née en 1996 à Drancy en Seine-Saint-Denis

Enregistrement d'une conversation entre quatre femmes d'une même famille en 2020.





Dans l'ordre : Fernande Téchené, Françoise Lacavalérie, Sophie Féménias et  
Marie Féménias à Saint-Gor  
Photographie prise par Olivier Féménias en 2007

# BIBLIOGRAPHIE

## TEXTES

### Ouvrages sur la forêt :

- BILLAUDEL (Jean-Baptiste), *Les Landes en 1826 ou Esquisse d'un plan général d'amélioration des landes de Bordeaux*, Bordeaux, Imprimerie d'André Brossier, 1826.
- CUZACQ (Pierre), *Le Pin maritime des Landes de Gascogne*, Bayonne, Imprimerie-Librairie Lasserre, 1889.
- SARGOS (Jacques), *Histoire de la Forêt des Landes, du désert à l'âge d'or*, Toulouse, L'Horizon chimérique, 1997.
- SARGOS (Roger), *Contribution à l'histoire du boisement des Landes de Gascogne*, Bordeaux, Delmas, 1949.
- SELOSSSE (Marc-André), *La Symbiose : structures et fonctions, rôle écologique et évolutif*, Paris, Vuibert, 2000.
- SELOSSSE (Marc-André), *Jamais seul : ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations*, Arles, Actes Sud, 2017.
- THORE (Jean), *Promenade sur les côtes du Golfe de Gascogne ou Aperçu topographique, physique et médical de la côte occidentale de ce même Golfe*, Bordeaux, Brossier, 1810.
- WOHLLEBEN (Peter), *La Vie secrète des arbres*, Paris, Les arènes 2017.

### Ouvrages de recherche :

- ARISTOTE, *Métaphysique*, Livre E, IVe siècle av. J.-C.
- BAILLY (Jean-Christophe), *Le Parti pris des animaux*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2013.
- BLANDIN (Patrick), *De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité*, éditions Quæ, 2009.
- BLAY (Michel), *Dictionnaire des concepts philosophiques*, Paris, CNRS éditions, 2013.
- BARTHES (Roland), *Mythologies*, Paris, édition du Seuil, 1957.
- DE SAUSSURE (Ferdinand), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916.
- DESCOLA (Philippe), *Par-delà nature et culture*, Paris, éditions Gallimard, 2005.
- DESCOLA (Philippe), *Les lances du crépuscule*, Paris, éditions Plon, 1993.
- DESCOLA (Philippe), *L'écologie des autres, l'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, éditions Quæ 2011.
- FREUD (Sigmund), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1922.

- LARRÈRE (Catherine et Raphaël), *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Champs Essais, 2009.
- LARRÈRE (Catherine et Raphaël), *Penser et agir avec la Nature, une enquête philosophique*, Paris, éditions La Découverte, 2015.
- LATOURE (Bruno), *Face à Gaïa, huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, édition La Découverte, 2015.
- LATOURE (Bruno), *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, éditions La Découverte, 1991.
- MARIS (Virginie), *La Part sauvage du monde : Penser la nature dans l'anthropocène*, Paris, Seuil, 2018.
- MERLEAU-PONTY (Maurice), *La Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- OELSCHLAEGER (Max), *The Idea of Wilderness: From Prehistory to the Age of Ecology*, New Haven, Yale University Press, 1991.
- PENONE (Guiseppe), *Respirer l'ombre*, Paris, Beaux-arts de Paris les éditions, 2009.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris, Marc-Michel Rey, 1755.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques), *Discours sur les sciences et les arts*, Paris, Barillot & fils, 1750.
- SERVIGNE (Pablo) (dir.), *Une autre fin du monde est possible : Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, Paris, Seuil, 2018.

#### Ouvrages de fiction :

- DICK (Philip K.), *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, New York, Doubleday, 1968.
- KIPLING (Rudyard), *Le Livre de la jungle*, Londres, Macmillan Publishers, 1894.
- KIVIRÄHK (Andrus), *L'Homme qui savait la langue des serpents*, Paris, Le Tripode, 2015.
- MOUAWAD (Wajdi), *Anima*, Arles, Actes Sud, 2015.
- NOTHOMB (Amélie), *Péplum*, Paris, Le Livre de Poche, 1996.
- TOLEDO (Camille de), *Le fleuve qui voulait parler, Les auditions du parlement de Loire*, Manuela Éditions, Paris, 2021.

## ART

#### Œuvres :

- BAYER (Herbert), *Grass Mound*, 1955, Land Art, Aspen, Colorado.
- BROODTHAERS (Marcel), *Le Corbeau et le renard*, 1967-1972, Installation, Musée des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles.
- CLOSKY (Claude), *Mon père*, Paris, M19, livre d'art, 2002.
- Collectif Luzinterruptus, *Labyrinth of plastic waste*, 2014,

- installation, Katowice Street art Festival, Pologne.
- DE VINCI (Léonard), *La Joconde*, entre 1503 et 1519, huile sur bois, Musée du Louvre, Paris.
- DE TOLEDO (Camille), *Les Témoins du futur, Comment sera l'Europe en 2050 quand les forêts, les lacs, les rivières auront le droit de voter*, performance, Hexagone Scène Nationale Arts Sciences de Meyla, 2020.
- ELIASSON (Olafur), *Your waste of time*, 2006, installation éphémère, galerie Neugerriemschneide, Berlin.
- FRIEDRICH (Caspar David), *Le Voyageur contemplant une mer de nuages*, 1818, huile sur toile, Hambourg Kunsthalle.
- HARRISON (Helen Mayer et Newton), *The Survival pieces*, 1970-1972, Boston, Los-Angeles, Londres.
- MAGRITTE (René), *La Trahison des images*, 1928-1929, huile sur toile, Musée d'art moderne de Bruxelles.
- MAGRITTE (René), *L'Usage de la parole*, 1927-1929, huile sur toile, Musée Magritte Bruxelles.
- MESTAOUI (Naziha), *One beat, one tree*, 2014, installation, Jardin des Tuileries, Paris.
- SHACHTER (Amanda), *Harvest Dome 2.0*, 2013, sculpture, Inwood HIII Park, New York City.
- SHERK (Bonnie), *Public Lunch*, 1971, Performance au Zoo de San Francisco.
- Inconnu, *La Dame à la Licorne*, entre 1484 et 1538, tapisserie, Musée national du Moyen Âge, Paris.

#### Expositions :

- Earthworks*, New York, Dwan Gallery, du 5/10/1968 au 10/10/1968.
- Le vent se lève*, Vitry-sur-Seine, MAC/Val, du 07/03/2020 au 06/03/2021.

#### Films et séries :

- Collectif Les Parasites, *L'Effondrement*, 2019.
- FOTHERGILL (Alastair), *Notre planète*, 2019.
- GUERRA (Circo), *L'Étreinte du serpent*, 2015.
- MALIK (Malik), *Tree of life*, 2011.
- PENN (Sean), *Into the wild*, 2007.
- ROSS (Matt), *Captain Fantastic*, 2016.
- VIALLET (Jean-Robert), *L'Homme a mangé la Terre*, 2019.
- VILLENEUVE (Denis), *Premier Contact*, 2016.

## ARTICLES

### Articles papier :

-DUCARME (Frédéric), « Que la force de la nature soit avec toi », dans *Le Monde*, 16 janvier 2016.

### Articles web :

-AUBENQUE (Pierre), « Physis : La philosophie aristotélicienne de la nature » dans *Encyclopædia Universalis*, 2021.

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/physis/4-la-philosophie-aristotelicienne-de-la-nature/>

-CALAME (Claude), « Pour dépasser l'opposition nature/culture : une perspective anthropologique et altermondialiste » dans *Attac*, 2014.

<https://france.attac.org/nos-publications/les-possibles/numero-3-printemps-2014/dossier-l-ecologie-nouvel-enjeu/article/pour-depasser-l-opposition-nature>

-DESCOLA (Philippe), « Il faut combattre l'anthropocentrisme » dans *Usbek & Rica*, 2021.

<https://usbeketrica.com/fr/article/philippe-descola-il-faut-combattre-l-humanisme-comme-anthropocentrisme>

-DUCARME (Frédéric), « Il faut repenser la nature pour mieux la conserver » dans *Usbek & Rica*, 2021.

<https://usbeketrica.com/fr/article/repenser-nature-mieux-la-conserver-frederic-ducarme>

-DUNIER (Muriel), « Les Animaux sont-ils doués d'une conscience ? » dans *L'édition du soir*, 2018.

<https://www.ouest-france.fr/leditiondusoir/2018-10-18/les-animaux-sont-ils-doues-dune-conscience-1a780859-2f63-4b67-88e0-f69ee7586c0b>

-DURU (Martin), « Les 12 Visages de Mère Nature » dans *Philosophie magazine*, 2015.

<https://www.philomag.com/articles/les-12-visages-de-mere-nature>

-LOPEZ (America), « Tempête de 1999 : "c'était l'apocalypse dans la forêt du Médoc" » dans *franceinfo*, 2019.

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/nouvelle-aquitaine/gironde/tempete-1999-c-etait-apocalypse-foret-du-medoc-1745323.html>

-PIGNOCCHI (Alessandro), « Le Monde de demain se construit dans la ZAD », dans *Usbek & Rica*, 2019.

<https://usbeketrica.com/fr/article/le-monde-de-demain-se-construit-dans-la-zad>

-WIKIPEDIA, L'encyclopédie libre, « Philippe Descola, système des quatre ontologies », 2021.

-WIKIPEDIA, L'encyclopédie libre, « Physis », 2021.

-WOHLLEBEN (Peter) et IBISCH (Pierre), « Peter und der Wald, Wald-

Lernen » dans *lernen.de*, 2021.

<https://wald-lernen.de/2020/12/30/podcast-jahresrueckblick-mit-prof-pierre-ibisch/>

## AUTRES

### Autres sites web :

-<http://www.cbnsa.fr/>

-<https://www.geoportail.gouv.fr/>

-<https://www.parc-landes-de-gascogne.fr>

-<https://remonterletemps.ign.fr>

-<https://www.sentinelles-climat.org/>

### Emissions de radio :

- *Comment définir la nature ?*, France inter, chronique La Terre au carré par Mathieu Vidard, 2020.

- *Penser le présent avec Bruno Latour*, France inter, chronique La Terre au carré par Mathieu Vidard, 2020.

- *Voix d'eau ou quand la Loire se soulève*, France culture, chronique La Suite dans les idées par Sylvain Bourmeau, 2020.

### Vidéos YouTube :

- Collège de France, « Comment les civilisations distinguent-elles humains et non humains ? »

- Fibois Bourgogne-France-Comté, « Quel forêt pour l'avenir ? », cycle de vidéos *Le Vrai de la forêt*, 2020. [https://www.youtube.com/watch?v=92YqztD8Uoc&list=PL\\_yw4pPsUGXEtMxhsq9t9Oz1A-ZrkUnK1&index=8](https://www.youtube.com/watch?v=92YqztD8Uoc&list=PL_yw4pPsUGXEtMxhsq9t9Oz1A-ZrkUnK1&index=8)

- LORIUS (Claude), « #12 : Quels sont les impacts du réchauffement climatique sur les forêts ? », Icebreaker Studios, 2015.

<https://www.youtube.com/watch?v=gohyAur-uWY>

- Mediapart, « Virginie Maris : "La planète enregistre une extinction de masse sans précédent" », 2018.

[https://www.youtube.com/watch?v=T854f9s9\\_XQ](https://www.youtube.com/watch?v=T854f9s9_XQ)

- Permaculture Design, « Des arbres résistants à la sécheresse et au changement », 2020.

<https://www.youtube.com/watch?v=hFjnx-3lFQI>

- Philippe Descola », 2014.

[https://www.youtube.com/watch?v=8Gx8Lr\\_g2c8](https://www.youtube.com/watch?v=8Gx8Lr_g2c8)

- Science & Vie TV, « Arbres : solution au changement climatique ? », 2020.

<https://www.youtube.com/watch?v=aX58XLw1b5I>

## Conférences et entretiens :

-BARRAU (Aurélien), *Comment habiter maintenant la Terre ? – Grandes Conférences Liégeoises*, Palais des Congrès de Liège, janvier 2020.

-DESCOLA (Philippe), « Par-delà nature et culture ? », durant les rencontres Rencontres de Sophie à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 7-9 février 2020.

-LARRÈRE (Catherine), « Qu'est-ce que la nature ? », durant les rencontres Rencontres de Sophie à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 7-9 février 2020.

-LATOURE (Bruno), *Le champ des possibles*, 9 octobre 2015.

-MARIS (Virginie), « La Part sauvage du monde : penser la nature dans l'Anthropocène », durant la 10<sup>e</sup> édition de *l'Agora des Savoirs*, Montpellier, 2018.

## REMERCIEMENTS

Pour leurs relectures efficaces et leurs remarques perspicaces, je remercie mes professeur.e.s : Corine Girieud, Yohann Gozard et José Sales Albella.

Pour m'avoir aidé à parler de philosophie sans dire n'importe quoi, je remercie mes professeur.e.s : Guillaume Heuguet et Clémence Agnez.

Pour m'avoir permis d'imaginer la future forêt des Landes, je remercie Kévin Romeyer, botaniste référant du projet *Sentinelles climat* et Nicolas Leblond, botaniste du CBNSA et référent en taxonomie et espèces rares.

Pour m'avoir fourni de belles images d'archives sur la forêt et la vie dans les Landes, je remercie la conservatrice de l'Écomusée de Marquèze, Florence Raguénès et la documentaliste de la mairie de Bordeaux, Marina Pangrazi.

Pour m'avoir aidé à éditer et mettre en page ce livre, je remercie l'éditeur et technicien Thomas Ducrocq.

Pour avoir pris le temps de me parler de la forêt et avoir partagé ses souvenirs d'enfance, je remercie mon arrière-grand-mère, ancienne résinière des Landes et mémoire de la forêt, Fernande Téchené.

Pour m'avoir assisté dans la recherche d'archives familiales et m'avoir transmis ses connaissances sur la forêt, je remercie ma grand-mère, cueilleuse de champignons hors pair et historienne de la forêt, Françoise Lacavalérie.

Pour m'avoir soutenu dans mon travail et dans ma vie, je remercie ma mère, amoureuse de la forêt qui m'a transmis cette passion intergénérationnelle, Sophie Féménias.

QUATRE MÉMOIRES  
DEUX PERSONNAGES  
UN RÉCIT

RÉCIT DE LA FORÊT DES LANDES  
DE TOUTES LES FORÊTS  
DE LA NATURE

QUE L'ON CHERCHE  
QUE L'ON DÉFINIT  
QUE L'ON SUPPRIME